



HAL
open science

Pour une psychologie sociétale. Les représentations sociales mises au défi ?

S. Caillaud

► **To cite this version:**

S. Caillaud. Pour une psychologie sociétale. Les représentations sociales mises au défi ?. Psychologie. Université Lumière Lyon 2, 2021. tel-04690042

HAL Id: tel-04690042

<https://hal.univ-lyon2.fr/tel-04690042v1>

Submitted on 6 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une psychologie sociétale. Les représentations sociales mises au défi ?

Synthèse de travaux en vue de l'obtention du diplôme d'habilitation à
diriger des recherches

Présentée et soutenue par Sabine Caillaud

Coordinatrice : Valérie Haas (Pr)

Volume 2 : mémoire de synthèse

Jury :

- Thémis Apostolidis (Pr), Aix-Marseille Université (Pré-rapporteur)
- Valérie Haas (Pr), Université Lumière Lyon 2 (Coordinatrice)
- Enric Pol (Pr), University of Barcelona (Président du jury)
- Marie Santiago-Delefosse (Pr), Université de Lausanne (Rapportrice)
- Christian Staerklé (Pr), Université de Lausanne (Pré-rapporteur)

Janvier 2021

Remerciements

« Il faut toujours une séparation d'avec les autres gens autour de la personne qui écrit » confie Marguerite Duras dans son ouvrage *Ecrire*. Le long confinement dû à la situation sanitaire du printemps 2020 m'a contraint à cette solitude essentielle à l'écriture, et c'est dans ce contexte très particulier que cette synthèse a pris forme. Mais c'était bien une solitude habitée des *Autres*, de nos échanges réels parfois, de dialogues intérieurs aussi avec des collègues et ami.es, qui me font prendre conscience de la richesse des rencontres qui jalonnent mon parcours académique, mais pas seulement... Je souhaite ici remercier ces personnes, ces collègues et ami.es, grâce à qui cette synthèse est possible.

Je remercie Valérie Haas, tout d'abord pour tout ce que j'ai appris auprès d'elle lors de mon premier contrat de recherche, et notamment un certain rapport au terrain et sa négociation constante, pour son soutien précieux ensuite dans le long chemin qui mène à accepter de se confronter, encore une fois, à la solitude essentielle de l'écriture.

Je tiens à remercier très chaleureusement les membres du jury d'avoir accepté d'évaluer ce travail, et de participer à une soutenance qui se tiendra probablement à distance, et qui ne permet donc pas de compenser, par le plaisir d'être avec les autres collègues, la charge immense du travail qu'une soutenance représente pour elles et eux.

L'exercice d'une synthèse des travaux nous ramène toujours aussi aux sources, et je remercie encore Nikos Kalampalikis et Uwe Flick, mes co-directeurs de thèse, d'avoir été présents, non seulement durant la thèse mais aussi après, chacun d'une manière particulière, mais toujours sur la base d'une confiance réciproque et d'une liberté des échanges. J'espère que l'un et l'autre trouveront dans cette synthèse quelques passages susceptibles de nourrir nos prochains échanges. Je remercie aussi ici Michael Werner, qui était au moment de ma thèse directeur du Centre Interdisciplinaire d'Etudes et de Recherches sur l'Allemagne. Nos quelques rencontres, son regard d'historien sur mes travaux, ses écrits et nos discussions, m'ont fait prendre conscience avec plus de convictions de ce que je défendais dans mon travail.

D'autres ont habité mes dialogues intérieurs dans la solitude de l'écriture : Ewa Drozda-Senkowska que je remercie aussi pour la confiance qu'elle m'a accordée, son soutien indéfectible dans des moments difficiles, sa manière de m'avoir transmis avec générosité les clefs de lecture des fonctionnements institutionnels sans lesquels il peut être si difficile d'avancer, je la remercie aussi pour son enthousiasme pour de nouveaux projets et pour sa conviction que finalement une psychologie sociale hors labo est nécessaire, mais aussi pour sa curiosité intellectuelle contagieuse. Je remercie

Marjolaine Doumergue, pour toutes nos discussions mais aussi toutes ses relectures attentives et soignées de mes travaux, bons comme mauvais papiers, dont elle arrive toujours à me faire prendre conscience de points essentiels à côté desquels je serais passé. Je remercie Virginie Bonnot. Nos deux manières différentes de faire et d'envisager la psychologie sociale ont toujours été source d'échanges respectueux, et nous ont permis à l'une comme à l'autre de nous familiariser avec cette « autre » manière de faire, et de développer une saine autocritique si fertile en sciences. Nos postures épistémologiques quelque peu différentes et nos échanges, tout comme ses relectures et ses critiques sur mon travail, m'ont bien souvent amenée à davantage de rigueur mais aussi à une plus grande clarté dans la présentation des idées. Je remercie également Silvia Krauth-Gruber et Geneviève Coudin de m'avoir poussé à assumer mes choix méthodologiques et épistémologiques, dans des contextes institutionnels parfois difficiles. Enfin, je remercie Paula Castro pour ses encouragements discrets mais sincères glissés lors de rencontres fortuites dans des colloques. Je la remercie aussi pour tous les outils d'écriture qu'elle a su généreusement me transmettre dans les temps de co-écriture. Tous ces collègues et ami.es étaient présents, d'une manière ou d'une autre, lors de la rédaction de cette synthèse, et j'espère qu'ils y trouveront, s'ils en ont envie, une idée ou une phrase qui leur donnera envie de pousser plus loin la réflexion et le débat.

Mes remerciements vont aussi à tous mes collègues du laboratoire GRePS (UR 4163), qui me soutiennent dans cette étape et me donnent au quotidien l'envie de m'investir dans notre métier. Je remercie aussi les étudiant.es, que j'ai pu encadrer lors de mémoires ou de stages, je les remercie de ne pas hésiter à poser les questions qui dérangent, de ces questions qui nous bousculent et remettent en cause les certitudes. Ce sont eux aussi, bien souvent, qui me rappellent pourquoi j'ai choisi ce métier, cette discipline et cette manière particulière de l'exercer.

Ce travail est un travail académique, mais il ne serait pas sans les soutiens et amitiés dont j'ai la chance de pouvoir profiter en dehors de la sphère professionnelle. Car c'est bien là que je puise mes ressources, c'est là que paradoxalement je trouve aussi un sens à mon travail tout en ne le laissant être qu'un travail, c'est aussi grâce à eux que la solitude de l'écriture n'est qu'une belle parenthèse en attendant autre chose de plus beau encore. Ils savent de quoi je les remercie, et c'est aussi pour cela que je les remercie, pour savoir sans avoir à écrire. Merci Daniel, Gabriele, Katharina, Matthieu, François, Susanne, Marjo, *Valouette*, Samuel et Samuel.

Sommaire

1	<u>INTRODUCTION</u>	1
2	<u>L'APPROCHE DES REPRESENTATIONS SOCIALES. PAR-DELA NATURE/CULTURE, STABILITE/CHANGEMENT, INDIVIDU/SOCIAL, SCIENCES/SENS COMMUN</u>	4
2.1	UN POINT DE DEPART : LES LIMITES DES MODELES PSYCHOSOCIAUX CLASSIQUES	5
2.2	LES MINORITES ACTIVES, ENTRE CHANGEMENT ET STABILITE	10
2.3	RE-ENSAUVAGER LE MONDE, UNE AUTRE APPROCHE DU RAPPORT ENTRE SCIENCES ET SENS COMMUN	15
2.4	L'HISTOIRE HUMAINE DE LA NATURE POUR DEPASSER LE DUALISME NATURE/CULTURE	19
2.5	VERS UNE PSYCHOLOGIE SOCIALE <i>SOCIALE ET SOCIETALE</i> : UN NOUVEAU DEFI ?	22
2.6	LE DEFI DE L'ARTICULATION ENTRE LES NIVEAUX : UN CADRE CONCEPTUEL	26
3	<u>DES DEFIS METHODOLOGIQUES. QUELLES STRATEGIES POUR « REPLONGER DANS LE VERITABLE LABORATOIRE SOCIAL » ?</u>	29
3.1	ETUDIER LES PHENOMENES DANS « LE LABORATOIRE SOCIAL OU ILS PRENNENT FORME »	30
3.2	L'APPROCHE COMPARATIVE, VERS UN REGARD CROISE	34
3.3	LA TRIANGULATION OU COMMENT DEPASSER LE DEFI DE LA VALIDITE	36
3.4	LES FOCUS GROUPS, UN FOCUS SUR LES INTERACTIONS	41
4	<u>DE DIFFERENTS CHANGEMENTS CLIMATIQUES : UNE PREMIERE ARTICULATION DES NIVEAUX MACRO ET MICRO</u>	45
4.1	UN CERTAIN REGARD SUR LE CONTEXTE SOCIOCULTUREL	45
4.2	L'ANCRAGE, DES CATEGORIES RE-NEGOCIEES A CHAQUE NIVEAU	48
4.3	LES EMOTIONS AU NIVEAU MICRO EN ECHO A L'ANCRAGE CULTUREL	51
4.4	UNE PREMIERE APPROCHE DES MECANISMES CONTEXTUELS	52
5	<u>LES REPRESENTATIONS SOCIALES FACE AUX MENACES ET CHANGEMENT DE LOI : VERS UNE ARTICULATION DES MECANISMES CONTEXTUELS ET TRANSFORMATIONNELS</u>	55
5.1	DE L'ANCRAGE STIGMATIQUE VERS LES MENACES	55
5.2	QUAND LES MENACES FONT PENSER LE SOCIAL	58
5.2.1	UNE ETUDE SUR LE COPING SYMBOLIQUE COLLECTIF : D'UNE MENACE A L'AUTRE	58

5.2.2	PERSPECTIVES DU COPING SYMBOLIQUE COLLECTIF POUR UNE APPROCHE SOCIETALE	62
5.3	DES PROFESSIONNELS FACE A UN CHANGEMENT DE LOI	64
5.3.1	CONTEXTE DE LA RECHERCHE-ACTION	64
5.3.2	UNE NOUVELLE LOI, DE NOMBREUSES PRATIQUES : ROLE DE LA DYNAMIQUE DE GROUPE	66
5.4	POUR UNE APPROCHE DIALECTIQUE DES MECANISMES CONTEXTUELS ET TRANSFORMATIONNELS	73
6	<u>AU CŒUR DES REPRESENTATIONS SOCIALES, LE RAPPORT A L'AUTRE</u>	75
6.1	LE PSYCHOLOGUE FACE AUX AUTRES : OU LES PARADOXES LEGITIMENT LE DISCOURS	75
6.2	MALNUTRITION ET MISE EN ALTERITE DANS DEUX CONTEXTES NEPALAIS	79
6.3	LA FONCTION SYMBOLIQUE DES REPRESENTATIONS SOCIALES POUR UNE APPROCHE SOCIETALE	84
7	<u>SYNTHESE ET PERSPECTIVES : RETOUR AUX SOURCES OU NOUVEAU DEFI ?</u>	87
7.1	UN CADRE CONCEPTUEL REDEFINI POUR PENSER UNE PSYCHOLOGIE SOCIETALE	87
7.2	ARTICULER RECHERCHE APPLIQUEE ET RECHERCHE FONDAMENTALE : UNE CERTAINE MANIERE DE FAIRE LA RECHERCHE	89
7.3	NEGOCIATIONS DE L'ESPACE NATURE EN VILLE, LE CAS DU PARC DU VALLON	92
	<u>RÉFÉRENCES</u>	99

Table des figures

Figure 1 Le modèle du Toblerone (d'après Bauer & Gaskell, 1999).....	14
Figure 2 Modèle de la rose des vents (d'après Bauer & Gaskell, 2008)	18
Figure 3 Plan de recherche de la thèse de doctorat relu a posteriori	47
Figure 4 Principaux résultats issus des publications relatives à la thèse de doctorat	49
Figure 5 Principaux processus de régulation des émotions collectives.....	59
Figure 6 Principaux résultats de Caillaud et al (2016) repris de Haas et al (2017)	61
Figure 7 Tensions entre les principales approches du handicap à différents niveaux et leur résolution	67
Figure 8 Plan de recherche mené au Népal sur les représentations de la malnutrition ..	81
Figure 9 Proposition d'un cadre conceptuel pour une approche en psychologie sociétale	87
Figure 10 Cadre conceptuel du projet de recherche sur la ré-appropriation du Parc du Vallon	96

Table des tableaux

Tableau 1 Principales questions de recherche appliquée et méthodes déployées.....	66
Tableau 2 Synthèse des résultats sur l'approche du handicap en fonction de la dynamique des équipes pluridisciplinaires	71
Tableau 3 Sphères d'étude des représentations sociales du psychologue et de la psychologie et méthodes déployées.....	76

1 Introduction

En novembre 2010, j'ai soutenu ma thèse de doctorat réalisée au GRePS (Groupe de Recherche en Psychologie Sociale, UR 4163) à l'Université Lyon 2 sous la co-direction de Nikos Kalampalikis et d'Uwe Flick (Berlin). Ma thèse portait sur les représentations sociales de l'écologie en France et en Allemagne, et reposait sur la triangulation de différentes méthodes, essentiellement qualitatives. Sans aucun doute, ce travail était empreint des réflexions scientifiques engagées au sein de ce laboratoire et dont un axe allait émerger : celui de la pensée sociale en contexte. Plus largement, mon inscription au sein du GRePS et la collaboration avec Uwe Flick ont orienté mon intérêt vers des recherches psychosociales en phase avec les enjeux de notre société, en prise avec le terrain. Et, j'ai perçu dès lors le caractère précieux de ces données recueillies « hors labo », par le biais de méthodes le plus souvent qualitatives, pour développer des réflexions théoriques dans notre discipline.

En septembre 2011, j'ai été nommée maitresse de conférences au Laboratoire de Psychologie Sociale : menaces et société (EA 4471) de l'Université Paris Descartes dans lequel j'avais exercé auparavant la fonction d'ATER. Le profil de ce poste (psychologie sociale environnementale et méthodes qualitatives) était le reflet d'un défi que le laboratoire voulait relever : celui de s'ouvrir à une psychologie sociale plus sociétale, davantage ancrée sur des terrains aux prises avec les enjeux d'actualité et déployant donc aussi des méthodes « non-expérimentales ». Oui, c'était un défi pour un laboratoire dont l'essentiel des travaux était constitué d'expériences menées sur les étudiants... Formée en licence à l'Université de Poitiers à une psychologie sociale expérimentale qui aborde le « social » comme quelque chose d'extérieur à l'individu, j'avais pleinement conscience de la distance épistémologique que cela pouvait représenter avec la psychologie sociale que je pratique, une psychologie sociale qui a pour objet le conflit et la constitution réciproque entre l'individu et le social (Moscovici, 2013). Ce nouvel ancrage institutionnel fut l'occasion de riches échanges scientifiques avec de nouvelles collègues. Nos collaborations, valorisées sous forme de publications, me permirent de développer de nouvelles perspectives de recherche. Aussi, dans une certaine mesure la rencontre entre ce que l'on peut considérer comme les deux « psychologies sociales » eut lieu. Dans tous les cas, je retire de ce premier poste une vision plus complète de notre discipline. Mais, en matière d'épistémologie scientifique comme dans les autres domaines, le changement ne s'envisage que dans une tension avec une résistance au changement (Latour, 2004), et cette dernière était si forte au sein du laboratoire que les recrutements qui suivirent ne me permirent pas de faire équipe. De même du côté des enseignements, je ne trouvais bientôt plus mon compte. Loin d'être isolée, car la collaboration avec certaines collègues était vraiment très stimulante, j'avais néanmoins

envie de rejoindre une équipe avec laquelle je pouvais échanger sur les enjeux de terrain, sur les questions épistémologiques et méthodologiques qui alimentent mon travail et avec qui je partagerai également une même vision de la formation de nos étudiants. Aussi, je candidatais à un poste de Maître de conférences au GRePS et rejoignis l'équipe en septembre 2017. Ce retour au GRePS, un laboratoire qui avait nécessairement évolué depuis mon départ, constitue sans aucun doute un autre tournant. Le récent projet du GRePS (quinquennal 2021-26) s'articule autour du développement d'une psychologie sociétale, ce qui constitue aussi un défi à relever collectivement et dans lequel je souhaite m'inscrire.

Mes travaux de recherche, qui se situent dans le champ vaste de la pensée sociale et plus spécifiquement dans l'approche des représentations sociales, ont nécessairement pris des teintes particulières lors de mes différents ancrages institutionnels. Par ailleurs, mon parcours est aussi marqué par l'investissement dans mes travaux d'objets différents : la nature, l'écologie et le changement climatique, le handicap, la psychologie et la fonction de psychologue, la malnutrition. Ces objets, de par leur inscription dans des contextes sociaux spécifiques et diversifiés, m'ont conduit à explorer des facettes différentes de l'approche des représentations sociales. Si cette synthèse souhaite rendre compte de ces différentes facettes explorées, elle l'abordera sous l'angle de la psychologie sociétale : en effet, j'interrogerai dans cette synthèse les apports de la théorie des représentations sociales pour une psychologie sociétale et la manière dont mes travaux s'y inscrivent, *a posteriori*.

Si cela constitue le fil rouge de cette synthèse, nous souhaitons néanmoins attirer d'ores et déjà l'attention sur ce qui caractérise notre manière de faire de la psychologie sociale : d'une part la conviction que recherche appliquée et recherche fondamentale peuvent s'articuler pour donner lieu à des développements fertiles, tant pour les terrains que pour la discipline, et d'autre part, en conséquence, un certain rapport au terrain. Ce positionnement particulier dans nos recherches apparaîtra, certes en pointillés dans un premier temps, à différents endroits dans cette synthèse. Mais nous souhaitons d'ores et déjà attirer l'attention de notre lecteur sur ces éléments. Car cette manière de faire de la recherche alimente nécessairement notre vision et notre pratique de l'enseignement et la façon dont nous avons jusqu'à présent encadrer les recherches. Aussi, nous y reviendrons en conclusion.

Dans cette synthèse, je commencerai donc par présenter, à travers l'exemple du rapport à la nature, le cadre général de l'approche que j'ai développée jusqu'à présent. Je montrerai comment la théorie des représentations sociales permet de (re)nouer avec une psychologie sociale *sociale*, c'est-à-dire ayant pour objet le conflit et la constitution réciproque de l'individu et du social (Moscovici, 2012a, 2013). Puis je présenterai

brièvement les principes d'une psychologie *sociétale* (Himmelweit, 1990) et le défi que cela représente pour la théorie des représentations sociales (Lopes & Gaskell, 2015). Par la suite, je montrerai comment, par mon inscription dans différents projets de recherche, j'ai été amené à investiguer des concepts théoriques plus précis, des processus spécifiques qui peuvent venir alimenter cette réflexion. Précisons d'emblée que nous n'avons pas dans le passé cherché à inscrire nos travaux en psychologie sociétale. Il s'agit donc bien de servir ici, en allant puiser dans des recherches passées, les besoins d'un projet présent ! Car si la psychologie sociétale constitue un défi pour le prochain quinquennal de notre laboratoire, elle nous met aussi au défi d'une synthèse de nos travaux qui ne soit pas seulement narrative et qui s'inscrive dans des projets collectifs futurs. Ainsi, je tenterai dans une dernière partie, de dégager comment ces travaux parfois très spécifiques peuvent apporter une contribution à une psychologie sociétale en esquissant les lignes d'un prochain projet de recherche.

« Au fond, on en revient toujours au problème de la création : comment on crée des choses, comment on les incarne. La croyance donne forme à la vie. Elle donne de la vitalité. Je vais formuler le problème d'une autre manière, qui me plaît assez : « T'es-tu déjà demandé pourquoi la vie n'existe que là où il y a des Hommes ? » (Moscovici, 2014)

2 L'approche des représentations sociales. *Par-delà nature/culture, stabilité/changement, individu/social, sciences/sens commun*

« Together apart ». C'est le titre d'un ouvrage¹ publié en mai 2020, soit quelques mois après le départ de la pandémie du coronavirus apparue en décembre 2019 en Chine et s'étant propagé peu à peu sur la surface du globe. Le confinement, mis en place dans la plupart des pays, change du jour au lendemain nos routines, nos certitudes, nos rapports aux autres. « Together apart ». Un titre qui est le reflet d'une situation improbable, inconnue, étrange, pour faire face à un virus qui l'est tout autant. Voilà une situation qui met la pensée sociale au défi. Car il faut bien vivre avec, se familiariser avec le nouveau et l'étrange, créer de nouveaux repères dans un environnement métamorphosé, inventer des nouvelles façons d'être ensemble, donner un sens à ce qui se passe. Il s'agit donc bien de créer de nouvelles significations socialement partagées, souvent en puisant dans les significations déjà-là. Et c'est précisément cette question de la familiarisation avec le nouveau et l'étrange, celle de la construction collective de *nouvelles* significations qui nous intéresse depuis le début de nos travaux. Si cette situation du Covid-19 a quelque chose d'extrême dans la manière dont elle remet en cause nos manières de penser et de vivre le monde qui nous entoure, elle illustre parfaitement les processus auxquels nous nous intéressons dans nos travaux, concernant toutefois des objets dont le caractère nouveau et étrange est bien moins spectaculaire.

Cette question de la familiarisation avec l'étrange je l'ai donc posée dans un premier temps dans le cadre de ma thèse qui portait sur les représentations sociales de l'écologie. Bien qu'au départ l'interrogation ait été assez pragmatique, comprendre l'écart entre ce que les gens pensent et font à l'égard de la protection de la planète, l'affronter sous l'angle de la théorie des représentations sociales m'a amenée à questionner l'idée même de nature à protéger et à poser les limites des modèles traditionnellement utilisés en psychologie sociale. Ce travail, amorcé dans le manuscrit de ma thèse, a fait l'objet de développements plus conséquents à la fois lors d'une

¹ Ouvrage sous la direction de Jolanda Jetten, Stephen D. Reicher S Alexander Haslam et Tegan Cruwys publié chez Sage Publications

présentation à Paris en 2016 au « small group meeting de l'EASP en l'honneur de Serge Moscovici » (communication non publiée) et dans un article paru la même année dans un numéro spécial des « Papers on Social Representations » (Caillaud, 2016). Poser la question de la nature est venu éclairer en retour l'approche des représentations sociales. Et c'est pour cette raison que je reprends ici, en partie et en l'actualisant, ce que j'ai pu écrire ou présenter dans d'autres contextes, pour esquisser le portrait de l'approche des représentations sociales telle que je l'ai mobilisée jusqu'à présent et pour situer mes travaux dans une psychologie sociale *sociale* et peut-être même *sociétale*. Ce travail a un autre mérite, je crois, celui de faire le lien entre différents travaux de Moscovici qui souvent s'ignorent mutuellement : ses travaux anthropologiques relatifs à la question de la nature, le modèle sociogénétique de l'influence sociale et la théorie des représentations sociales, tout en faisant le lien aussi parfois avec ses idées développées dans le courant de l'écologie politique. Ainsi, en partant des limites des modèles traditionnellement utilisés puis en articulant les différentes propositions théoriques (et parfois politiques) de Moscovici, cette partie vise à définir l'approche globale que nous développons dans l'ensemble de nos travaux d'une manière peut-être un peu plus originale, de manière certainement très concrète, et ce afin de se confronter modestement à des questions d'ordre ontologique et épistémologique qui fondent la discipline. Enfin, j'ouvrirai cette partie en présentant les principes d'une psychologie *sociétale* (Himmelweit & Gaskell, 1990) et la manière dont elle met au défi l'approche des représentations sociales (Lopes & Gaskell, 2015).

2.1 Un point de départ : les limites des modèles psychosociaux classiques

La question de la nature donc ? La psychologie a apporté des contributions notables dans le champ de l'environnement, comme le montrent les publications récentes (internationales : Clayton, 2012 ; Steg, & De Groot, 2017 et en France : Moser, 2009 ; Weiss & Girandola, 2010), en étudiant les savoirs profanes relatifs aux processus naturels, la perception des risques ou les facteurs permettant de prédire des comportements écologiques (Clayton, et al, 2016)².

Concernant les modèles permettant de prédire les comportements écologiques par exemple, la théorie du comportement planifié (Ajzen, 1985) considère que les comportements écologiques résultent de choix individuels rationnels (et sont prédits par les attitudes, les normes subjectives et le contrôle comportemental perçu). Au contraire, le modèle de l'activation des normes morales de Schwartz (1977), initialement développé pour prédire les comportements altruistes, considère que nous agissons de manière écologique en réponse à un sentiment de responsabilité morale

² Une autre partie des travaux de psychologie s'intéresse aux effets de l'environnement sur les comportements des individus. Je n'aborde pas cette dimension ici.

(« je me dois d'agir ainsi »). Ces modèles ont fait l'objet de développements : ainsi, la théorie du comportement planifié a été enrichie de variables, notamment les habitudes et les comportements passés (Knussen, Yulle, MacKenzie & Wells, 2004) ; l'activation des normes morales personnelles, envisagée au départ comme le résultat d'une certaine situation susceptible de mener ou non à l'activation des normes, s'est vu ajouté comme facteur prédictif des valeurs, se transformant ainsi en un modèle dispositionnel (Value-Belief-Norm theory, Stern, 2000). Dans le même temps, une méta-analyse a montré que la combinaison de ces modèles permet d'envisager les comportements écologiques comme résultant d'un mélange d'intérêt personnel, de motifs pro-sociaux et de contraintes perçues (Bamberg & Möser, 2007). Le rôle des émotions (Kals & Maes, 2002) et plus récemment des émotions collectives (Harth, Leach & Kessler, 2013) a également été envisagé, permettant de revenir à des modèles plus situationnels que dispositionnels. Enfin, la théorie des cadres-buts (Lindenberg & Steg, 2007) propose d'intégrer l'ensemble des travaux que nous venons brièvement d'exposer pour faire apparaître les comportements écologiques comme le résultat d'une tension entre différents buts d'action (hédoniste, gain, normatif) parfois contradictoires que l'acteur poursuit simultanément dans une situation donnée. L'intérêt de cette théorie est de considérer que chaque situation peut amener à une constellation bien spécifique des buts d'action, et donc qu'un même acteur peut agir de manière très différente d'une situation à l'autre. De plus, cette théorie offre un cadre de réflexion fécond pour penser l'intervention, en indiquant comment renforcer les buts normatifs et/ou rendre compatibles les buts de gain et les buts hédonistes avec les comportements écologiques. Aussi, je me permets ici une parenthèse : ces modèles, dont nous allons souligner les limites, ont toutefois un aspect pragmatique tout à fait intéressant, et qui dépasse le domaine de l'environnement, ainsi qu'un intérêt pédagogique certain, que j'exploite en tant qu'enseignante pour faire comprendre certains des principes de l'intervention psycho-sociale. Mais les limites de ces modèles présentent aussi un intérêt pédagogique puisqu'ils permettent d'aborder concrètement le besoin d'une psychologie sociale *sociale* et la différence avec une psychologie sociale plutôt socio-cognitive, comme nous allons le voir, et donc de permettre aux étudiants de développer un regard critique sur les outils théoriques qu'ils peuvent mobiliser.

Venons-en à présent aux limites de ces modèles. On peut en proposer une brève synthèse (Uzzell & Rätzsch, 2009 ; Clayton et al, 2016 ; Ferguson, Branscombe & McDonald, 2016 ; Caillaud, 2016). La première de ces limites concerne le caractère très individuel des modèles (Adams, 2014, Batel, Castro, Devine-Wright & Howarth, 2016). On cherche à expliquer les comportements écologiques à partir de variables individuelles comme les attitudes, les opinions, les normes morales ou encore les émotions. Dans le meilleur des cas, la dimension sociale est prise en compte comme une

variable indépendante permettant de prédire les dimensions individuelles, situant ces modèles dans une approche plutôt déterministe (voir par exemple, Fuhrer et al., 1995). Si au départ il y a donc la volonté d'une approche plus sociale, on voit néanmoins que le social est envisagé comme ayant un effet linéaire sur l'individu (comme « une couverture sur une nature humaine biologiquement déterminée » pour reprendre la comparaison de Bruner, 1990, p.20) et non pas sous la forme d'une interaction entre l'individu et le social. Cette manière d'aborder le social est certainement aussi favorisée par une certaine routine méthodologique, c'est la manière la plus évidente d'intégrer le social dans les modèles statistiques. Et cette manière de considérer le social est d'ailleurs repensé avec l'émergence de nouveaux outils statistiques comme les analyses multi-niveaux (voir notamment Pettigrew, 2018). Force est de constater qu'il y a donc peu d'intérêt porté aux structures sociales et culturelles, et cela amène des chercheurs en psychologie environnementale à dénoncer une approche qu'ils jugent trop individualiste et qui contribue à responsabiliser les individus pour les problèmes écologiques (Uzzell et Rätzsch, 2009). Ainsi, cet état de fait s'explique probablement aussi par une certaine approche politique de la question écologique (et donc par un certain cadrage des projets de recherche financés), consistant à faire reposer sur les individus, et les consommateurs, la responsabilité des comportements écologiques plutôt que d'agir au niveau collectif, par des lois ou sur les institutions (Batel et al., 2016). Il ne s'agit pas ici de dénoncer une situation, mais plutôt d'adopter une posture réflexive sur la manière dont s'est constitué le savoir scientifique permettant de prédire les comportements écologiques. D'ailleurs le problème n'est pas que politique, il est aussi scientifique, car ces modèles ne permettent pas, donc, de rendre compte de la manière et des raisons pour lesquelles les individus développent certaines attitudes, ressentent certaines émotions, adhèrent à certaines normes ou certaines croyances (Howarth, 2006a) concernant la protection de l'environnement.³

Une autre limite de ces modèles, et en partie cela découle de ce que nous venons d'exposer, est qu'ils fournissent une explication en général assez statique des comportements écologiques : les attitudes, les valeurs sont des construits plutôt stables (Billig, 2004 ; Howarth, 2006b). Ainsi, l'absence de prise en compte des interactions entre l'individuel et le social va de pair avec une certaine difficulté à expliquer le changement social. Le changement de comportement est conçu comme le résultat de mesures politiques (scientifiquement éclairées) visant à rendre saillant l'intérêt pour l'individu à agir de manière écologique (Schultz & Kaiser, 2012 ; Fergusson, et al. 2016). Aussi, la stabilité est associée à l'individu, le changement lui est extérieur. Enfin, quand on s'intéresse au changement, les modèles présupposent la stabilité et on cherche à comprendre pourquoi elle a été rompue (Marková, 2003).

³ Des discussions similaires caractérisent le champ de la santé (voir notamment Joffe, 1996)

Enfin, une autre limite, et non des moindres, est la définition même de ce qui est « écologique ». En effet, les individus sont souvent inconsistants dans leur comportement, agissant de manière écologique dans certains contextes ou domaines mais pas dans d'autres (Steg & Vlek, 2009) ce qui pose donc un problème de mesure (Kaiser, 1998). De même, le chercheur et les participants d'une étude peuvent avoir une conception très différente de ce qu'est un comportement écologique, et il apparaît bien souvent au regard des échelles utilisées que la personne qui agit de la manière la plus écologique aux yeux du chercheur ne poursuit peut-être aucun motif écologique (De Haan & Kuckartz, 1996). En s'intéressant au comportement plutôt qu'au motif des acteurs le chercheur impose ses propres catégories de pensée, et n'explique probablement pas les raisons d'agir de manière écologique. Nous avons détaillé ce point de vue plus amplement déjà (Caillaud, Kalampalikis & Flick, 2010 ; Caillaud & Kalampalikis, 2013). Mais il y a un deuxième problème, tout aussi sérieux : comment définir ce qui est écologique ? L'histoire de l'écologie scientifique nous montre bien que la définition de ce qu'il s'agit de protéger, et donc de la nature, change au cours du temps et des découvertes scientifiques (de la conservation des espèces, on est passé à la conservation de leur milieu de vie par exemple, voir Larrère et Larrère, 2007). La définition même de la nature à protéger est donc variable en fonction du contexte historique et culturel et souligne les limites du dualisme nature/culture.

Concernant la perception des risques (tel que le changement climatique par exemple), le modèle dominant reste celui du déficit d'information (Callaghan & Augoustinos, 2013 ; Breakwell, 2010), c'est-à-dire que la représentation des risques par les profanes est envisagée en terme de déficit par rapport au savoir scientifique (Joffe, 2003). Ainsi, Slovic (1987) considère que la majorité des citoyens est informé sur les risques uniquement par le biais des médias qui exagèrent les problèmes et les menaces. Aussi, selon Slovic (1987), les citoyens ont une évaluation des risques très différente de celle des experts : les données empiriques montrent que les attitudes vis-à-vis de la régulation des risques dépendent de trois facteurs que sont le caractère perçu comme dangereux (conséquences perçues comme fatales, pas de contrôle perçu...), le caractère inconnu du risque (jamais vu, nouveau...), et le nombre de personnes possiblement concernées. En revanche, l'attitude des experts à l'égard des risques n'est reliée à aucune de ces trois dimensions, elle s'appuie sur une évaluation du nombre de morts potentiels par an. Les conflits entre les experts et les profanes peuvent donc s'expliquer par une absence de consensus sur la définition même du risque, et en comprenant le point de vue des citoyens il deviendra possible de les « éduquer » et d'augmenter leur acceptation de technologies (e.g. le nucléaire, Slovic, 1987). Bien entendu, d'autres modèles ont également été proposés concernant la perception des risques, dont certains s'intéressent davantage aux affects (Slovic, et al. 2004), et d'autres encore étant

compatibles avec une approche en terme de représentations sociales (Breakwell, 2001, 2010).

Néanmoins, cette dévalorisation de la pensée des non-experts a mené à la mise en évidence de biais cognitifs qui interfèrent dans la perception des risques par les citoyens. Ainsi, par exemple, le biais d'optimisme spatial décrit le fait que les individus considèrent la qualité de l'environnement comme étant plus mauvaise quand le niveau spatial s'élargit (de « ma région » à « la planète », Uzzell, 2000). Un deuxième biais, l'optimisme temporel, correspond au fait que les individus pensent que la qualité de l'environnement se dégrade au fur et à mesure des années à venir. De nouveau, pour expliquer l'existence de ces biais, les auteurs recourent à l'effet des médias mais aussi à une explication en termes plus psycho-sociaux (le biais d'optimisme spatial permettrait de préserver une image de soi positive car celle-ci s'appuie sur l'identité au lieu, Bonaiuto, et al, 1996). Ces deux biais, qui sont une transposition au domaine de l'environnement du biais d'optimisme comparatif en santé, seraient ainsi des biais cognitifs universels puisqu'on les retrouve dans *presque* tous les pays (Gifford, et al, 2009, étude réalisée dans 18 pays). Cette dernière étude souligne que, bien que ce biais existe de manière universelle, la qualité environnementale nationale moyenne perçue par les citoyens est corrélée aux évaluations de la qualité environnementale des différents pays réalisés par des experts, et qu'ainsi il y a, quand même, une part de « vrai » dans la perception des citoyens.

Pourtant, des travaux suggèrent que ces « biais cognitifs » peuvent prendre sens si l'on s'intéresse au savoir préexistant (Breakwell, 2001, 2010). Et c'est ce que démontre empiriquement une étude de Lima et Castro (2005) au sujet du biais d'optimisme spatial : ce biais n'est pas universel et prend sens dans un système de croyances plus large sur le rapport Homme-nature.

Pour synthétiser, les limites que nous venons de présenter mettent en avant quatre grandes oppositions qui caractérisent les approches traditionnellement employées pour aborder la question de la protection de la nature :

- une opposition individu/social, où le social apparaît au mieux comme quelque chose d'extérieur à l'individu.
- une opposition changement/stabilité, les modèles favorisant en général une vision stable du comportement humain, le changement venant de l'extérieur.
- une opposition entre savoir expert/savoir profane, le savoir profane étant biaisé et incorrect puisque les citoyens sont mal-informés. Au contraire, les experts auraient recours à un savoir scientifique et neutre.

- un dualisme nature/culture (Caillaud, Kalampalikis & Flick, 2010 ; Adams, 2014), la nature étant considérée comme une réalité extérieure à toute forme de culture et d'histoire nécessitant d'être protégée par les humains.

On le voit ces questions d'apparence anodine révèlent en réalité une question épistémologique, voire ontologique.

Dans les parties qui suivent nous allons montrer comment l'approche des représentations sociales permet de dépasser ces oppositions en nous appuyant sur le modèle de la rose des vents (Bauer & Gaskell, 1999, 2008). Pour cela, nous illustrerons notre propos en nous référant aux différents travaux scientifiques de Moscovici et à certains de ses écrits d'écologie politique. Il nous semble que le « détour » par les autres travaux de Moscovici permet de mettre en lumière la dimension dialogique de cette approche qu'une présentation plus conventionnelle rend parfois moins évidente à saisir dans une première lecture (Raudsepp, 2005). Pour preuve, on peut noter certaines des critiques adressées à cette approche qui ont fait l'objet d'explicitations (voir par exemple Voelklein & Howarth, 2005, Moscovici, 2013). Il faut préciser que Moscovici lui-même considérait plutôt ses travaux comme indépendants les uns des autres bien qu'il reconnaissait que venant d'une seule et même personne ces théories puissent présenter des similarités (Marková, 2008). Aussi, les rapprochements que nous faisons ici ne visent pas à fournir une vision exhaustive des travaux de Moscovici, mais visent bien à illustrer et insister sur des éléments de l'approche des représentations sociales qui nous semblent importants et qui viennent éclairer le modèle de la rose des vents de Bauer et Gaskell (2008). Rappelons que la finalité de cette partie est bien d'offrir un aperçu global de l'approche dans laquelle nous inscrivons nos travaux (au-delà de la question de la nature), afin de pouvoir dans les parties suivantes nous focaliser sur les aspects plus précis que nous avons pu investiguer au sein de cette approche

2.2 Les minorités actives, entre changement et stabilité

Jusque dans les années 60, la recherche en psychologie sociale était majoritairement focalisée sur les conditions dans lesquelles une majorité peut amener une minorité à se conformer à son point de vue. Mais à la fin des années 60, et en particulier en raison des travaux de Moscovici, les psychologues sociaux se demandent si une minorité ne peut pas, après tout, influencer la majorité (Martin & Hewstone, 2017). En effet, Moscovici (1976, 1979) part du constat selon lequel si seule la majorité est capable d'influencer, alors il est impossible d'expliquer le changement social dont pourtant l'existence est avérée par l'histoire (abolition de l'esclavage, droit de vote pour les femmes, etc.). Des travaux expérimentaux, dont le paradigme bleu-vert, apporteront une démonstration empirique en laboratoire (voir notamment Moscovici & Personnaz, 1980). Dans une certaine mesure, les travaux de Moscovici sur les minorités actives constituent eux-

mêmes un exemple d'influence minoritaire en psychologie sociale (Papastamou, 2017). Bien qu'on ne retienne souvent qu'un résultat empirique (une minorité change, dans certaines conditions, le point de vue de la majorité), les travaux sur les minorités actives constituent en réalité une révolution épistémologique qui ne sera pas toujours perçue par la majorité (Marková, 2008).

En effet, il faut bien saisir que la théorie des minorités actives ne s'oppose pas aux travaux sur le conformisme, Moscovici cherche plutôt à intégrer différents types d'influence sociale (d'ailleurs il distinguera lui-même différents types d'influences minoritaires, voir Moscovici & Pérez, 2007) et propose un nouveau modèle d'influence sociale qui constitue une révolution théorique (Marková, 2000, 2008). En effet, il oppose dans son ouvrage (Moscovici, 1979) le modèle fonctionnaliste de l'influence sociale, auquel adhèrent à l'époque la plupart des psychologues, au modèle génétique. Ainsi, le modèle fonctionnaliste considère les systèmes sociaux et le milieu comme des données prédéterminées. On endosse donc, avant même l'interaction sociale, un rôle qui détermine nos comportements. Le comportement de l'individu vise à maintenir son insertion dans le système social ou le milieu. Les conditions auxquelles nous devons nous adapter sont données, la réalité est décrite comme uniforme, et les normes s'appliquent également à chacun. La déviance représente l'échec à s'insérer dans le système, la normalité un état d'adaptation au système. Les actes de ceux qui suivent la norme sont fonctionnels et adaptatifs, les autres sont inadaptés, dysfonctionnels. Le processus d'influence a ici pour objectif de réduire la déviance. Et la conformité est une condition *sine qua none* du système social : rien ne doit changer, ou à la limite le changement doit mener à une plus grande fonctionnalité du système. Ainsi, seuls les experts, les leaders ou la majorité (qui possèdent l'information et les ressources) peuvent mener le changement. Cela n'est pas sans rappeler la posture épistémologique des travaux précédemment évoqués en psychologie sociale dans le domaine de la protection de l'environnement où la perception des risques par les profanes est envisagée sur le mode d'une plus ou moins grande distance avec les évaluations des experts.

A ce modèle de l'influence sociale, Moscovici oppose le modèle génétique où le système social et le milieu sont produits et déterminés par les acteurs. Les rôles ne sont pas déterminés à l'avance, ils ne reçoivent de signification que dans l'interaction sociale, c'est-à-dire dans une dynamique de groupe particulière (pour un exemple voir Reicher & Haslam, 2006). Les normes qui déterminent le sens de l'adaptation résultent de transactions passées et présentes entre individus et groupes. Si les individus et les groupes sont adaptés au système et au milieu c'est surtout parce que le système et le milieu sont adaptés aux individus et aux groupes. Aussi, le normal et le déviant sont définis relativement au temps, à l'espace et à leur situation particulière dans la société.

Donc la déviance est le produit de l'organisation sociale. L'influence sociale agit pour conserver ou modifier cette organisation sociale, donc soit en faveur de sa majorité, soit en faveur de sa minorité. Les actions entreprises à cette fin d'influence sont donc adaptées ou inadaptées, fonctionnelles ou dysfonctionnelles parce qu'elles permettent à un groupe de poursuivre son but de transformer sa condition. Donc l'influence minoritaire est un processus fondamental de l'existence sociale, et non pas un phénomène secondaire. Elle présuppose un conflit dont l'issue dépend autant des forces de changement que des forces de contrôle.

Moscovici adopte donc une conception dialogique de l'influence sociale en considérant qu'il existe une asymétrie et un conflit entre la majorité et la minorité (Marková, 2000), de telle sorte que l'issue ne peut-être prédite une fois pour toute. Cela ne signifie pas qu'on ne peut pas étudier les facteurs qui vont contribuer à favoriser une issue plutôt qu'une autre, mais cela déplace l'attention vers le conflit entre l'individu et le social.

Les travaux de Moscovici sur les minorités actives permettent de rendre saillant un élément essentiel de la théorie des représentations sociales : celles-ci sont dynamiques, changeantes, et elles s'opposent en cela aux représentations collectives de Durkheim qui s'imposent à l'individu (Moscovici, 1989 ; Flick, 1998 ; Marková, 2007). Moscovici a ainsi fourni un modèle d'influence sociale qui permet de comprendre la diversité et la variation des idées dans les sociétés modernes décrites dans la théorie des représentations sociales (Duveen, 2000). Ce modèle met ainsi en avant que les idées se forment dans un conflit, autrement dit au sein d'interactions sociales réunissant des acteurs au pouvoir différent, entre une majorité et une minorité, entre l'individu et le groupe, au sein d'une triade qu'il nommera Ego-Alter-Objet (Moscovici, 1984a). Ainsi, « les représentations sociales doivent être envisagées comme vivantes et dynamiques, existant seulement dans les espaces intermédiaires que nous créons dans les dialogues et les négociations avec d'autres » (Howarth, 2006a, p. 68, notre traduction). Dans le modèle de Bauer et Gaskell (1999, 2008), les représentations sociales sont donc définies comme le produit d'une interaction entre deux groupes (ou deux individus) en relation à un objet (voir figure 1). Contrairement aux attitudes, elles existent donc à la fois en dehors de la pensée des individus et dans leur pensée (Howarth, 2006b). Et c'est donc avec ces éléments en mémoire que nous pouvons poser ici la première dimension du modèle de Bauer et Gaskell (2008) : l'unité minimale d'analyse des représentations sociales est une unité de communication Ego-Alter, où l'un et l'autre se considèrent et prennent en compte leur point de vue vis-à-vis d'un objet (Marková, 2007), dans une situation que l'on peut décrire comme une bataille des idées où l'un et l'autre cherchent à imposer leur version de la réalité (Moscovici, 1998).

Ainsi, pour prendre un exemple, Jodelet (2015) montre, dans une étude menée dans les années 80 et portant sur les représentations de l'environnement, que les hauts-fonctionnaires de l'administration centrale française dans les différents ministères délégitiment la création d'un ministère spécifique à l'environnement, qui menace leur propre ministère et leur pouvoir. Aussi, les enjeux écologiques sont représentés comme un élément en jeu parmi d'autres et qu'ils considèrent avoir pris en compte bien avant la création d'un ministère de l'environnement. Par ailleurs, les enjeux écologiques sont perçus comme ne devant pas être traités sans examiner d'autres dimensions (notamment politiques et économiques). Ces représentations sociales des enjeux écologiques portent donc les traces des relations contentieuses entre les anciens et le nouveau ministères. On voit à travers cet exemple comment concrètement les interactions sociales et les relations entre les différents ministères contribuent aux représentations sociales des enjeux écologiques chez les hauts fonctionnaires. Ainsi, les enjeux identitaires participent de la construction des représentations sociales (Jodelet, 1989; Marková, 2007). Cela signifie que la théorie des représentations sociales n'est pas une théorie qui s'intéresse au traitement de l'information mais au processus de construction de significations (Moscovici, 1984b). En conséquence, les représentations sociales ont une fonction symbolique (Jovchelovitch, 2001) et elles ne sont pas une reproduction de la réalité (Moscovici, 1998 ; Howarth, 2006b). Enfin, cette fonction symbolique explique également qu'un même objet peut avoir des significations différentes pour différents groupes, ou dans des contextes différents (voir section 6).

Ainsi, une étude plus récente menée en Angleterre et en Ecosse met en évidence comment la relation conflictuelle entre Anglais et Ecosse contribue chez les Ecosse à l'élaboration de représentations sociales négatives des technologies de réseaux d'électricité lorsqu'il s'agit de faire parvenir l'électricité produite en Ecosse à Londres (Devine-Wright & Devine-Wright, 2009). Cette représentation négative n'est pas retrouvée chez les Anglais qui développent des représentations sociales très positives de ce même objet.

Ces deux exemples illustrent donc comment, de manière empirique, l'approche des représentations sociales permet de dépasser l'opposition individu/social (Jovchelovitch, 1996 ; Wagner, Valencia & Elejabarietta, 1996 ; Marková, 2008) qui caractérisent les approches traditionnelles en psychologie dans le domaine de l'environnement, car les représentations sociales existent bien à la fois en dehors de la pensée des individus et dans leur pensée, dans cet espace intermédiaire que nous créons dans le dialogue et l'interaction avec les autres (Howarth, 2006b).

Mais situer les représentations sociales dans cet espace d'interaction et de conflit entre Ego-Alter-Objet, c'est aussi aborder la question du lien entre stabilité et

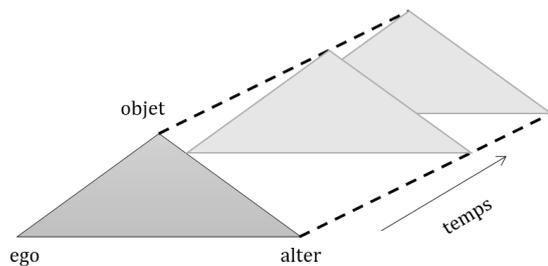


Figure 1 Le modèle du Toblerone (d'après Bauer & Gaskell, 1999)

changement de manière dialogique. Pour cela, l'originalité de la proposition de Bauer et Gaskell est de considérer l'existence d'un projet représentationnel, c'est-à-dire d'un objectif qu'Ego-Alter cherchent à atteindre et qui va déterminer la manière de se représenter l'objet. Ainsi, pour reprendre l'exemple

de Jodelet cité ci-dessus, pour les hauts fonctionnaires il s'agit de maintenir le pouvoir de leur propre ministère. Cette dimension de projet représentationnel amène alors Bauer et Gaskell (1999) à représenter les représentations sociales sous la forme d'un Toblerone (Bauer & Gaskell, 1999) : une tranche de ce Toblerone à un moment T correspond aux représentations sociales de l'objet à ce moment. Ce Toblerone illustre que les représentations sociales s'inscrivent dans une temporalité, qu'elles doivent être envisagées de manière dynamique et dans une certaine continuité. Cela signifie que les représentations sociales portent en elles des idées anciennes et nouvelles (Jodelet, 1989 ; Castro & Lima, 2001). Par exemple, une étude (Bronzi, et al, 2012) menée en Italie sur les représentations sociales de la rivière Chiampo analyse trois dimensions des représentations sociales : les images, les émotions, et les pratiques vis-à-vis de la rivière à trois époques temporelles différentes (avant la mise en place de mesures politiques de protection de l'eau, après la mise en place de mesures politiques nationales, après la mise en place de mesures politiques européennes). Cette étude montre comment les habitants abandonnent peu à peu des représentations sociales négatives de la rivière (images de mort, émotions négatives et pratique d'évitement) durant la première période pour aller vers des représentations sociales plus ambivalentes (éléments positifs et négatifs sur les trois dimensions). Lors de la troisième période, seule la dimension des pratiques demeure négative (plus de la moitié des habitants ne boivent pas l'eau du robinet) tandis que les deux autres dimensions ne s'appuient plus que sur un discours scientifique et neutre (absence d'émotions, recours à des termes techniques). Si cette étude montre comment les représentations de la rivière ont évoluées dans le temps, et en fonction des mesures politiques mises en place, elle met également en évidence que l'appropriation d'un nouveau savoir (ici scientifique) par les habitants n'empêche pas à des éléments représentationnels anciens et contradictoires de continuer d'exister : ici ces éléments anciens survivent à travers les pratiques d'évitement de l'eau. Cet exemple illustre concrètement comment l'approche des représentations sociales permet effectivement d'envisager les tensions entre stabilité et changement (Batel & Devine-Wright, 2015) afin de dépasser une simple opposition entre les deux. Nous avons nous-mêmes cherché à explorer davantage la possibilité

offerte par l'approche des représentations de dépasser l'opposition stabilité/changement social, et nous y reviendrons plus en détails en partie 5.

On le voit aussi, l'approche permet de donner alors un sens à un écart observé entre les pratiques et le discours (pratiques d'évitement et discours scientifique sur la bonne qualité de l'eau), un écart que les modèles traditionnels exposés plus haut considèrent comme une incohérence, un biais au niveau individuel (voir aussi Castro, 2006). Enfin, l'étude de Brondi et al. (2012) nous permet de remarquer que si les habitants se sont appropriés petit à petit le savoir scientifique sur la rivière, ils n'ont pas pour autant abandonné un savoir de sens commun qui se manifeste à travers les pratiques. C'est précisément cette question de la relation entre savoir scientifique et savoir de sens commun que nous allons aborder à présent.

2.3 Ré-ensauvager le monde, une autre approche du rapport entre sciences et sens commun

Laissons, avant d'y revenir pour le compléter, le modèle de Bauer et Gaskell au stade du Toblerone pour aborder une des autres limites des approches classiques en psychologie sociale : l'opposition systématique entre savoir expert et savoir de sens commun. Et plutôt que d'aborder directement la manière dont l'approche des représentations sociales permet de dépasser cette opposition, nous proposons un détour par une idée développée par Moscovici (1976) dans ses travaux d'écologie politique (que nous ne présenterons ici que partiellement): le ré-enchantement du monde. Simplement, cette notion nous intéresse car elle permet d'explicitier le point de vue particulier que la théorie des représentations sociales donne à voir du rapport entre science et sens commun.

Un des points de départ du mouvement de pensée d'écologie politique a été Hiroshima, c'est-à-dire un événement qui a démontré que la science pouvait aussi être dangereuse pour l'humanité (Déléage, 2006). Et c'est donc avant tout par une critique de la science qu'est né le mouvement écologique français. Ainsi, pour Moscovici (2006, entretien avec Lecoœur), les écologistes doivent agir pour une politique de la nature, c'est-à-dire pour une politique de la production de la connaissance. Car « ce n'est pas au renard que l'on demande de remettre de l'ordre dans le poulailler, ni aux technocrates ou administrateurs de bonne volonté de couper la branche sur laquelle ils sont assis pour s'engager à fond dans la solution radicale de notre question naturelle » (Moscovici, 1976, p. 150) mais ce sont bien les collectivités humaines qui doivent s'employer à se donner un projet de nature comme elles se donnent un projet de société. La position de Moscovici est ainsi très différente de celle majoritairement répandue aujourd'hui : la science sait ce qui est dangereux, il faut alerter la population et s'appuyer sur le discours des scientifiques pour gouverner. Au contraire, il y a (ou du moins il y avait) chez les

écologistes français une certaine méfiance à l'égard du discours scientifique qui pourrait confisquer le pouvoir politique. Pour Moscovici (entretien avec Augagneur, 2014), le discours scientifique dénigre le sens commun, qui se tromperait, et remplace ainsi le politique par une sorte d'expertocratie. Or, pour les écologistes, on ne fait pas de la politique uniquement avec de la science... Ré-ensauvager le monde, c'est renouer avec les croyances, les émotions, mais aussi avec la pensée, une pensée ré-ensauvagée dans un contexte où la société nous dicte à quoi penser (la seule bonne pensée étant la pensée scientifique majoritaire). Le but de l'écologie politique est alors de créer une nouvelle forme de vie (Moscovici, 2002, 2006), cette invention venant pour Moscovici d'une minorité active (et le succès du mouvement vert valide d'ailleurs sa théorie du changement social par les minorités, Graumann & Kruse, 1990). Et il écrit : « mes travaux de psychologie sociale sont nés de l'intention explicite de prouver que la science ne peut supplanter le sens commun » (Moscovici, 2014). On pressent ici à quel point on est éloigné des modèles dominants sur la perception du risque pour lesquels le savoir expert est le savoir de référence. Mais tout comme Moscovici proposait avec le modèle génétique un changement de paradigme épistémologique plutôt que de s'opposer aux travaux sur le conformisme, il n'a pas cherché à dévaloriser le savoir scientifique pour lui opposer un savoir de sens commun meilleur. Dans sa théorie des représentations sociales, il est plutôt question de dépasser cette opposition entre savoir expert et savoir de sens commun. Si cette idée n'est pas neutre d'un point de vue politique (mais le modèle déficitaire de la perception des risques ne l'est pas plus), elle présente dans tous les cas une perspective scientifique tout à fait pertinente.

En effet, dans sa recherche princeps, Moscovici (1961) analyse comment une théorie scientifique (la psychanalyse) a été transformée en entrant dans la sphère du quotidien. En rompant avec l'idée que le savoir quotidien est un savoir biaisé, Moscovici propose de s'intéresser plutôt aux règles spécifiques qui sous-tendent la manière dont nous nous familiarisons avec le savoir scientifique et il a contribué ainsi à réhabiliter le sens commun (Moscovici & Hewstone, 1998). Partant de l'idée que toutes les formes de savoir, croyance, idéologie et même la science sont, d'une façon ou d'une autre, des représentations sociales, Moscovici (1984c, 1995, 2013) propose de distinguer ces formes selon qu'elles appartiennent à l'univers consensuel ou à l'univers réifié. Mais bien qu'il y ait des différences entre les règles qui gouvernent les deux types de savoir, il n'y a pas une discontinuité radicale et les frontières ne sont pas toujours claires entre science et savoir de sens commun (Bangerter, 1995). Par exemple, la façon de nommer et de communiquer les éléments de la science (la notion de « personnalité extravertie » en psychologie par exemple) présuppose et conserve un lien avec les savoirs du sens commun (Moscovici, 2013). La science semble être tout autant sujette à l'influence du sens commun que l'inverse (Bangerter, 1995, Flick, 1995, 1998). En effet, on observe

plutôt que ces deux types de savoir s'influencent réciproquement (Farr, 1993; Bangerter, 1995; Flick, 1998; Jesuino, 2008), et coexistent même chez les experts (e.g. professionnels de santé: Morant, 2006; professionnels de la sphère judiciaire: Rochira, 2014). Ainsi Moscovici (1995, 2013) soutient l'irréductibilité du sens commun par la science, et il puise dans les travaux de Lévy-Bruhl et Vygotsky qui considéraient que la pensée scientifique ne remplace jamais le savoir de sens commun qui en est le nécessaire médiateur à l'assimilation (Moscovici & Duveen, 2000). Aussi, il y a dans l'approche des représentations sociales une volonté de comprendre non seulement comment les savoirs circulent d'une sphère à l'autre et comment ils se transforment (Zittoun, 2009), mais aussi de comprendre comment ces différentes formes de savoirs coexistent, se juxtaposent, se mélangent, une idée à laquelle on se réfère souvent sous le terme de polyphasie cognitive : c'est-à-dire « un état où différents genres de connaissances, utilisant différents types de rationalités peuvent coexister chez un individu ou au sein d'un groupe » (Jovchelovitch, 2006, p. 215, voir aussi partie 5.3). D'une certaine manière, pour revenir à l'idée de ré-enchanter le monde, il s'agit d'accepter que le savoir scientifique ne peut pas être l'unique référence de décision politique, car ce savoir scientifique pur n'existe pas (une idée que d'autres auteurs ont largement défendu : Callon & Latour, 1991 & Latour, 2004).

Une illustration empirique nous est fournie par une étude comparant les représentations sociales des espèces invasives par des profanes, par des bénévoles d'association (experts amateurs) et par des biologistes (Selge & Fisher, 2011). Les auteurs ont plus précisément cherché à analyser les différents ancrages utilisés pour débattre de ce qui constitue ou non une espèce invasive en Ecosse, l'ancrage étant défini ici comme le processus de transfert d'informations d'un domaine à un autre. Certains types d'ancrage sont spécifiques aux profanes (et aux experts amateurs qui ne se distinguent pas dans leur discours des profanes) : par exemple, les lois potentielles sur la non-introduction d'espèces invasives (comme des plantes d'ornement) sont comparées à l'inefficace interdiction légale de production de cannabis. En revanche, pour d'autres types d'ancrage, les scientifiques ne se distinguent pas des profanes : par exemple, ils jugent tous plus problématique l'introduction d'espèces invasives résultant d'une intervention humaine, que celle résultant d'une propagation naturelle spontanée, et ce d'autant plus que l'intervention humaine était intentionnelle. Ces critères moraux d'évaluation n'ont pourtant, d'un strict point de vue scientifique, aucune pertinence pour évaluer la situation. Ainsi, le savoir scientifique n'a pas supplanté le savoir de sens commun.

Forts de ces quelques remarques sur le lien entre savoir scientifique et savoir de sens commun, revenons au modèle de Bauer et Gaskell tel qu'ils le développeront en 2008 en partant du constat que nous appartenons à différents groupes en même temps.

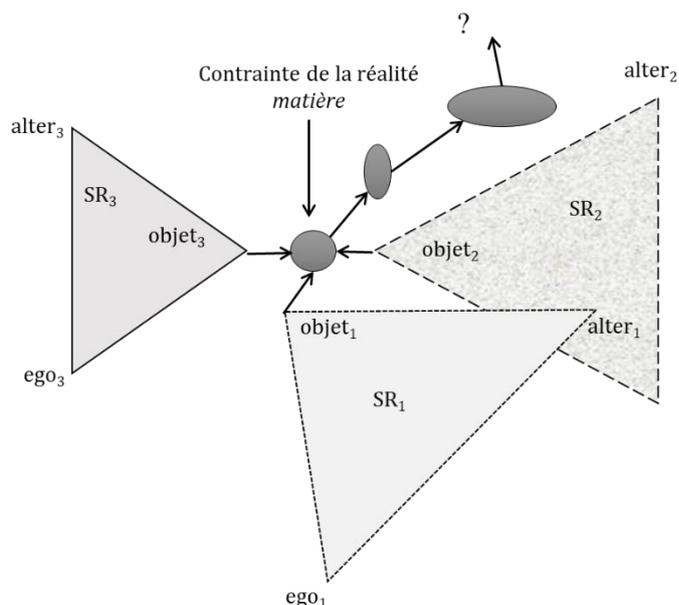


Figure 2 Modèle de la rose des vents (d'après Bauer & Gaskell, 2008)

Ainsi, les biologistes dans l'étude de Selge et Fisher citée précédemment n'appartiennent pas seulement au groupe des biologistes, et ils se réfèrent ainsi à d'autres formes de savoirs (un savoir moral, a minima). Puisque les individus appartiennent à différents groupes en même temps, qui poursuivent différents projets représentationnels de manière simultanée, les représentations sociales sont mieux représentés par différents triangles Ego-Alter-Objet, ou

différents Toblerone, qui se superposent parfois (certains discours étant partagés par différents groupes) et se heurtent aussi (représentant les conflits entre différents groupes), formant une sorte de rose des vents (Bauer & Gaskell, 2008, voir figure 2).

Si l'approche des représentations sociales fournit dès lors une manière de dépasser l'opposition entre sciences et sens commun en étudiant, notamment à travers la notion de polyphasie cognitive, comment ces deux formes de savoirs se rencontrent, s'influencent mutuellement, l'approche fournit aussi un cadre pour penser le rapport entre d'autres formes de savoirs. C'est le cas par exemple de savoirs anciens et nouveaux sur le rapport à la nature qui peuvent coexister. Par exemple, Castro et Lima (2001) ont montré comment une vision ancienne et une vision nouvelle de la nature coexistent en réalité chez un grand nombre de personnes. Autre exemple, lors d'une étude faisant suite à une marée noire sur une petite île écossaise, Gervais (1997) a montré que les interviewés puisent simultanément dans différentes visions passées du rapport homme-nature pour protéger leur identité au lieu menacée par la marée noire. Enfin, cette approche permet également d'envisager comment des savoirs issus de différentes cultures (et apparemment contradictoires) peuvent également coexister : par exemple les migrants d'origine turque et marocaine de seconde génération au Danemark recourent simultanément à deux visions différentes de la nature, l'une ancrée dans leur culture native danoise, l'autre ancrée dans la culture islamique rurale de leurs ancêtres (Buijs, 2008).

2.4 L'histoire humaine de la nature pour dépasser le dualisme nature/culture

Dans le modèle de la rose des vents, les différents triangles (triades Ego-Alter-Objet) sont tenus ensemble par un point de référence commun auquel tous se réfèrent : la contrainte de la réalité (Bauer & Gaskell, 2008, voir figure 2). En se re-présentant, les groupes reconstruisent cette réalité, la transforment, et ainsi les représentations sociales constituent la réalité (Moscovici, 1998; Jovchelovitch, 2001; Howarth, 2006b). Et tout comme les représentations sociales changent et évoluent, les contraintes de la réalité évoluent également. On le voit ici, l'approche des représentations sociales se caractérise par une certaine posture ontologique : la réalité est une réalité socialement construite, dynamique et évolutive. Et cette perspective ontologique particulière, qui n'est pas propre à l'approche des représentations sociales (voir notamment Guba & Lincoln, 1994), gagne à être éclairée par « l'œuvre de la main gauche de Moscovici » (Dibie, 2001) et plus spécifiquement par la notion « d'histoire humaine de la nature » (Moscovici, 1986). Car cette approche ne nie pas pour autant l'existence d'une réalité matérielle.

La « nature c'est l'Homme avec la matière » (Moscovici, 1968, p. 36). Il faut donc distinguer la nature – tous les objets qui sont considérés par les humains et qui ont une signification pour eux – de la matière – toutes les choses qui ne sont pas considérées par les Hommes. Cette distinction entre la nature et la matière fait écho à la différence entre un objet de représentations sociales et un « something » (un quelque chose) qui a une existence physique mais n'est pas pris en compte, au moins jusqu'à présent, par les groupes (Wagner, 1998). La nature est alors le produit d'un processus historiquement et culturellement situé avec la matière. Par exemple, l'électricité existait en tant que force naturelle abstraite avant de devenir une force productive, et avant c'était un something. Mais l'activité humaine ne consiste pas seulement à découvrir la matière, elle consiste aussi à la réorganiser (les OGM en sont une bonne illustration), à créer donc des états de nature spécifiques. Moscovici décrit différents états de nature, c'est-à-dire différentes manières de représenter la nature, d'organiser nos rapports à la matière. Ces états de nature passés sont encore présents aujourd'hui car ils sont inscrits dans notre mémoire sociale (Gervais, 1997).

Ce qui rend si pertinent le concept d'histoire humaine de la nature en psychologie sociale appliquée à l'environnement, c'est qu'il rend possible d'étudier comment des groupes et des sociétés construisent des relations spécifiques à la matière, comment ils développent et transforment des états de nature (Eder, 1988). Ainsi, la nature apparaît comme le résultat d'interactions continues entre les Hommes et la matière. Et cette perspective permet dès lors de dépasser l'opposition nature/culture. Cette perspective a également des conséquences sur la manière d'envisager les relations entre les êtres

humains : Moscovici montre comment des catégories considérées comme *naturelles* (par exemple : homme/femme) sont construites socialement à travers des interactions entre la matière et les humains. Il n'est donc pas *naturel* que les hommes dominent les femmes (Moscovici, 1994). Aussi la notion d'histoire humaine de la nature dépasse la question de la nature, pour interroger également les rapports des êtres humains entre eux. Les catégories soi-disant *naturelles* sont bien le résultat de catégorisations sociales spécifiques (Eder, 1988). Des auteurs comme Lenoble (1969), Latour (1999) ou Descola (2005, 2011), par une approche historique ou anthropologique, permettent également de saisir que notre nature est le résultat d'un processus historiquement et culturellement situé.

Pour revenir aux limites plus pragmatiques que nous avons exposées au début de cette première partie, les réponses scientifiques à la question « quelle nature devons-nous protéger ? » sont donc nécessairement historiquement et culturellement situées. Dès lors que les humains ont été considérés comme faisant partie de la nature, il ne s'agissait plus de préserver une nature sauvage et stable, mais de maintenir le rythme de modifications *normal* imposées entre autres par l'activité humaine (on notera par ailleurs la difficulté à dire ce qui est *normal*, Larrère & Larrère, 2007) La question qui intéresse alors les sciences sociales serait plutôt : « comment les groupes choisissent-ils de définir la nature à protéger ? Quelles sont les pratiques qu'ils considèrent écologiques et pourquoi ? ».

Ici, on comprend encore plus clairement l'idée politique de « ré-ensauvager le monde », c'est-à-dire de renouer avec les croyances, les émotions, et aussi avec une pensée non-contrainte par le discours scientifique du moment, afin de *créer* une nouvelle forme de vie, un nouvel état de nature. La réponse ne peut d'autant moins venir que du seul discours scientifique que nos relations à la nature (y compris justement celle définies par la science) sont étroitement en lien avec les relations que les humains entretiennent entre eux : la nature c'est le produit d'une interaction entre les êtres humains et avec la matière (Moscovici, 1968, 1994). Un exemple anthropologique ici illustre ce point merveilleusement : deux tribus de Jivaros vivent dans des conditions environnementales très différentes (l'une profitant de ressources luxuriantes, l'autre non). Pourtant les deux tribus exploitent leur environnement exactement de la même manière car elles ont la volonté de réduire les inégalités entre les groupes (Erikson, 1988). De manière similaire, bien que dans un tout autre contexte, les travaux de psychologues sociaux ont montré que la tragédie des communs de Hardin (l'exploitation égoïste d'un bien commun dans le but de retirer un maximum de profit individuel à court terme et ce au détriment de sa préservation à long terme) n'est pas une fatalité, mais dépend bien de la manière dont les relations sont structurées au sein du groupe (von Borgstede, Johanson & Nilsson, 2013). Aussi, il faut mettre en lien le rapport à la

nature et le rapport que les êtres humains entretiennent entre eux pour répondre aux questions susmentionnées : comment les groupes, *dans leur interaction avec les autres*, décident de ce qui doit être protégé dans la nature ? Comment décident-ils, dans l'interaction, des pratiques qui sont considérées comme écologiques. C'est en ce sens que le concept d'histoire humaine de la nature invite à adopter une approche dialogique des relations entre les Hommes et la nature.

Or, le modèle de la rose des vents (figure 2) coïncide bien avec ce concept d'histoire humaine de la nature et souligne ainsi la pertinence de l'approche des représentations sociales pour aborder la question de la nature tout en dépassant l'opposition nature/culture. La nature c'est le résultat d'une interaction a minima entre deux individus ou groupes poursuivant un projet avec la matière, c'est l'espace intermédiaire d'une triade. Par leur activité représentationnelle, Ego et Alter font de cette matière un objet : ils s'approprient la matière en fonction de leur projet, transforment cette matière, agissent dessus et font donc évoluer par leur représentations les contraintes de la réalité. Dans un autre groupe, (un autre pétale de la rose des vents) le rapport à la même matière (ou contraintes de la réalité) pourra être très différent. Enfin les relations intergroupes, matérialisées par les rencontres entre triades dans le modèle, vont également façonner les états de nature : les représentations sont construites pour délimiter les frontières du groupe (Marková, 2007). Ainsi, les représentations sociales de la nature permettent aussi de se distinguer les uns des autres et elles sont alors utilisées comme une stratégie pour servir des projets identitaires ou politiques (Batel et al, 2015).

En conclusion, la notion d'histoire humaine de la nature permet de rendre saillant ce qui dans l'approche des représentations sociales permet de dépasser l'opposition nature/culture, c'est-à-dire une certaine perspective ontologique qui envisage que la nature, souvent définie comme une réalité externe et immuable, est le produit d'une interaction des Hommes entre eux et avec la matière. Cette approche, et les contraintes de la réalité dans le modèle de la rose des vents l'illustrent parfaitement, ne nie pas donc l'existence d'une réalité physique et matérielle. Mais elle situe l'intérêt de la psychologie sociale dans la manière dont nous créons et recréons, par nos interactions, un certain état de nature (voir aussi Bauer, 2015). Pour reprendre la citation qui ouvrait cette partie : « Au fond, on en revient toujours au problème de la création : comment on crée des choses, comment on les incarne. La croyance donne forme à la vie. Elle donne de la vitalité. Je vais formuler le problème d'une autre manière, qui me plaît assez : T'es-tu déjà demandé pourquoi la vie n'existe que là où il y a des Hommes ? » (Moscovici, 2014).

Affronter dans nos travaux la question complexe de la nature nous a paradoxalement fait sentir le potentiel offert par l'approche des représentations sociales en tant que théorie dialogique de la connaissance. Mais cette perspective

épistémologique et ontologique particulière s'avère pertinente de manière plus globale, et pour d'autres objets, afin d'incarner une psychologie sociale *sociale et sociétale*.

2.5 Vers une psychologie sociale *sociale et sociétale* : un nouveau défi ?

Le point de départ de la réflexion engagée dans nos travaux, était un problème sociétal concret, une question pragmatique : comprendre nos rapports à l'écologie et à la protection de l'environnement. Les limites, le plus souvent très concrètes, rencontrées par les modèles traditionnellement utilisés ont été exposées (oppositions entre l'individu et le social, entre la stabilité et le changement, entre le savoir scientifique et de sens commun, entre nature et culture). Et nous avons alors montré comment l'approche des représentations sociales, de par son caractère dialogique, peut fournir un cadre propice pour dépasser ces limites tant d'un point de vue théorique qu'empirique (illustrations par différents exemples d'études). Si cette question sociétale pose donc au départ des questions concrètes et pragmatiques, elle n'en constitue pas moins un défi scientifique, tant théorique qu'épistémologique voire ontologique (et nécessairement méthodologique comme nous le verrons dans la partie suivante). Ce constat, celui d'une question sociétale posant un défi scientifique et amenant à des choix théoriques et épistémologiques particuliers, ce constat, donc, a été moteur dans nos choix sur la *manière de faire de la psychologie sociale* et de nous positionner dans la discipline. Et c'est ce positionnement que nous souhaitons exposer à présent. Car si interroger nos rapports à la nature met en exergue certaines des questions épistémologiques abordées ici, ces questions se posent d'une manière similaire, quoique d'une manière peut-être moins évidente, pour d'autres objets abordés dans nos travaux et elles justifient ainsi le choix de l'approche théorique déployée.

Ainsi, par exemple, la question du handicap (que nous avons abordée lors d'un contrat de recherche) pose aussi la question du rapport entre savoir expert et savoir profane, entre nature et culture : dans un contexte où l'OMS, figure d'autorité scientifique s'il en est, change sa définition du handicap pour la faire évoluer d'une catégorie purement biomédicale, qui instituait le handicap comme un fait physique et donc « naturel », vers une approche situationnelle où le handicap résulte de facteurs sociaux, psychologiques, médicaux et environnementaux, le savoir expert apparaît bien comme socialement construit et historiquement situé, remettant en cause le dualisme expert/profane. En effet, ce changement de définition fait suite à des discussions initiées par différentes parties prenantes du champ du handicap (experts et associations, tous portant une voix minoritaire - cela va de soi !). Ce changement n'a pas été d'ailleurs sans rencontrer des résistances aux niveaux international, national (Winance, Ville & Ravaud, 2007) et local (Caillaud, Haas & Castro, en révision), imposant donc là aussi d'envisager le lien entre stabilité et changement de manière dialogique. Ainsi, les oppositions que

nous avons posées comme limite dans les modèles utilisés dans le domaine de l'environnement s'avèrent pertinentes pour d'autres objets.

Il est temps donc de situer nos travaux dans la discipline, non pas tant dans l'objectif de prendre position (toutes les perspectives ont leur mérite) mais bien afin d'explicitier notre posture. Car effectivement le terme *social* en psychologie sociale est défini en réalité d'au moins deux façons distinctes qui renvoient à des postures épistémologiques et donc méthodologiques très différentes. Sans remonter ici aux raisons historiques de cette distinction (Farr, 1990, Risjman & Stroebe, 1989 ; Greenwood, 2014), on peut toutefois dessiner les principaux contours des deux façons principales d'envisager le social (Rizzoli, et al., 2018) :

- une partie des psychologues sociaux définissent la psychologie sociale selon le paradigme des sciences naturelles, adoptent donc une approche hypothético-déductive (Risjamm & Stroebe, 1989) et considèrent qu'il existe chez les individus un certain nombre de processus universels qui s'appuient sur des prédispositions de la nature humaine qui sont fixes. Ces prédispositions sont à l'origine des comportements des individus dans la société et déterminent la nature de la société elle-même. Le social et l'individuel sont donc deux entités indépendantes et séparées, et non pas mutuellement constituées (Rizzoli, et al., 2018) et la *cognition sociale* en est l'illustration la plus évidente (Greenwood, 2010). La plupart des travaux dont nous avons présentés les limites au début de cette partie s'inscrivent, en général, dans ce courant : ils cherchent à dégager des constantes capables de rendre compte des comportements des individus et le social est un contexte extérieur à l'individu.

- Au contraire, du côté d'une psychologie sociale *sociale*, les psychologues sociaux considèrent que l'individu et le social sont deux entités indépendantes qui se co-construisent mutuellement. La psychologie sociale doit alors considérer comment les facteurs historiques, culturels, et institutionnels sont partie intégrante du psychologique (Doise, 1980, Gergen, 1973). Son objectif est de comprendre comment des significations et des actions différentes sont construites dans des triades Ego-Alter-Objet distinctes (Rizzoli et al, 2018). L'objet de cette psychologie sociale c'est le conflit et les interactions entre l'individu et le social (Moscovici, 2012a, 2013).

Si l'approche des représentations sociales s'inscrit dans cette dernière perspective (Jodelet, 2008 ; et bien que ce ne soit pas systématiquement le cas de toutes les études qui s'en réclament, Bauer, 2015), les travaux qui y ont été menés depuis quelques années auraient quelque peu délaissés la dimension sociale des représentations sociales (au sens de l'interaction entre l'individu et le social) en se focalisant sur l'étude de formes de savoir largement distribués (tel que le sens commun) ou sur des processus tels que l'objectivation et l'ancrage plutôt qu'à leur rapport à différents groupes sociaux

(Greenwood, 2014). Lopes et Gaskell (2015) invitent d'ailleurs la théorie des représentations sociales à dépasser le niveau micro (ou individuel) d'explication des phénomènes (qui pour eux a été très bien investi à travers des processus de familiarisation intersubjective avec l'étrange comme l'objectivation, l'ancrage ou encore la polyphasie cognitive) pour articuler des niveaux d'explication micro (individuel) et macro (social), articulation pour laquelle la théorie des représentations sociales est bien dimensionnée (Wagner & Hayes, 1995). En ce sens, pour Lopes et Gaskell (2015), en articulant les niveaux micro (individuel) et macro (social), la théorie des représentations sociales peut devenir une théorie du changement social (gardons à l'esprit que changement et stabilité doivent s'envisager de manière dialogique) et elle peut servir au développement d'une psychologie sociétale. La théorie des représentations sociales peut être considérée « comme une synthèse moderne des premières antithèses » séparant les niveaux d'analyses individuel et collectif en psychologie (Farr, 1990, p. 62).

La proposition d'une psychologie sociétale (Himmelweit & Gaskell, 1990) a effectivement émergé pour revenir aux ambitions initiales de la psychologie sociale, c'est-à-dire pour renouer pleinement avec une psychologie sociale plus à même de comprendre le monde social en dehors des laboratoires de recherche (Farr, 1996 ; Staerklé, 2011 ; Howarth, et al, 2013). Son ambition est de saisir les phénomènes sociaux et culturels qui sont façonnés et qui façonnent en retour les comportements et les points de vue des acteurs sociaux (Lopes & Gaskell, 2015). Himmelweit (1990) a défini 15 principes qui caractérisent la psychologie sociétale (en opposition à une psychologie sociale plus individuelle) et elle considère que la théorie des représentations sociales, (tout comme d'ailleurs la théorie de l'identité sociale) a contribué à son développement. Il est donc peu surprenant de constater que les principes qu'elle expose fassent écho aux aspects théoriques évoqués dans les parties qui précèdent. D'autres seront illustrés dans la partie méthodologique, d'autres nourrissent cette synthèse plus globalement. Cependant, afin de fournir une perspective historique sur la manière de définir initialement la psychologie sociétale, l'encadré ci-dessous rappelle ces 15 principes et indique les parties dans lesquelles ces différents aspects sont illustrés par notre synthèse.

Les 15 principes énoncés par Himmelweit (1990) pour définir la psychologie sociétale.

- 1- ontologiquement l'individu et le collectif sont inséparables (*voir section 2.2*).
- 2- les caractéristiques objectives d'un environnement doivent être étudiées en même temps que sa réalité médiatisée. L'approche des représentations sociales reconnaît l'existence d'une réalité matérielle, que nous transformons par nos représentations (*section 2.4*).
- 3- l'unité d'analyse n'est pas l'individu mais l'étude des institutions sociales, ainsi que les règles, normes, valeurs et les représentations sociales. Ceci est compatible avec l'idée que les

« représentations sociales se situent *entre* nos têtes » (Moscovici, 1990, p. 66), qu'elles existent à la fois en dehors de la pensée des individus et dans leur pensée (Howarth, 2006b).

4- le changement social est toujours présent, ce n'est pas un écart par rapport à un état d'équilibre et il est le résultat de nombreux facteurs. Comme le souligne Himmelweit, cette perspective est celle défendue par Moscovici (1976) concernant le modèle génétique de l'influence sociale présenté brièvement (*section 2.2*).

5- les êtres humains doivent être étudiés dans leur contexte socioculturel (ce qui n'exclut pas toute forme d'expérimentation, voir par exemple Deconchy, 1990).

6- il faut développer une approche systémique, autrement dit il convient de prendre en compte la complexité de la situation.

7- une perspective historique doit être maintenue, au moins dans la mesure où les humains sont créatifs, les individus et les sociétés changent, répondent à leur environnement et en cela le transforme en retour (Gergen, 1973).

8- il convient d'accepter qu'il n'y a pas de recherche neutre (value-free).

Pour les principes 5 à 8, les recherches qualitatives présentées en section 3.1, mais aussi l'approche comparative (section 3.2) apportent des solutions.

9- pour capter l'ensemble d'un phénomène, le pluralisme théorique est nécessaire, et il convient de spécifier dans quelles conditions une théorie est plus pertinente qu'une autre.

10- il convient de développer une pluridisciplinarité avec les autres sciences sociales, sans devenir soi-même historien, sociologue ou anthropologue (Gaskell, 1990). Cette pluridisciplinarité doit aboutir à enrichir la psychologie sociale mais aussi à enrichir les autres sciences sociales.

11- il faut une fertilisation croisée entre psychologues du développement, psychologues de la personnalité et des psychologues sociétaux (par exemple pour comprendre la socialisation et comment des normes ou des valeurs sont intériorisées).

12- il convient d'adopter un panel plus large d'outils méthodologiques, d'inclure les méthodes des humanités et sciences sociales, des méthodes appropriées.

Les principes 9 à 12 trouvent, partiellement au moins, des réponses dans la triangulation méthodologique (développée en section 3.3).

13- il y a un besoin de fertilisation croisée entre recherche fondamentale et recherche appliquée (un constat également partagé dans le champ de l'environnement, Clayton et al, 2016), car les recherches appliquées peuvent générer de nouvelles perspectives. Enfin les recherches menées dans des champs d'application différents s'ignorent souvent (étant exclues des supports de publication de recherche fondamentale), alors même que des régularités ou similarités entre champs d'application pourraient bénéficier aussi à la recherche fondamentale, et à d'autres champs d'application.

14- il faut développer une approche macro et micro-niveau des phénomènes étudiés.

15- l'objectif de la psychologie sociétale est le développement de cadres conceptuels ou de modèles, plutôt que la recherche de lois invariantes, capable de rendre compte de la complexité des phénomènes.

La fertilisation croisée entre recherche fondamentale et appliquée est une posture que nous adoptons régulièrement comme l'illustre l'ensemble de notre synthèse. Pour les deux derniers principes, notre synthèse se propose d'apporter une réponse possible.

2.6 Le défi de l'articulation entre les niveaux : un cadre conceptuel

La psychologie sociétale reconnaît donc d'une part que les processus cognitifs et motivationnels s'appuient sur des significations socialement partagées (e.g. des références communes autour desquelles le débat s'organise) et, d'autre part, que beaucoup de processus psychologiques ne sont pas universels et doivent être contextualisés socialement, institutionnellement et historiquement (Staerklé, 2011). Elle reconnaît que l'individu est pris dans un contexte et que son comportement doit être analysé en en tenant compte (Howarth, et al., 2013), et plus largement que les phénomènes sociaux affectent et sont affectés par les membres d'une société particulière (Himmelweit, 1990, Gaskell & Lopes, 2015).

Il s'agit donc de *combiner* des théories micro et macro, ou encore d'articuler les niveaux d'analyse individuel et collectif (Staerklé, 2011), afin de rendre compte d'un phénomène. Bien que des propositions aient été faites en ce sens, l'articulation des niveaux d'analyse demeure un défi pour la théorie des représentations sociales, et pour la psychologie sociale plus largement (Doise & Valentim, 2015). Pour autant, on ne peut se satisfaire d'avoir recours à des explications sociales pour un phénomène individuel, ou à une explication micro pour un phénomène macro : il s'agirait dans un cas comme dans l'autre d'une forme de réductionnisme (Lopes & Gaskell, 2015). Le développement des analyses multi-niveaux constitue très certainement un outil méthodologique pour articuler les niveaux micro et macro (Pettigrew, 2006, 2018), mais en cherchant à dégager des liens de causalité précis cet outil risque de ne rendre compte que partiellement de la complexité des phénomènes sociaux et ne constitue donc qu'une partie de la solution. Dès lors, « il ne s'agit pas de mettre en évidence des liens de causalité précis mais plutôt de formuler un cadre conceptuel plus modeste comme point de départ et guide à la théorisation. .../... Un cadre conceptuel guide les stratégies de recherche et le type d'explication qui peut être pertinent pour analyser les différents aspects d'un phénomène » (Gaskell, 1990, p. 253). Ainsi, Lopes et Gaskell (2015) proposent, dans ce qui s'apparente bien à un cadre conceptuel, 4 focus d'analyse pour s'inscrire dans une perspective de psychologie sociétale :

- Un focus sur le niveau macro : il s'agit d'analyser le contexte social qui motive une question de recherche, et de l'analyser dans son hétérogénéité, autrement dit en rendant compte des tensions entre les acteurs, les institutions, les différentes valeurs, etc.

- Un focus sur les mécanismes contextuels : les contextes sociaux sont parfois stables et d'autres fois sujets à des évolutions, des transformations provoquées soit par certains groupes défendant des intérêts particuliers, mais aussi par des événements inattendus (catastrophe, découverte scientifique, etc.). Ces périodes de changement sont des

moments où les taken-for-granted sont remis en causes. Et donc les représentations sociales sont susceptibles de se re-construire.

- Un focus au niveau micro : il s'agit à ce niveau de comprendre comment le public se familiarise avec les changements qui interviennent dans le contexte social. Selon les auteurs, c'est ici que les précédents travaux sur les représentations sociales ont apporté le plus de contribution, autour de concepts comme l'objectivation, l'ancrage, la polyphasie cognitive.

- les mécanismes transformationnels : il s'agit d'interroger comment les productions du niveau micro vont affecter le contexte social (niveau macro).

Aussi, Lopes et Gaskell (2015) fournissent ici un cadre conceptuel pour saisir la façon dont le contexte social donne lieu à des phénomènes au niveau micro et pour envisager comment ces derniers contribuent dans un second temps à changer le niveau macro. En revanche, pour ne pas tomber dans une sorte de réductionnisme psychologique ou sociologique, il convient bien de penser l'interaction entre l'individuel et le social (entre le micro et le macro), sous l'angle d'une tension ou du conflit, menant au changement ou à la résistance au changement. La psychologie sociétale et les changements sociétaux entretiennent une double relation : d'une part, les changements sociétaux constituent des opportunités méthodologiques (c'est l'occasion d'observer au niveau micro les transformations qui auront lieu, voir section 5.3) et, dans le même temps, la psychologie sociétale a un potentiel transformatif car elle explore les contextes qui promeuvent ou inhibent le changement social (Howarth, 2009 ; Howarth, et al., 2013). Ces considérations amènent Howarth et al. (2013) à envisager la psychologie sociétale non pas seulement comme un retour aux ambitions initiales de la psychologie sociale, mais comme un nouveau développement de la discipline engagée pour le changement sociétal.⁴

Cette articulation entre les niveaux macro et micro constitue dès lors un défi pour l'approche des représentations sociales. Mais il s'agit aussi d'un défi que nous avons fait le choix de relever au sein de notre laboratoire de rattachement actuel (GRePS) : le nouveau projet du laboratoire précisant notre volonté de nous inscrire dans une psychologie sociétale. Dans les parties qui suivent, nous profiterons de l'opportunité qui nous est donné d'exposer la synthèse de nos travaux, pour illustrer comment l'approche des représentations sociales peut effectivement relever ce défi. Nous proposerons

⁴ Si pour certains la psychologie sociétale a pour objectif le changement sociétal, cela n'est pas sans poser question (on vise une amélioration, mais comment décider de ce qu'elle doit être ?) (Howarth, et al, 2013). D'autres adoptent un point de vue plus nuancé, une étude reposant sur la théorie des représentations sociales peut fournir, parce qu'elle s'appuie sur une posture désengagée du chercheur, des résultats précieux aux ingénieurs souhaitant apporter des améliorations au système (plus précieux que les résultats d'études spécialement conçues pour penser le changement) mais le changement sociétal n'est pas un objectif de la recherche (Bauer, 2015, pour un exemple voir Krause, 2003).

notamment que, pour articuler les niveaux macro et micro, on peut s'intéresser à ces espaces intermédiaires où les représentations sociales deviennent manifestes, sont négociées et re-construites, et ce niveau semble être celui des interactions sociales (Duveen, 2000), notamment dans les moments de rencontre avec l'altérité (Kadianaki & Gillespie, 2015). Dans ces espaces, les taken-for-granted sont interrogés, remis en cause, négociés, explicités et peuvent potentiellement évoluer, se transformer et modifier le contexte social. Enfin, nous verrons comment l'analyse de la fonction symbolique des représentations sociales permet également d'envisager l'interaction entre l'individuel et le collectif.

3 Des défis méthodologiques. Quelles stratégies pour « replonger dans le véritable laboratoire social » ?

L'approche des représentations sociales en s'inscrivant dans une psychologie *sociétale* pose aussi un défi méthodologique. En effet, le type de questions auquel elle souhaite répondre et son objet (l'étude du conflit entre l'individu et le social) font de la méthode expérimentale, principalement utilisée en psychologie sociale et visant à mettre en évidence des liens de causalité, une méthode souvent inadaptée ou insuffisante. Ainsi, dès le début, le besoin de méthodes différentes s'est fait ressentir (Moscovici, 1961), et certaines des études marquantes menées par la suite dans le champ des représentations sociales ont eu recours à des méthodes qualitatives comme mode de recueil principal (Herzlich, 1969 ; Jodelet, 1986, 1989). Bien que des considérations méthodologiques aient été présentes dès les premiers travaux sur les représentations sociales (voir Caillaud, Doumergue, Préau, Haas & Kalampalakis, 2019) et par la suite (Bauer & Gaskell, 1999 ; Wagner, et al, 1999 ; Wagner & Hayes, 2005), les débats qui ont alimentés les recherches qualitatives ont pourtant été ignorés en psychologie sociale (Flick, 2001, Flick & Foster, 2008). Aussi, les deux champs (l'approche des représentations sociales et les recherches qualitatives) se sont ignorés mutuellement un temps, avant de se rencontrer autour de la notion de triangulation méthodologique (Flick, 1992a/b). Or la rencontre entre ces deux approches offre sans conteste l'opportunité de fructueux échanges et développements mutuels de par leur proximité épistémologique (Flick & Foster, 2008 ; Caillaud, et al., 2019). Aussi, nous avons cherché, dans nos propres travaux, à tirer profit des réflexions méthodologiques et épistémologiques développées dans le champ des recherches qualitatives, et plus spécifiquement autour de la triangulation méthodologique, des focus groups et de la comparaison, pour nourrir notre approche des représentations sociales. Il faut l'admettre, formée initialement à une psychologie sociale expérimentale, c'est avec un certain scepticisme que j'ai abordé les méthodes qualitatives qui me semblaient pourtant incontournables pour répondre aux questions théoriques que je me posais. Avec du recul, je dois sûrement à ce scepticisme de m'avoir permis de développer une véritable réflexion méthodologique et épistémologique. Et chaque nouveau projet de recherche constitue une opportunité d'explorer d'avantage ces questions, de découvrir de nouveaux outils et leur ancrage épistémologique, afin de mettre en place des plans de recherche, des stratégies méthodologiques les plus adaptées possible. Cette partie méthodologique de notre synthèse a une double vocation : éclairer concrètement la manière de *faire* dans les recherches que nous présenterons par la suite et rendre compte des réflexions méthodologiques que nous avons pu développer dans nos écrits, sous forme de chapitres ou d'articles (Caillaud, 2009 ; Caillaud & Kalampalakis, 2013 ; Caillaud, 2016 ; Flick, Foster & Caillaud, 2015 ; Caillaud & Flick, 2016, 2017, 2020, à

paraître ; Caillaud et al, 2019 ; Caillaud, Kalampaliki & Doumergue, à paraître) et qui peuvent nourrir une psychologie sociale sociétale.

3.1 Etudier les phénomènes dans « le laboratoire social où ils prennent forme »

Puisqu'aucun ouvrage de méthodologie quantitative ne commence par justifier le recours aux méthodes quantitatives plutôt qu'aux méthodes qualitatives, il n'y a après tout aucune raison non plus de justifier le recours à des méthodes qualitatives (Willig & Rogers, 2008). Aussi, nous souhaitons ici simplement définir ce que sont les méthodes qualitatives, pour en faire ressortir la proximité épistémologique avec l'approche des représentations sociales, son utilité dans le cadre d'une psychologie sociétale, et enfin afin de mieux situer ensuite nos propres travaux dans ce champ. Il nous faut préciser avant tout qu'il y a une grande diversité de méthodes et de méthodologies dans les recherches qualitatives, car elles ont été développées dans des contextes historiques et avec des objectifs très différents (Brinkmann, Jacobsen & Kristiansen, 2014). Ces méthodes ont toujours fait partie des outils utilisés en psychologie (Piaget, Wundt, etc.) même si durant les 80 premières années du XXème siècle elles ont été passées sous silence (Jodelet, 2003 ; Willig & Rogers, 2008). Aussi, puisqu'il n'est pas possible de partir des racines communes, d'un « père fondateur » des recherches qualitatives pour en présenter une histoire (Wertz, 2014), on peut en revanche en présenter des grands principes et en donner une première définition :

« La recherche qualitative est une activité située qui place l'observateur dans le monde. Elle consiste en un ensemble de pratiques interprétatives et matérielles qui rend le monde visible. Ces pratiques modifient le monde. Elles transforment le monde en une série de représentations, comprenant des notes de terrain, des interviews, des conversations, des photos, des enregistrements et des notes pour soi-même. A ce niveau, la recherche qualitative implique une approche interprétative et naturaliste du monde. Cela signifie que les chercheurs étudient les choses dans leur environnement naturel, en essayant de donner du sens à, ou d'interpréter, un phénomène en terme de significations que les gens lui attribuent. » (Denzin & Lincoln, 2000, p. 3)

Cette définition contient un certain nombre d'idées sur lesquelles nous souhaitons nous arrêter un instant. Tout d'abord, elle souligne que l'observateur est situé dans le monde (entendre : en dehors des laboratoires), autrement dit les recherches qualitatives partagent avec l'approche des représentations sociales (et avec la psychologie sociétale) l'idée que la seule manière de comprendre les phénomènes sociaux qui nous intéressent c'est de les « replonger dans le véritable laboratoire social où les représentations sociales prennent forme » (Moscovici, 1988, 2013, p.125 pour une traduction). Par posture interprétative, les auteurs indiquent que, bien qu'il soit possible de définir différentes postures épistémologiques dans les recherches qualitatives, elles ont en

commun de s'opposer au principe positiviste selon lequel le chercheur extrait une vérité universelle en se libérant de tous biais et opinions personnelles (Guba & Lincoln, 1994). Ainsi, les recherches qualitatives assument non seulement l'idée d'une construction sociale de la réalité par les groupes que l'on étudie, mais aussi l'idée que le processus de recherche participe d'une certaine construction sociale de la réalité (Flick, von Kardorff & Steinke, 2004), une perspective proche également de celle que nous avons présentée plus haut concernant l'approche des représentations sociales sur le savoir scientifique, et qui est cohérente avec le principe de la psychologie sociétale (il n'y a pas de recherche neutre). Enfin, on notera que cette définition des recherches qualitatives met également en exergue le potentiel transformatif des pratiques de recherche, et en ce sens rejoint aussi la posture d'une psychologie sociétale (Howarth, et al., 2013) puisque ces pratiques modifient potentiellement le monde.

Un même principe sous-tend par ailleurs les méthodes qualitatives, il s'agit de leur caractère approprié (Flick, 2007) : chaque outil est développé spécifiquement pour une recherche (ce qui est différent d'une échelle par exemple), et on adapte les méthodes aux questions de recherche, pas l'inverse. Ainsi, reconnaître aux méthodes qualitatives leur diversité, c'est assumer qu'elles puissent être mobilisées de manière appropriée dans des cadres théoriques et épistémologiques différents. Malgré la diversité des recherches qualitatives, il est possible de donner quelques autres grands principes communs : elles s'attachent aux significations que les gens accordent aux objets de leur vie, elles s'intéressent à la manière dont pensent et agissent les personnes, elles considèrent que les perspectives de toutes les personnes (même celles sans pouvoir) ainsi que toutes les situations sont intéressantes, elles favorisent une approche inductive et holiste, elles considèrent que la méthode est au service de la recherche et pas l'inverse (Taylor et Bogdan, 1998), enfin elles se caractérisent par la prise en compte du contexte et par la réflexivité du chercheur. Elles visent « une saisie holistique, naturelle et dynamique des phénomènes étudiés » (Jodelet, 2003, p. 143), ce qui signifie qu'une certaine ouverture est nécessaire dans la manière de préparer les outils afin de s'approcher du phénomène (Flick, von Kardorff & Steinke, 2004) et de le saisir dans sa complexité. Enfin, d'une manière ou d'une autre, les recherches qualitatives visent la découverte et la production de théories (Glaser & Strauss, 1965), en référence ici aux théories quotidiennes souvent implicites qui rendent compte de la manière dont les acteurs sociaux voient le monde et agissent. Les recherches qualitatives entretiennent donc avec l'approche des représentations sociales une certaine proximité puisqu'elles cherchent toutes deux à comprendre les différents points de vue et interprétations que les groupes sociaux (re-)construisent sur le monde qui les entoure, sans valoriser un point de vue (scientifique par exemple) plutôt qu'un autre (Flick, 2001).

Par conséquent, les approches qualitatives nécessitent une connaissance précise des terrains dans lesquels nous menons nos recherches et donc un travail de préparation en amont pour se familiariser avec le contexte, avec les enjeux sociaux, politiques ou économiques et avec l'inscription historique des objets de recherche. Et chaque nouveau projet implique non seulement des lectures scientifiques, mais également des lectures pour contextualiser les objets, des temps de familiarisation avec les fonctionnements institutionnels. Par exemple, dans la recherche menée sur les représentations sociales de la malnutrition au Népal, il nous a fallu comprendre ce qu'est la malnutrition au sens médical (donc au-delà des images un peu stéréotypées que nous pouvons avoir en tête). Il nous a fallu identifier le fonctionnement des programmes successifs de lutte contre la malnutrition, nous familiariser avec le contexte sociopolitique du pays, sa géographie, son histoire récente et moins récente, le fonctionnement d'une ONG, etc. Sans ces éléments, la mise en place d'outils adaptés, et pertinents pour la recherche, est impossible. Ce travail nécessite aussi bien souvent de gérer des relations humaines sur les terrains pour négocier la recherche, que ce soit avec les partenaires ou les participants. C'est souvent un facteur de réussite indispensable qui nécessite des compétences qui s'acquièrent par l'expérience, les lectures et l'observation du terrain, sans jamais être à l'abris d'un faux pas. L'encadré ci-dessous relate d'un épisode au Népal pour illustrer notre propos.

La mise en place de méthodes adaptées et connaissance du terrain : un exemple de la négociation du cadre de passation des focus groups au Népal

Dans une recherche pour l'ONG Action Contre la Faim, nous avons, avant notre départ, convenu de la nécessité d'avoir une interprète femme pour mener à bien les focus groups avec les femmes d'enfants en situation de malnutrition. En effet, la répartition des rôles genrés au Népal ne permettrait pas aux femmes de s'exprimer librement devant un homme. Dans le premier district, considéré par nombre de Népalais comme traditionnel et en retard sur la modernité, mon correspondant sur place, un Népalais diplômé d'université, avait bien trouvé une interprète femme. Il m'annonça, quelques jours avant de rejoindre le deuxième district dans lequel nous devions mener des entretiens, qu'un homme me servirait d'interprète et que dans ce district cela ne poserait pas de problèmes aux femmes de s'exprimer librement devant un homme. J'en doutais. Pour de nombreuses raisons, certaines d'ailleurs tout autant valables en France. J'exprimais donc mon désaccord. Il répondit que ce ne serait pas possible autrement (nous n'avions selon lui plus le temps de chercher, il avait épuisé les solutions, etc.). Je décidais d'aborder de nouveau le sujet plus tard sachant que cela serait déterminant pour la qualité des données.

Nous avons déjà échangé beaucoup sur le pays et je pressentais que, bien qu'affichant une conception moderne des relations hommes/femmes, certains tabous semblaient persister pour mon correspondant. J'avais par ailleurs pris connaissance d'un certain nombre de pratiques d'isolement très répandues dans le pays en ce qui concerne les menstruations. Aussi, au moment d'évoquer de nouveau le problème de

l'interprète et pour convaincre de chercher de toute urgence une femme pour ce poste, je me résolus à un argument qui risquait de mettre mal à l'aise mon correspondant mais qui pourrait mettre fin aux discussions. J'évoquais de manière directe et le plus naturellement possible que « même moi en tant que femme française il y avait des sujets que je n'aborderais pas avec un homme. Par exemple, je ne lui parlerai pas de mes problèmes de menstruation ». Mon correspondant a rougi et a répondu immédiatement qu'on allait trouver une solution. L'argument que même moi, moderne s'il en est pour lui dans ce contexte interculturel, ne pouvait décemment pas évoquer certains sujets, et son impossibilité, à lui, d'entendre le mot menstruation dans la bouche d'une femme l'avaient définitivement convaincu : oui il y a des choses que les femmes ne disent pas en présence d'un homme. Cette anecdote illustre parfaitement l'importance de connaître le contexte dans lequel on intervient, non pas seulement pour construire des outils adaptés, mais aussi pour négocier un cadre qui soit le plus permissif possible pour les participants.

Si les recherches qualitatives ont un fort potentiel pour développer une approche critique (Flick, 2017), c'est-à-dire une approche qui s'engage dans une forme de changement social promouvant une justice sociale (Adams, 2014), il nous semble que ces arguments valent tout autant en ce qui concerne la psychologie sociétale. En effet, les recherches qualitatives permettent de saisir un phénomène dans sa complexité, d'identifier différentes visions d'un phénomène, sans en valoriser une, d'identifier des points d'interventions possibles dans les situations sociales, de mettre en place des programmes d'intervention adaptés et de les faire évaluer en prenant en compte le point de vue des différentes parties prenantes, et en tenant compte de la subjectivité de chaque acteur (Denzin & Giardina, 2011). C'est en ce sens que nous attachons dans nos enseignements une attention toute particulière à former les étudiants à ces approches de manière réflexive. Ainsi, nous avons avec Nikos Kalampalikis conçu un enseignement de licence 3 qui a pour objectif de familiariser les étudiants avec l'idée que l'épistémologie positiviste et ses méthodes ne sont pas l'unique manière de faire sciences, et de les initier aux autres approches épistémologiques plus adaptées à l'analyse de la réalité sociale.

C'est ainsi ce vaste champ des recherches qualitatives qui nourrit la manière dont nous faisons nos recherches, mais c'est aussi dans ce vaste champ que viennent s'inscrire les quelques réflexions méthodologiques que nous avons pu développer dans nos publications et que nous allons présenter à présent. Nous aborderons ces travaux sous l'angle des apports de différentes stratégies méthodologiques pour saisir la dimension dialogique des représentations sociales en les replongeant dans le laboratoire social où elles prennent forme, et s'engager ainsi dans une psychologie sociétale.

3.2 L'approche comparative, vers un regard croisé

La comparaison peut être considérée comme un des principes de base du raisonnement en sciences sociales (Glaser & Strauss, 1995), et elle a joué un rôle central dans les travaux fondateurs de la sociologie (Durkheim, Weber, Tocqueville, and Simmel), mais aussi bien entendu dans l'expérimentation. Cependant, elle peut être utilisée à des fins très différentes (Glaser & Strauss, 1995 ; De Verdale, Vigour & Le Bianic, 2012). Elle peut être une stratégie pour susciter un certain étonnement sociologique ou pour "dénaturaliser" les réponses d'un groupe (Vigour, 2005), c'est-à-dire pour comprendre que le rapport à l'objet est socialement construit (par exemple, saisir que le dualisme nature/culture n'est pas « naturel » puisque dans d'autres groupes il ne structure pas la pensée, Descola, 2005). Elle s'avère en effet un principe intellectuellement stimulant et certains considèrent que les caractéristiques spécifiques des représentations sociales ne peuvent être mises en évidence qu'à travers la comparaison (Bauer, 2015). Aussi, nous y avons recours de manière quasi-systématique dans nos travaux, que ce soit au moment de la mise en place du plan de recherche (par exemple concernant l'écologie en France et en Allemagne, concernant la malnutrition dans deux districts au Népal), ou au moment de l'analyse des données (par exemple : les représentations du handicap dans les différents groupes de professionnels rencontrés).

Mais la comparaison peut nous permettre de franchir un pas supplémentaire pour assumer pleinement le modèle de la rose des vents, et donc la perspective dialogique de l'approche des représentations sociales, en s'intéressant en particulier aux moments d'intersection entre les groupes. Nous avons développé en détails ce propos (Caillaud, 2016) et nous souhaitons donc ici seulement en donner les principaux éléments.

Ainsi, dans notre thèse et dans les travaux qui ont donné lieu à publications (Caillaud, 2009 ; Caillaud, Kalampalikis & Flick, 2010 ; Caillaud & Kalampalikis, 2013 ; Caillaud & Flick, 2013), nous avons comparé les représentations sociales de l'écologie en France et en Allemagne. Nous avons non seulement réalisé une analyse synchronique en comparant le contenu des représentations sociales de chaque groupe (ce qui correspond à une tranche de chaque Toblerone à un instant T), mais nous avons également déployé une analyse diachronique afin de comprendre d'où viennent ces représentations sociales. Cela nous amène vers le Toblerone (ou plutôt deux Toblerone, un pour chaque groupe) et ici l'analyse documentaire et historique que nous avons menée pour saisir les catégories de significations qui circulaient au sein de chaque pays quant à l'écologie ont permis de donner du sens aux différences observées (voir partie 4). Dès lors, il devenait possible d'inscrire les représentations sociales de l'écologie dans une dimension historique et culturelle. Enfin, dans ce que l'on pourrait appeler une troisième étape, nous avons cherché à analyser les moments d'intersections entre les groupes comparés

(Caillaud, 2010). Si cette idée est explicite dans le modèle de la rose des vents, nous en avons pris conscience à travers des échanges avec des historiens spécialistes de l'histoire comparée qui conceptualisent cette approche sous le terme d'histoire croisée (Werner & Zimmerman, 2006). En effet, la France et l'Allemagne ne sont pas deux pays qui s'ignorent, ils ont au contraire des histoires qui se croisent, des interactions, et l'analyse documentaire a mis en évidence l'existence de ces moments d'intersections autour de la question écologique ainsi que la présence d'enjeux identitaires (l'Allemagne en faisant une valeur à défendre, contrairement à la France, Eder, 2000). Il devient dès lors pertinent de provoquer et/ou analyser le regard croisé entre les groupes comparés, notamment en étudiant les représentations alternatives, c'est-à-dire les représentations que le groupe a sur les représentations que l'autre groupe a sur l'objet (Gillespie, 2008). Plus concrètement, nous avons analysé dans le discours de la presse les moments où on évoque le pays voisin et son rapport à l'écologie, et dans les entretiens individuels nous avons demandé aux interviewés, si ce n'était pas évoqué spontanément, l'existence possible de différences avec le pays voisin concernant le rapport à l'écologie. Ce type de comparaison, qui s'appuie sur une double analyse synchronique et diachronique et qui prend en compte les moments d'interaction entre les groupes, permet de mettre en évidence la fonction identitaire des représentations sociales et d'opérationnaliser sa dimension dialogique (Caillaud, 2016). Ainsi, nous avons montré comment le stéréotype des Allemands écolos permet aux Allemands de valoriser leur identité nationale (de manière acceptable, l'écologie étant une valeur universelle, Eder, 2000) et aux Français de se valoriser en miroir : « les Allemands sont écolos car très rigoureux, et froids, nous nous sommes chaleureux » (Caillaud, 2010). Enfin, la comparaison croisée permet de faciliter l'analyse et l'interprétation des représentations alternatives (Gillespie, 2008) en les inscrivant dans un plan de recherche comparatif incluant une dimension diachronique (e.g., c'est en considérant le rôle joué par l'écologie dans la reconstruction de l'Allemagne d'après-guerre que nous avons pu interpréter cette construction en miroir dans les deux pays).

Nous noterons, avant de passer au développement méthodologique suivant, que cette approche diachronique de la comparaison permet aussi d'inscrire plus sûrement nos travaux dans le monde social réel, et d'envisager l'articulation des travaux de plusieurs disciplines (pour saisir le contexte, nous nous sommes appuyés sur les travaux de sociologues et historiens essentiellement). Ces deux aspects nous permettent de confirmer que, d'un point de vue méthodologique aussi, l'approche des représentations sociales offre un cadre pour s'inscrire dans une psychologie sociétale.

3.3 La triangulation ou comment dépasser le défi de la validité

La triangulation correspond au fait de regarder un objet de recherche à partir d'au moins deux perspectives différentes. Mais cette définition consensuelle, nécessairement imprécise, masque en réalité des approches et des manières de faire assez différentes et qui ont évolué au cours du temps. Aussi, afin de définir au mieux comment la triangulation peut nourrir une approche dialogique des représentations sociales, nous commencerons par exposer brièvement quelques éléments historiques.

En 1959, Campbell et Fiske proposent une matrice multi-traits/multi-méthodes afin d'augmenter la validité des mesures de traits. Leur stratégie repose sur l'utilisation de méthodes variées et sur la mesure de différents traits simultanément afin de vérifier si les mesures sont corrélées. Cette technique sera dénommée par Webb et al (1966) triangulation en référence au terme qui décrit une technique pour définir la position exacte d'un objet, à partir de deux points connus, dans le domaine militaire et naval. Denzin (1978) introduit ce concept dans le champ des recherches qualitatives notamment pour y aborder la question de la validité. Il y développe le concept en distinguant différents types de triangulation, distinction toujours utilisée aujourd'hui : la triangulation des données (comparer les données recueillies à différents moments, dans différents espaces, auprès de différentes personnes), la triangulation des chercheurs (comparer les résultats obtenus par différents chercheurs pour diminuer les biais), la triangulation des perspectives théoriques (approcher le phénomène étudié avec différentes perspectives théoriques) et la triangulation des méthodes. Cette dernière dimension a été définie comme le fait de « monter les méthodes les unes contre les autres de manière à augmenter la validité » (Denzin, 1978, p. 304). Il faut ici préciser le contexte scientifique de l'époque : en effet, les recherches qualitatives commencent à faire un « retour » dans les sciences sociales alors même que les recherches quantitatives (voire l'expérimentation en psychologie) font référence et sont gage du caractère scientifique (Denzin & Lincoln, 2000 ; Willig et al, 2008). Ainsi, dans un premier temps, la triangulation va servir à penser la validité des données : "en combinant les méthodes et les chercheurs dans une même étude, les observateurs peuvent dépasser en partie les limites d'une méthode ou d'un chercheur » (Denzin, 1970, p. 300, notre traduction). Cette définition sous-entend que chaque méthode ne permet d'appréhender l'objet que de manière biaisée, un peu comme si on observait l'objet au travers d'un filtre dont on ne sait pas bien dans quelle mesure il déforme la réalité.

Mais le point de vue de Denzin a davantage de profondeur, et nous avons analysé avec des collègues du GRePS (Caillaud et al, 2019) la perspective épistémologique particulière qu'il développe dans un contexte scientifique qui considérait l'expérimentation comme « golden standard ». S'appuyant sur l'interactionnisme

symbolique, Denzin considère que chaque méthode de recueil de données doit être analysée comme une rencontre sociale (selon les principes de l'interactionnisme symbolique), y compris l'expérimentation. Il affirme en même temps que toute recherche vise à mettre en évidence des liens de causalité. Si l'expérimentation constitue la méthode la plus adaptée pour cela, elle est en revanche fort peu pertinente pour analyser la situation sous l'angle de l'interactionnisme symbolique. Ce sont les méthodes d'observation qui semblent ici les plus adaptées, et toute démarche de recherche devrait dès lors combiner des méthodes issues de ces deux perspectives de recherche : « en mariant les deux (méthode expérimentale et point de vue interactionniste) un degré de rigueur et de précision peut être ajouté à l'ensemble ultime des principes évaluatifs » (1978, p. 21). Les résultats valides dans ce contexte sont les résultats identiques d'une méthode ou d'un chercheur à l'autre. Autrement dit Denzin cherchait à combiner deux principes épistémologiques difficilement combinables, ce qui nous permet de rappeler que les tournants épistémologiques ne sont jamais immédiats.

Le concept de triangulation a trouvé écho non seulement dans le champ des recherches qualitatives, mais il a aussi nourri le champ des *mixed-methods* (que l'on peut définir comme la combinaison systématique de méthodes qualitatives et quantitatives, Fetters & Molina-Azorin, 2017). Le concept de triangulation a connu des critiques similaires (Fielding & Fielding, 1986 ; Mathison, 1988 ; Bryman, 2006) mais des destins différents dans ces deux champs, ce qui crée parfois des malentendus : totalement remis en cause et abandonné dans le champ des *mixed-methods* (Creswell & Plano-Clark, 2001), le concept a été redéfini dans le champ des recherches qualitatives (Flick, 1992a/b).

En effet, et on nous pardonnera ici un saut temporel qui passe sous silence les différentes étapes de sa redéfinition (voir Caillaud, et al., 2019 pour une présentation approfondie), les critères de validité utilisés pour les méthodes quantitatives (réplication, standardisation, échantillon représentatif) ne sauraient être pertinents dans les recherches qualitatives (Barbour, 2001 ; Santiago-Delfosse, 2015). Par ailleurs, la définition de Denzin considère qu'il existe une vérité *vraie* que l'on peut analyser plus *objectivement* en combinant des méthodes et en cherchant des résultats similaires. Mais cette définition ignore les principes épistémologiques qui fondent les recherches qualitatives (dont l'interactionnisme symbolique sur lequel pourtant il s'appuie, voir aussi partie 3.1). Ainsi, dans le champ des recherches qualitatives la notion de triangulation a été redéfinie et on considère plutôt que chaque méthode met en lumière certains aspects du phénomène (Flick, 1992a ; Richardson, 2000 ; Apostolidis, 2003, 2006 ; Denzin, 2000 ; Flick et al, 2012 ; Flick, 2017). Il convient toutefois de ne pas la considérer comme une simple juxtaposition pragmatique de différentes méthodes répondant chacune à une question spécifique. Et l'on tire pleinement profit du principe

de la triangulation si les différentes méthodes utilisées incarnent des perspectives théoriques différentes (Flick, 1992 a/b, 2017). En effet, il devient alors possible de dépasser la simple accumulation des résultats issus de différentes méthodes pour en acter des similarités et des différences. En s'appuyant sur la perspective théorique (et épistémologique) qui sous-tend l'utilisation des différentes méthodes, il devient possible de comprendre quel aspect du phénomène a été éclairé par telle ou telle méthode et ainsi de *combiner* les résultats, d'interpréter les résultats *différents* et *contradictoire*s pour fournir une lecture plus *compréhensive* du phénomène. Dès lors, les résultats contradictoires ou différents sont sources de savoir supplémentaire, et non pas menace de validité.

Nous avons illustré ce point dans un chapitre portant sur l'usage des focus groups dans un plan de recherche reposant sur la triangulation (Caillaud & Flick, 2017). Ainsi, dans des focus groups comme dans des entretiens individuels, les participants évoquaient la contradiction suivante : ils agissent au quotidien de manière écologique bien que peu de gens semblent le faire et que ces pratiques sont efficaces seulement si une majorité les adopte. Pour justifier leur propre pratique, ils évoquaient en entretien le lien avec des pratiques familiales passées de bon sens (les déchets de repas recyclés en les donnant aux poules par exemple) tandis qu'en focus groups ils justifiaient leur pratique en projetant une société future différente (pour les générations futures, ou pour une société décroissante). Pour expliquer ces résultats différents entre entretien (projection dans le passé⁵) et focus groups (projection dans le futur), il faut revenir aux principes théoriques et épistémologiques qui sous-tendent leur utilisation. Les entretiens individuels s'inscrivaient dans une perspective de reconstruction subjective du savoir tandis que les focus groups s'appuyaient sur une perspective de construction sociale du savoir dans et par l'interaction (nous y reviendrons dans la partie suivante). Dès lors, ces résultats nous permettent d'avoir une approche plus compréhensive du phénomène : en l'absence de support social immédiat, les participants donnent un sens à leur pratique en s'appuyant sur le passé et elles deviennent alors des pratiques de bon sens. Quand le support social est présent, en situation de groupe, alors les participants peuvent envisager contribuer à travers leur pratique à une société future différente.

Nous souhaitons faire remarquer que ce résultat illustre parfaitement le potentiel de l'approche à servir une psychologie sociétale en fournissant des résultats qui peuvent servir l'ingénierie du changement (Bauer, 2015) : sur la base de ces résultats, il paraît moins pertinent de mettre en place des interventions cherchant à susciter l'envie de trier ses déchets (une activité plutôt solitaire) en évoquant le futur qu'en soulignant le

⁵ Dans les entretiens, bien que le discours sur les pratiques aient été aussi associé au respect des lois, ou au respect des ressources (voire section 4.2), il n'y avait pas de trace d'une projection dans le futur.

bon sens de ces pratiques et en les rattachant à des pratiques passés (du moins en France et en Allemagne) dans le cadre de pratiques écologiques souvent réalisées seul.

Les réflexions que nous avons développées autour de la triangulation (notamment en poursuivant la collaboration avec Uwe Flick, mais aussi au sein du GRePS) nous ont permis de dégager un certain nombre d'aspects de la triangulation qui sert la dimension dialogique de l'approche des représentations sociales.

En premier lieu, en ce qui concerne leur contenu, les RS s'actualisent à travers des modes différents : habitudes, cognitions individuelles, communications formelles et informelles (Bauer & Gaskell, 1999, 2008 ; Bauer, 2015). Pour saisir cette diversité, le recours à différentes méthodes apparaît donc pertinent. On peut ici citer les résultats d'une recherche portant sur la "rumeur d'Abbeville" faisant suite à de fortes inondations dans cette commune de Picardie (Jacquart & Haas, 2006 ; Haas & Levasseur, 2013). Ici, les entretiens individuels et les focus groupes abordent chacun un mode spécifique des représentations sociales (respectivement savoir vernaculaire et reconstruction de la mémoire collective). Les résultats, différents, permettent alors d'interpréter la signification de la rumeur : donner un sens à l'inondation dans un contexte de non-transmission des informations sur les précédentes inondations.

La triangulation peut aussi être utilisée, comme le propose Gervais (1997), pour s'intéresser aux différents processus de formation des RS tels qu'envisagés par Duveen et Lloyd (1990) : sociogenèse (formation des RS à un niveau collectif dans un contexte sociohistorique donné), ontogenèse (développement des individus en relation à l'objet, proche de la socialisation) et la microgenèse (comment les individus construisent leur compréhension de la situation dans les interactions).

La triangulation s'avère également pertinente pour mettre en évidence et faciliter l'interprétation du phénomène de polyphasie cognitive (Caillaud & Flick, 2016 ; Caillaud et al, 2019). Définie comme l'utilisation simultanée de savoirs de nature différente (scientifiques, sens commun), la polyphasie cognitive renvoie à notre inscription dans des mondes pluriels, dans des groupes aux savoirs différents (Kalampalikis, 2006 ; Kalampalikis & Haas, 2008). Le recours à des méthodes variées permet d'explorer ces mondes pluriels, de mettre en évidence les savoirs différents mobilisés par les acteurs. Et en s'appuyant sur les perspectives théoriques déployées avec chaque méthode, d'en faciliter l'interprétation. Ainsi, par exemple, Jodelet (1989) met en évidence le recours à des formes de savoirs différentes sur la maladie mentale et montre quelle fonction la polyphasie cognitive remplit (i.e. pourquoi diverses formes de savoirs sont mobilisées).

La triangulation permet également de prendre en compte le point de vue de différents acteurs ou groupes sociaux afin de faire ressortir les enjeux identitaires qui structurent les représentations sociales. Nous avons eu recours à ce type de triangulation dans une recherche menée au Népal sur la malnutrition. Nous y

reviendrons, mais la confrontation des résultats issus de différentes méthodes nous a permis de mettre en évidence la fonction symbolique des représentations sociales de la malnutrition et notamment de montrer comment elles servent aux groupes à se situer dans une tension entre modernité et tradition (voir partie 6). Un même principe a été développé dans une étude sur les représentations sociales du psychologue, et la confrontation des résultats issus de différentes méthodes a permis de mettre en évidence la fonction identitaire des représentations sociales. En ce sens, en articulant le point de vue des différents groupes, la triangulation méthodologique permet également d'opérationnaliser la dimension dialogique des représentations sociales, c'est-à-dire d'éclairer les débats et conflits entre groupes sociaux qui concourent à la formation de représentations sociales spécifiques et à la construction de réalités sociales distinctes.

Enfin, la triangulation permet une approche holistique du phénomène étudié en articulant des méthodes qui viennent explorer des facettes variées du phénomène. Cette perspective nécessite le plus souvent une approche pluridisciplinaire : ainsi Kalampalikis (2007) s'appuie non seulement sur la psychologie sociale, mais intègre également des données anthropologiques, sociologiques, et historiques pour analyser le conflit autour de la dénomination d'un pays. Flick et al (2012) articulent des données épidémiologiques (occurrences et traitements des problèmes d'insomnie), et des données subjectives (représentations du problème de l'insomnie chez des soignants et patients) pour développer une approche holistique du phénomène.

On retrouve donc ici aussi un cadre fertile pour penser une psychologie sociétale : la triangulation permet de capter un phénomène de manière plus complète, elle permet d'envisager la pluridisciplinarité, d'inclure des outils méthodologiques variées en combinant les résultats, d'articuler les niveaux macro et micro d'analyse des phénomènes. En considérant les différentes perspectives théoriques sur lesquelles s'appuient ces méthodes, elle favorise le constat que les recherches ne sont pas idéologiquement neutres et elle permet de considérer pleinement les caractéristiques objectives (et subjectives) de l'environnement dans lequel les données ont été récoltées. Aussi, dans mes enseignements et dans les suivis de stage des masterants, je recours régulièrement au concept de triangulation (ou de *mixed-methods*) pour amener les étudiants, souvent à travers leurs pratiques sur les terrains, à développer plus finement leurs perspectives méthodologiques et à « sentir » la perspective épistémologique dans laquelle ils se situent. En effet, si nous abordons ces questions épistémologiques et méthodologiques de manière théorique à différents moments de leur cursus, la pratique amène souvent les étudiants à se poser de nouvelles questions et à rechercher des réponses. Ainsi, lorsqu'ils mettent en place différents outils de recueil de données sur le terrain, parfois de manière précipitée et souvent parce que « c'est bien d'avoir plusieurs méthodes », les écarts qu'ils observent dans les résultats nous donnent l'occasion de les

accompagner sur des réflexions plus épistémologiques dans un contexte où ils sont bien souvent très réceptifs.

3.4 Les focus groups, un focus sur les interactions

Les focus groups, technique spécifique d'entretien de groupe, offrent également des avantages pour l'étude des représentations sociales et c'est sûrement une des méthodes les plus adaptées pour saisir la manière dont les interactions sociales contribuent à la reconstruction des représentations sociales, d'investiguer donc les processus micro-génétiques (Duveen & Lloyd, 2000). L'avantage de cette méthode par rapport à d'autres méthodes centrées sur l'interaction (comme par exemple l'observation et/ou l'analyse d'interactions sociales spontanées, voir Morgan, 1996) c'est qu'elle permet de focaliser le discours du groupe sur un objet déterminé par le chercheur (Kitzinger, Marková & Kalampalikis, 2004). Or dans un contexte où les interactions qui contribuent à l'élaboration des représentations sociales n'ont plus lieu dans des espaces physiques délimités mais plutôt dans des contextes symboliques (Moscovici, 1984), étudier le « incessant babble » qui produit, change et transforme les représentations sociales, nécessite de créer des espaces où ce type de discours peut émerger (Flick, 2001). Les focus groups peuvent être un de ces espaces, car ils reproduisent une « société pensante en miniature » (Farr & Tafoya, 1992).

Néanmoins les usages des focus groups sont multiples, en écho à une trajectoire elliptique (Kalampalikis, 2011), et cette diversité d'usage crée parfois une confusion chez les novices (Stewart, Shamdasani & Rook, 2007). Nous avons développé ces aspects dans nos précédentes publications (Caillaud & Kalampalikis, 2013 ; Caillaud & Flick, 2017) et nous y revenons plus en détail dans un chapitre à paraître (Caillaud, Kalampalikis & Doumergue, à paraître). Nos travaux nous ont permis de dégager différentes manières d'utiliser l'interaction sociale dans les techniques d'entretiens collectifs. Les présenter brièvement nous permettra de mieux expliciter l'intérêt de cette méthode dans le cadre de l'approche des représentations sociales. Par ailleurs, ces travaux nourrissent aussi nos enseignements, notamment en Master (1 et 2). Nous cherchons notamment à transmettre aux étudiants la pluralité des usages des entretiens collectifs et des techniques et outils disponibles.

Au contraire des entretiens collectifs, dans lesquels un intervieweur interroge simultanément plusieurs participants et où on évite toute forme d'interaction car elles constituent un biais dans le recueil des opinions, les focus groups visent précisément à susciter l'interaction entre les participants (Acocella, 2012 ; Kitzinger, 1994). Mais si on s'accorde à dire que l'interaction des participants dans un focus groups permet d'obtenir des données expérientielles riches auxquelles une situation d'entretien individuel ne donne pas accès (Asbury, 1995; Wilkinson, 1998), pour certains, ces interactions, certes

très profitables pour recueillir des données inaccessibles autrement, n'en constituent pas moins un biais dans la méthode, au sens où elles empêchent les participants de donner leur véritable opinion, i.e. sans être influencé par les autres (exemple : Touré, 2010). Dans ce cas, le recours à d'autres méthodes pour valider les données est préconisé. Pour notre part, nous nous inscrivons dans une perspective qui considère au contraire que l'interaction sociale et l'influence sociale qui en résulte sont un résultat en soi (Kitzinger, 1994; Morgan, 1996; Duggleby, 2005 ; Ruiz, 2017). Cette perspective assume que les participants à un focus groups peuvent dire des choses qu'ils ne diraient pas dans un autre contexte parce que le groupe les a influencés. En ce sens, « les focus groups peuvent être considérés comme une simulation de ces contextes communicationnels routiniers et pourtant inaccessibles qui peuvent nous aider à découvrir les processus par lesquelles les significations sont socialement construites dans le discours quotidien » (Lunt & Livingstone, 1996, p.85, notre traduction).

Cela a un certain nombre de conséquences sur la manière de *faire* les focus groups: il convient de penser la manière de favoriser l'interaction tant au moment de la constitution des groupes que dans le choix des supports sur lesquels inviter à parler (voir Caillaud, Kalampaliki & Doumergue, à paraître), dans la façon de modérer la discussion (Bloor, et al, 2001 : Barbour, 2008) et au moment de l'analyse des données et de la présentation des résultats (Wilkinson, 1998 ; Kidd & Parshall, 2000 ; Marková et al, 2007 ; Morgan, 2010). Ainsi, nous avons développé des supports de discussion originaux dans les études menées par focus groups. Par exemple, afin d'analyser comment les groupes font face collectivement à un sentiment de responsabilité collective pour les problèmes écologiques, nous avons tout d'abord utilisé un test mesurant l'empreinte écologique⁶ susceptible de créer ce sentiment de responsabilité chez les participants, nous leur avons ensuite proposé une tâche de comparaison sociale, et enfin nous leur avons demandé de classer, par ordre croissant, sur une flèche les différents responsables de la pollution selon eux (Caillaud, Bonnot, Ratiu & Krauth-Gruber, 2016). Dans une autre étude, nous avons créé un dilemme à partir d'observations préliminaires des équipes de professionnels interrogés (Caillaud, Haas & Castro, under review). Dans un projet en cours avec l'ONG Action Contre la Faim, nous avons utilisé des tâches plutôt projectives pour faciliter l'interaction dans des focus groups interculturels. Au niveau de l'analyse des données, nous avons explicité une démarche d'analyse des focus groups qui articule le contenu et les processus de groupe (Caillaud & Kalampaliki, 2013) et nous avons par la suite cherché à proposer des opérationnalisations pertinentes et appropriés à chaque recherche (mesure du lexique émotionnel pour mettre en évidence l'efficacité

⁶ L'empreinte écologique permet, en partant des habitudes de vie d'un individu ou d'un groupe, de savoir combien de planètes seraient nécessaires pour assurer ce niveau de vie si tous les habitants du monde vivaient de la même manière.

de stratégies de faire face sur l'état émotionnel du groupe, Caillaud et al, 2016 ; mise en évidence de dynamiques de groupes particulières, Caillaud et al, under review). S'il est certain que la question de l'analyse des focus groups n'a été abordée que tardivement dans la littérature, les récentes contributions dans ce domaine (Smithson, 2000; Lehoux et al., 2006; Marková, et al, 2007 ; Halkier, 2010 ; Grossen & Slazar-Orvig, 2011 ; Andreouli et al., 2015; Caillaud et al., 2016; Morgan & Hoffman, 2018) montrent qu'il s'agit d'une question très actuelle et qui fournit de belles perspectives de recherches futures.

Au-delà des apports empiriques que nous détaillerons dans les parties suivantes, ces travaux méthodologiques nous ont également conforté dans l'idée que les focus groups sont une méthode féconde pour l'étude des représentations sociales (Orfali & Marková, 2002 ; Kitzinger, Marková & Kalampalikis, 2004 ; Kalampalikis, 2004, 2011 ; Wibeck, 2014).

Si à l'origine Merton utilisait les entretiens focalisés comme une méthode qui, combinée à l'expérimentation, permettait de saisir l'effet des média sur l'opinion des individus, aujourd'hui les focus groups sont utilisés, dans le champ des média, pour comprendre comment le public s'approprie activement le discours des médias, négocie et construit des significations (Lunt & Livingstone, 1996). Ce changement de perspective, d'un individu récepteur d'informations à un individu qui dans l'interaction participe à la construction de significations, n'est pas sans rappeler le changement épistémologique que nous avons évoqué concernant l'approche des représentations sociales : l'individu n'est pas le simple réceptacle de représentations collectives, il contribue à la re-construction des représentations sociales (Moscovici, 2012a). Ainsi, les focus groups donnent accès aux significations partagées par le groupe, aux processus de construction de ces significations mais aussi aux normes (savoirs préexistants) sur lesquelles le groupe s'appuie pour élaborer son jugement (Bloor et al., 2001). Ils sont des lieux dans lesquels à la fois les participants utilisent le savoir existant et socialement partagé pour discuter et dans le même temps, des lieux où ces significations sont aussi mobilisées pour re-construire de nouvelles significations (Halkier, 2017). Ainsi, cette méthode est pertinente pour saisir les représentations sociales en tant que pensée constituée et constituante (Jodelet, 1989 ; Jovchelovitch, 1996) et pour saisir la manière dont nous produisons des représentations sociales dans, et par, la communication (Kitzinger, Marková & Kalampalikis, 2004). Elle permet d'opérationnaliser l'idée selon laquelle « nous pensons par la bouche » (Moscovici, 1984), c'est-à-dire que les significations sont négociées et re-construites à travers la communication au sein d'une triade Ego-Alter-Objet (Marková, et al, 2007), ces triades sont multiples et varient lors de la discussion). Utiliser les focus groups est une manière d'opérationnaliser la dimension dialogique de l'approche des représentations sociales, de s'intéresser au

conflit entre l'individu et le social, mais également d'interroger, à travers la manière dont le groupe négocie les significations, les tensions entre stabilité et changement. Enfin, ils permettent d'observer à la fois les mécanismes contextuels, en observant quelles significations culturellement partagées sont mobilisées et à quelles fins, et les mécanismes transformationnels, en observant quelles nouvelles significations sont proposées, retenues par le groupe voire élaborées collectivement et pourquoi. En ce sens, les focus groups semblent constituer une méthode pertinente pour incarner une psychologie sociétale.

S'il est vrai que les focus groups ne sont pas des situations naturelles de la vie quotidienne, il n'en demeure pas moins que l'analyse, par nécessité, re-contextualise le discours des participants afin de pouvoir l'interpréter. Et on trouve dans les discours des traces pour saisir comment les participants eux-mêmes perçoivent le cadre de la discussion et recadrent les questions du chercheur (Marková et al, 2007 ; Grossen & Salazar-Orvig, 2011). En ce sens, bien que la situation ne soit pas naturelle, la ressemblance avec des conversations de café, des discussions de clubs ou des réunions politiques (Kitzinger, et al, 2004), la possibilité pour les participants de re-définir les questions et enfin l'analyse, attachée à lier le discours à son contexte de production, font de la méthode des focus groups un « laboratoire social » (Kalampalikis, 2011) qui permet de saisir au plus près les représentations sociales qui circulent et qui sont négociées dans le monde réel. C'est donc là encore une méthode cohérente dans le cadre d'une psychologie sociale sociétale : l'individu est inséparable du groupe dans lequel il s'exprime, l'unité d'analyse est bien souvent le groupe, on observe comment de nouvelles significations sont négociées à partir d'un savoir déjà-là (changement et stabilité sont envisagés de manière dialogique) et donc les focus groups permettent de prendre en compte le contexte socioculturel, tel qu'il est aussi redéfini par le groupe lui-même. Par ces aspects, les focus groups sont une méthode particulièrement pertinente pour lier les niveau macro et micro, comme nous le verrons de manière plus empirique dans la section 5. Nous assurons depuis plusieurs années maintenant un TD sur les focus groups en Master 2, auprès d'étudiants qui se destinent plus spécifiquement à la recherche, dans lequel nous nous appuyons sur nos travaux et sur les réflexions exposées ici pour former plus spécifiquement les étudiants à l'analyse des focus groups.

Dans cette partie consacrée à une synthèse de nos travaux méthodologiques, nous avons pu mettre en évidence différentes stratégies méthodologiques qui permettent d'opérationnaliser certains des principes de l'approche des représentations sociales afin d'incarner une psychologie sociétale. Dans les parties suivantes, nous allons montrer comment des concepts théoriques plus précis ont été mobilisés au sein de l'approche des représentations sociales dans nos travaux et nous permettent de nous inscrire dans une psychologie sociétale.

4 De différents changements climatiques : une première articulation des niveaux macro et micro

Nos premiers travaux ont porté sur les représentations sociales de l'écologie en France et en Allemagne et ont exploré, plus spécifiquement, les représentations du changement climatique. La comparaison entre ces deux pays⁷ présentait un certain avantage car, comme nous l'avons expliqué, ces deux pays partagent certaines caractéristiques (deux pays capitalistes au niveau de développement comparable, avec une population similaire) mais se distinguent dans leur rapport à l'écologie et à la nature (au niveau historique, politique et sociologique). L'objectif initial de la comparaison était ainsi de saisir le rôle du contexte socio-culturel dans la construction des représentations sociales, dans la mesure où les significations culturellement partagées alimentent et s'expriment à travers les représentations sociales (Bauer & Gaskell, 2008 ; Castro & Batel, 2008 ; Castro, 2015 ; Marková, 2003). Cette question (du rôle du contexte socioculturel) était d'autant plus pertinente que des travaux ont d'ores et déjà souligné que l'environnement est le résultat d'une construction culturelle spécifique (Graumann & Kruse, 1990). Par exemple le *Waldsterben* (conséquence des pluies acides) est un problème écologique pour lequel les Français n'ont même pas de traduction (Metzger, et al, 2007). Nous avons développé dans la partie précédente (3.2) la stratégie méthodologique mise en œuvre sur le plan de la comparaison (synchronique, diachronique et croisée) pour dépasser le simple constat d'une différence entre les deux pays et mettre en avant la fonction symbolique des représentations sociales. Nous n'y reviendrons donc pas ici. En revanche, il nous semble pertinent, dans le cadre de cette synthèse, d'interroger comment la prise en compte du contexte socio-culturel peut rendre compte de l'élaboration des représentations sociales dans une perspective de psychologie sociétale, autrement dit sans tomber dans un réductionnisme sociologique. C'est ce que nous nous proposons de faire ici en 1- revenant sur la manière spécifique d'approcher le contexte culturel dans nos travaux et 2- en résumant les principaux résultats et la manière dont ils éclairent des processus psychosociaux pertinents dans le cadre d'une approche sociétale. Cette synthèse, qui ne sera donc pas exhaustive, vise ainsi une analyse réflexive de nos précédentes publications à la lumière des principes d'une psychologie sociétale.

4.1 Un certain regard sur le contexte socioculturel

S'il y a encore peu la culture était considérée en psychologie au mieux comme un biais, comme une erreur de variance dans les études quantitatives, elle suscite

⁷ Il convient de préciser ici que l'histoire nous a souvent contraint de distinguer en réalité 3 groupes : les Français, les ex-Allemands de l'Ouest et les ex-Allemands de l'Est. En revanche, dans les publications qui ont suivi cette distinction n'était pas toujours pertinente et n'a été reprise que lorsqu'elle s'avérait nécessaire (Caillaud, 2009).

aujourd'hui un nouvel intérêt pour explorer les différences intergroupes et interpersonnelles (Wagner, et al, 2014). La plupart des études sur les variations culturelles se sont attachées aux différences de contenu (ce que les gens pensent en fonction des cultures), sans considérer les différences de processus qui y sont rattachées (Cohen, 2015). Au contraire, par exemple, Lee et al (2017) ont montré que l'inférence spontanée de traits de personnalité (c'est-à-dire attribuer un trait de personnalité à une personne sur la seule base d'un comportement qu'elle a effectué) est en réalité une spécificité des sociétés individualistes que l'on ne retrouve pas dans les sociétés collectivistes et les auteurs associent cela à des modes de pensées privilégiés distincts (pensée analytique versus holistique). Ces travaux relient donc, en s'intéressant aux différences culturelles, le contenu et les processus de pensée. Si ces études mettent en évidence des liens de causalité (du type culture -> individu), il convient plutôt de les considérer comme un instantané pris au cours d'un processus plus large (Cohen, 2015), sans quoi elles frôlent parfois aussi une sorte de réductionnisme sociologique, offrant dès lors peu d'espace au changement (le contexte déterminant comment et quoi penser, Doise & Valentim, 2015).

Pour l'approche des représentations sociales, les contextes culturels ne sont pas considérés comme un facteur externe qui a un impact sur les représentations sociales, ils sont plutôt des réalités qui deviennent existantes à travers les représentations sociales (Jovchelovitch, 1996 ; Jodelet, 2002 ; Elcheroth, et al, 2011). Aussi, plutôt que de s'intéresser aux effets du contexte culturel *sur* les représentations sociales, nos travaux permettent de saisir comment, par les processus de re-construction des représentations sociales et en s'appuyant sur les significations déjà-là, les groupes construisent et reconstruisent leur réalité culturelle. Cela suppose donc d'articuler les niveaux d'explications macro et micro (voir aussi Doise et Valentim, 2015).

De manière rétrospective, le design méthodologique qui reposait sur la triangulation permet d'incarner cette articulation des différents niveaux d'explications. La figure 3 synthétise le plan de recherche et illustre la manière dont il permet, a posteriori, de penser l'articulation des niveaux d'explication.

Le recueil des données a permis de saisir le contenu des représentations sociales à différents niveaux en explorant : la reconstruction subjective (Holstein & Gubrium, 1995) du savoir quotidien lors des entretiens individuels ; la culture objective à travers une analyse documentaire et une analyse du discours de la presse (Sommer, 1998) ; et enfin au travers des interactions sociales la re-construction d'un savoir social autour du changement climatique (Caillaud & Kalampalikis, 2013). En combinant et confrontant les résultats des différentes méthodes (sur le principe de la triangulation méthodologique expliquée plus haut) et en s'appuyant sur la comparaison, il devient

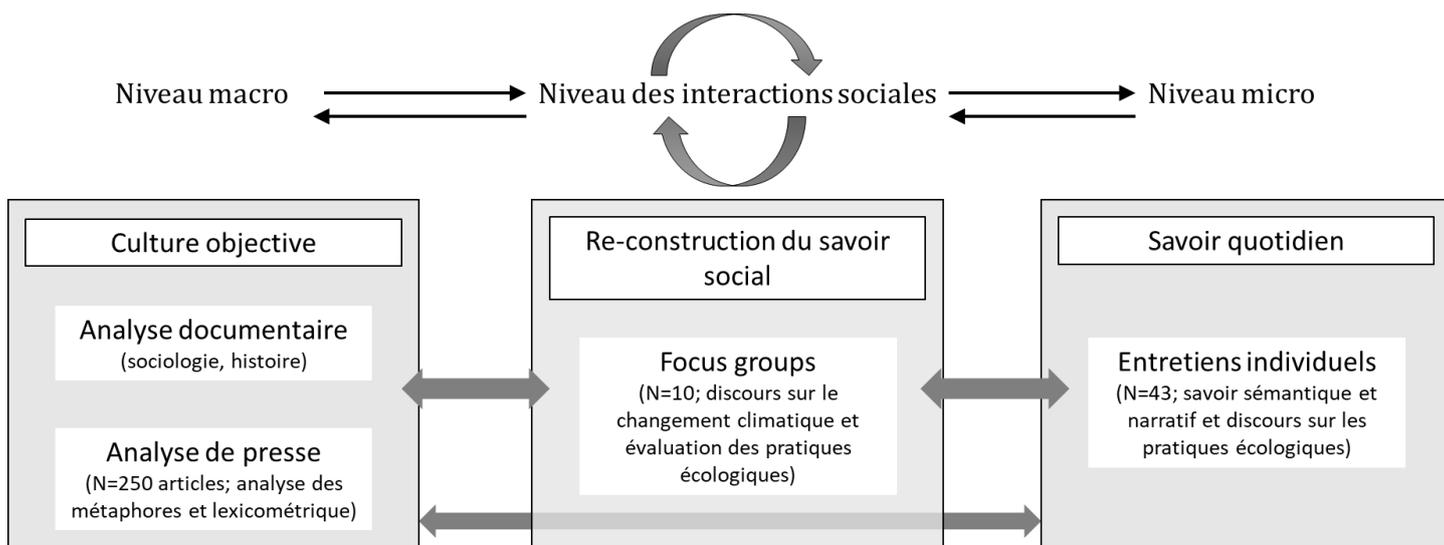


Figure 3 Plan de recherche de la thèse de doctorat relu a posteriori

théoriquement possible de mettre en évidence des « mécanismes contextuels », c'est-à-dire plus spécifiquement de montrer comment les significations circulant au niveau macro se retrouvent au niveau micro, mais aussi comment ces significations sont potentiellement re-négociées lors des interactions sociales (i.e., lors des focus groups) à un niveau micro-génétique (Duveen & Lloyd, 2000 ; Kadianaki & Gillespie, 2015). En ce sens, les focus groups acquièrent une importance toute particulière dans ce design méthodologique, puisqu'ils sont le lieu où, par l'interaction sociale, les groupes français et allemands pouvaient mobiliser et négocier les significations circulant à un niveau macro-social, participant ainsi à la transformation des représentations sociales. Enfin, ils permettent aussi de saisir comment les significations négociées lors des interactions nourrissent le savoir quotidien, et vice-versa : comment le contenu du savoir quotidien alimente le débat dans les focus groups, mais aussi quelles significations ne sont pas remobilisées d'un niveau à l'autre. Aussi, dans la thèse, nous avons mis en évidence que différents thèmes⁸, qui circulaient de façon spécifique dans chaque pays à un niveau macro, servaient de structure au savoir quotidien à un niveau micro. Ainsi, un certain pattern culturel a émergé de l'ensemble de ce travail au niveau macro et au niveau des interactions sociales. Ce pattern culturel n'a pas pu être reproduit au niveau micro de manière aussi évidente et différenciée dans chaque pays, bien que le savoir quotidien reposaient sur les mêmes thèmes. Ce travail a donné lieu à plusieurs publications que nous synthétisons dans le paragraphe suivant.

⁸ Nous avons dans la thèse exploité la notion de *themata* (Moscovici & Vignaux, 1994) mais n'ayant pas repris ce concept dans nos publications nous ne l'aborderons pas ici.

4.2 L'ancrage, des catégories re-négociées à chaque niveau

Le concept d'ancrage, que nous avons mobilisé dans la plupart des publications issues de cette recherche, a une résonance particulière car il permet de mettre en évidence les tensions qui structurent et alimentent les représentations. Défini par Moscovici dès 1961 comme un processus permettant de se familiariser avec l'étrange, l'ancrage consiste à catégoriser le phénomène nouveau ou étrange dans des catégories déjà existantes (Kalampalikis & Haas, 2008). Au contraire, l'objectivation est un processus par lequel l'abstrait est rendu concret, il est mis en image (par exemple, le changement climatique est représenté par l'ours polaire sur la banquise qui fond, Smith & Joffe, 2009). L'ancrage est un processus cognitif (catégorisation) mais également social, car il repose sur des catégories socialement partagées et il est négocié lors des interactions sociales (Flick, 1998). Là où l'objectivation permet de mettre en évidence la constitution formelle d'une connaissance, l'ancrage permet plutôt d'étudier l'insertion dans une pensée constituée (Jodelet, 1998). Ainsi, selon Marková (2007), l'ancrage serait un processus dirigé vers l'intérieur qui compare, évalue et intègre un phénomène nouveau ou étrange dans un savoir existant, tandis que l'objectivation serait un processus dirigé vers « autre chose » et qui donne du sens aux événements du monde extérieur sur la base des interprétations de l'individu. Si l'ancrage est davantage orienté vers la stabilité et l'objectivation vers le changement, il convient de l'envisager de manière dialectique (Marková, 2007) : ainsi l'ancrage a pour figure la stabilité et pour fond la variation. Car en ancrant un nouveau phénomène dans des catégories pré-existantes, ces catégories seront également transformées, modifiées (Wagner & Hayes, 2005). Aussi, par l'ancrage on peut s'intéresser au contenu tout comme au processus. Pour éviter de figer la pensée en étudiant l'ancrage, une solution est d'envisager l'ancrage sur le mode de paires opposées (Billig, 1993), et c'est ce que nous avons fait en faisant ressortir, à travers différentes méthodes, les oppositions dans lesquelles vient s'ancrer le débat autour du changement climatique aux différents niveaux (Caillaud, Kalampalikis & Flick, 2010). La figure 4 illustre les principaux résultats synthétisés ici.

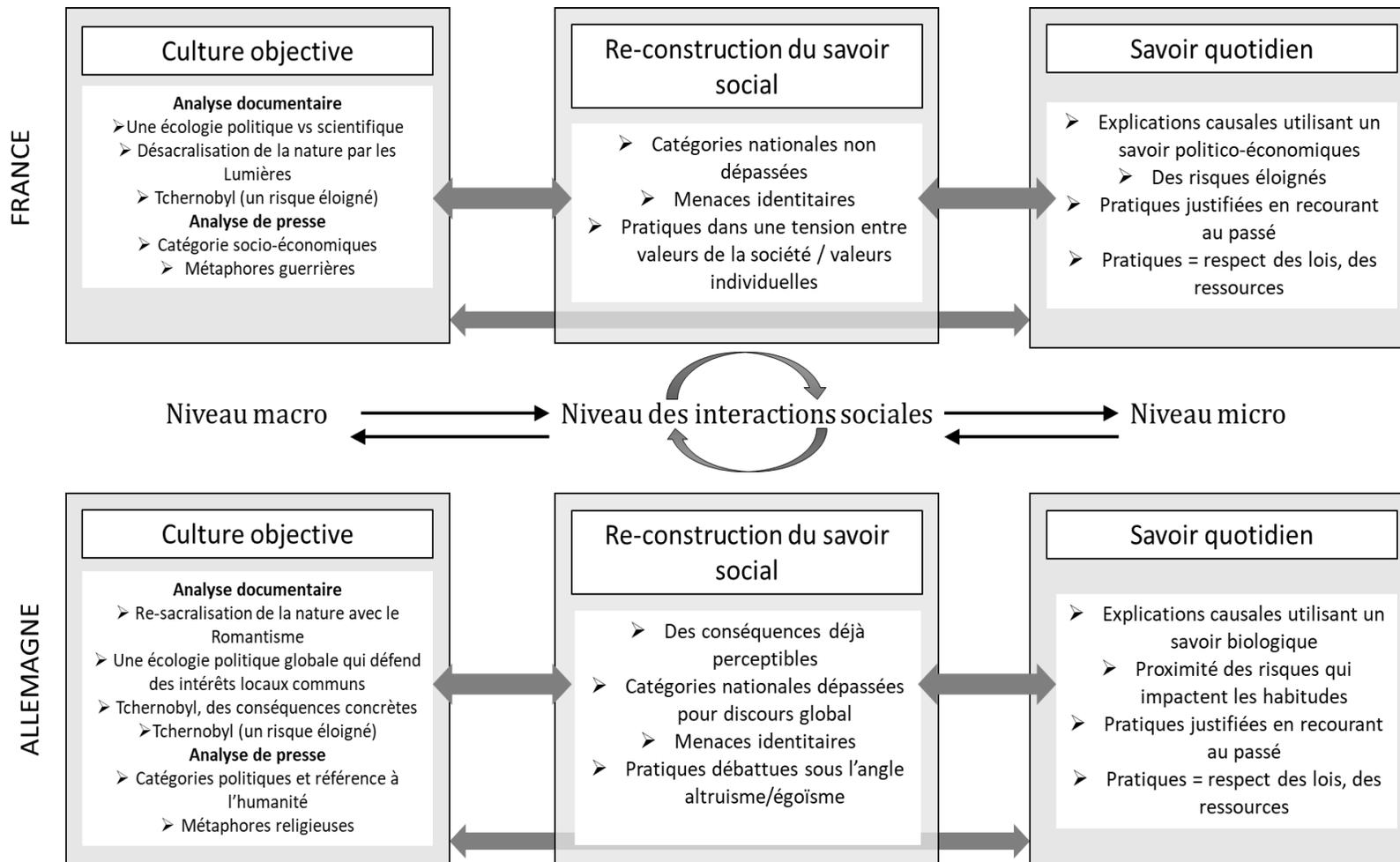


Figure 4 Principaux résultats issus des publications relatives à la thèse de doctorat

Nous avons pu montrer comment, au niveau macro, le discours de la presse Allemande vient ancrer le changement climatique, concernant l'ensemble de l'humanité, dans les catégories moral/immoral : le discours articule les enjeux globaux et les conséquences locales, présentant la victime du changement climatique comme un Alter-Ego (voire même Ego). Cet ancrage fait écho à l'histoire des mouvements verts qui se sont fédérés pour défendre globalement des enjeux locaux perçus comme similaires (Chibret, 1991). Ces catégories (local/global ; moral/immoral), circulant dans le contexte socioculturel (analyse documentaire), sont mobilisées dans les interactions sociales (focus groups) également. Les Allemands (dans la moitié des focus groups) dépassent une première lecture des enjeux du changement climatique en terme nationaux pour adopter une lecture globale du changement climatique (e.g. la pollution en Chine concerne aussi l'Europe puisque nous y faisons produire nos biens de consommation), ce qui n'est pas le cas en France. De même, dans les focus groups, le discours sur les pratiques écologiques mobilise les catégories altruisme/égoïsme et vient s'ancrer dans un discours moral, de telle sorte que les pratiques écologiques sont présentées comme ayant pour finalité de protéger les autres (e.g. les générations futures), là où agir de manière non-écologique est perçu comme immoral puisqu'ayant un bénéfice immédiat pour soi et des conséquences néfastes pour les autres. C'est bien dans cette tension entre agir par altruisme vs par égoïsme que sont débattues les pratiques acceptables. En revanche, d'autres significations des pratiques écologiques qui étaient présentes au niveau micro en Allemagne (respect des lois, respect des ressources) n'ont pas été retenues comme catégories d'ancrage par les groupes. D'autres catégories se retrouvent en revanche aussi dans les entretiens (à un niveau micro donc), notamment les risques viennent s'ancrer dans l'univers quotidien présent (ex : tenue de neige que l'on ne sort plus pour les enfants), reliant donc les enjeux globaux et locaux du changement climatique.

En France, le discours de la presse a mis en évidence un ancrage du changement climatique dans des catégories politico-économiques (e.g. les métaphores guerrières qui s'opposent aux métaphores religieuses en Allemagne sont particulièrement évocatrices de la différence entre les deux pays), et une mise à distance du risque qui vient s'ancrer dans la distinction pays riches pollueurs / pays pauvres victimes. Cette mise à distance du risque n'est pas sans rappeler la mise à distance des risques liés à Tchernobyl (analyse documentaire, voire aussi Poumadère et al, 2005, Graumann & Kruse, 1990). Et cette mise à distance se retrouve dans les entretiens individuels et dans les focus groups bien que sous une autre forme, par un renvoi des conséquences du changement climatique dans le futur. Dans les interactions sociales, ces catégories d'ancrage sont mobilisées pour évoquer le changement climatique sans jamais dépasser une lecture en catégories nationales, et pour penser les pratiques en terme politico-économique : agir

de manière écologique est une façon d'exprimer des valeurs politiques associées à la décroissance ou tout du moins à une société non capitaliste (voir aussi Dobré, 2002). Les pratiques non écologiques sont décrites comme imposées à l'individu et comme étant le reflet des valeurs de la société et du système capitaliste. Autrement dit, les Français, dans les focus groups, se décrivent comme contraints d'agir de manière non-écologique, et les pratiques écologiques prennent sens pour le soi, comme une manière d'agir libre des contraintes de la société afin d'exprimer ses propres idées politiques. C'était le contraire en Allemagne : les pratiques écologiques prenaient sens pour Autrui. Cette manière d'envisager les pratiques écologiques lors des focus groups est à mettre en lien avec une certaine histoire du mouvement écologiste Français qui s'est scindé en un mouvement scientifique et en un mouvement politique. Si le discours politique est clairement mobilisé à tous les niveaux, le discours scientifique a été quant à lui très peu réinvesti (voir Caillaud & Kalampalikis, 2013). Enfin, tout comme en Allemagne, certaines significations associées aux pratiques écologiques présentes dans les entretiens individuels n'ont pas été mobilisées dans les focus groups.

Ainsi, il ressort que les catégories d'ancrage qui circulent à un niveau macro ne sont pas systématiquement reprises aux niveaux inférieurs, de même toutes les catégories du niveau micro ne seront pas retenues lors des interactions sociales. Il est possible d'interpréter, au moins en partie, ces écarts en recourant au principe de la triangulation méthodologique (voir section 3.3).

4.3 Les émotions au niveau micro en écho à l'ancrage culturel

En intégrant à la fin de notre thèse un laboratoire dont le projet était centré autour du concept de menace, nous avons cherché à intégrer la composante émotionnelle du changement climatique qui est substantielle à la notion de menace (Jodelet, 2017, 2020). Cela a initié une collaboration avec des collègues de l'Université Paris Descartes qui se poursuit toujours.⁹ Nous nous sommes intéressés plus précisément aux émotions collectives, c'est-à-dire aux émotions que l'on ressent non pas en tant qu'individu mais en tant que membre d'un groupe (Mackie & Smith, 2017), qui semblent d'autant plus pertinentes face au changement climatique que nous sommes souvent concernés en tant que membre d'un groupe (par exemple : citoyen d'un pays) plutôt qu'en tant qu'individu. En nous appuyant sur les différences constatées entre la France et l'Allemagne, nous avons émis l'hypothèse que le changement climatique, objet d'interprétations culturelles différentes (évaluation ou *appraisal*, voir Ratner, 2000), donne lieu de chaque côté du Rhin à des émotions collectives spécifiques, dont certaines prédisent mieux les comportements pro-écologiques dans chaque pays (Caillaud,

⁹ En collaboration avec Virginie Bonnot (Université de Paris) et Erin Hennes (Purdue University) grâce à un financement du Thomas Jefferson Fund.

Krauth-Gruber & Bonnot 2019). Nous avons mis en place une étude par questionnaire (N=237) pour vérifier ces hypothèses. Nos résultats ont mis en évidence des patterns de réponses spécifiques à chaque pays (voir aussi, Caillaud, Bonnot & Krauth-Gruber, 2020): les Français attribuaient bien davantage de responsabilité aux pays industrialisés pour le changement climatique, et ils se considéraient plus responsables eux-mêmes (en tant que citoyen habitant un pays industrialisé) que les pays pauvres. Aussi, ils ressentaient davantage d'émotions centrées sur soi (Bizman et al., 2001) comme la honte, la tristesse et la culpabilité. Les Allemands au contraire considéraient les pays industrialisés responsables du changement climatique au même titre que les gouvernements et l'activité humaine dans son ensemble. Ils rapportaient ressentir davantage d'émotions tournées vers les autres (Bizman et al, 2001), comme l'empathie pour les victimes et l'indignation morale envers les responsables du changement climatique. Enfin, les émotions qui prédisaient le mieux les intentions de comportements écologiques en France étaient des émotions centrées sur soi (ce qui est cohérent avec nos précédents travaux montrant que les Français considèrent qu'à travers leurs pratiques écologiques ils peuvent agir conformément à *leur* propres valeurs), tandis qu'en Allemagne, ce sont les émotions tournées vers les autres qui prédisaient le mieux les intentions de comportements écologiques (ce qui est également cohérent avec le résultat exposé précédemment: les Allemands considèrent qu'agir de manière écologique c'est agir par altruisme). De plus, les émotions étaient globalement un meilleur prédicteur en France qu'en Allemagne. Ainsi, cette étude apporte une validation de nos précédents travaux avec une méthodologie peut-être plus en phase (et donc pour certains plus acceptable) avec les recherches menées dans le champ de l'environnement (voir section 2.1) Elle confirme que les processus psychologiques ne sont pas universels (ce sont des émotions différentes qui prédisent le mieux les comportements écologiques dans les deux pays) et qu'ils doivent être contextualisés (Staerklé, 1990), et en ce sens cette étude peut également s'inscrire dans une psychologie sociétale. Ces résultats viennent également souligner que les différences culturelles doivent être analysées tant en terme de contenu qu'en terme de processus (Wagner, et al, 2014 ; Cohen, 2015), les émotions jouant des rôles différents dans les deux contextes.

4.4 Une première approche des mécanismes contextuels

Si la dernière étude présentée ici est certainement un de ces instantanés évoqués en introduction de cette partie (instantané qui pourrait laisser penser à un lien unidirectionnel culture -> individu, frôlant le réductionnisme sociologique), elle n'en offre pas moins une illustration des mécanismes contextuels: elle constitue une démonstration empirique que les catégories d'ancrage que l'on trouve à des niveaux plus macro ont une influence à un niveau micro (individuel). Cependant, les études présentées dans cette partie ont surtout contribué à décrire les niveaux micro, macro et

d'interactions sociales, constatant certaines régularités culturelles et différences entre niveaux, sans chercher nécessairement à les expliquer. En reconsidérant a posteriori notre plan méthodologique à la lumière des principes d'une psychologie sociétale, il nous semble possible de proposer une manière d'articuler les différents niveaux qui pourraient rendre compte des mécanismes contextuels, sans les réduire à un lien de causalité unidirectionnel.

Ainsi, les catégories d'ancrage que nous avons dégagées au niveau macro-social (Caillaud, Kalampalikis & Flick, 2012) peuvent être mises en lien avec les catégories mobilisées au niveau micro, dans les entretiens individuels (Caillaud & Flick, 2013). Et c'est en nous penchant sur l'analyse des focus groups qu'il devient possible de montrer comment ces catégories d'ancrage sont re-négociées par la communication lors des interactions sociales, certaines devenant opérationnelles, d'autres étant absentes ou ignorées, d'autres étant recrées, participant ainsi de la transformation des représentations sociales (Caillaud & Kalampalikis, 2013 ; Caillaud, Kalampalikis & Flick, 2010). Billig (1993) utilise la comparaison avec l'ancre d'un bateau pour évoquer le processus d'ancrage : les marins sortent l'ancre à un moment en négociant où s'arrêter, puis il faudra repartir et décider plus tard d'un nouvel endroit où jeter l'ancre. Aussi, le concept d'ancrage permet d'articuler les niveaux macro et micro dans une perspective de psychologie sociétale : les oppositions qui structurent et alimentent la pensée à un niveau macro ou micro peuvent être mobilisées comme catégories d'ancrage, ou bien être re-négociées, au niveau des interactions sociales en fonction des contextes et des enjeux du moment, et ainsi rendre compte potentiellement du changement social. Cette manière d'envisager les mécanismes contextuels, dans un lien dialectique avec les mécanismes transformationnels donc, permet d'envisager l'articulation des niveaux sans réductionnisme sociologique ou psychologique.

Cette manière ici de revisiter nos publications autour de l'ancrage du changement climatique laisse cependant en suspens la question du pourquoi : pourquoi certaines oppositions seront reprises, ou pas, d'un niveau à l'autre comme catégorie pour ancrer le changement climatique. Mais ce n'était pas là notre question à l'époque, cela l'est devenu par la suite, et nous l'aborderons dans la section 5. Et cette question laissée en suspens a sûrement contribué à nous centrer par la suite sur ce niveau d'interaction sociale dans lesquels on pressent pouvoir trouver des réponses.

Si revisiter *a posteriori* nos travaux sous l'angle d'une psychologie sociétale offre de nouvelles perspectives pour de futures recherches, les résultats que nous avons publiés n'en constituent pas moins des éléments d'ores et déjà pertinents. En effet, nous avons donc montré que le changement climatique donne lieu en France et en Allemagne à des représentations sociales différentes (un problème politico-économique en France, un

enjeu moral en Allemagne), faisant du changement climatique deux objets différents. Ce résultat a une pertinence sociale immédiate : si deux pays pourtant proches comme la France et l'Allemagne ne parlent pas du même objet, alors on peut se demander comment 192 pays réunis lors des conférences de l'ONU autour du climat peuvent réussir à s'entendre (Caillaud, Kalampalikis & Flick, 2012). Par ailleurs, nous avons mis en évidence que les pratiques écologiques ont pour les acteurs des significations multiples (voir aussi Caillaud, 2010b) qui diffèrent parfois de celles que les modèles traditionnels peuvent leur attribuer, et qu'elles prennent sens dans un système représentationnel plus large qui se nourrit des significations circulant dans le contexte socio-culturel (Caillaud, Kalampalikis & Flick, 2010 ; Caillaud & Kalampalikis, 2013).

Il est certain donc que nous avons favorisé, dans les publications issues de nos travaux de thèse, le focus sur les mécanismes contextuels délaissant les mécanismes transformationnels et frôlant parfois un réductionnisme sociologique. Le concept d'ancrage que nous avons mobilisé dans ces travaux n'est sûrement pas étranger à ce focus, puisqu'il est davantage intéressé par l'insertion d'un nouvel objet dans une pensée constituée, plutôt que par l'élaboration d'une nouvelle pensée. Cependant le concept porte aussi en lui la possibilité de rendre compte des mécanismes transformationnels, en étudiant comment l'ancrage est renégocié parfois. La relecture de notre design méthodologique met en avant que c'est justement l'analyse des interactions sociales dans lesquelles les significations peuvent être renégociées qui offre la possibilité d'étudier les mécanismes contextuels en les liant aux mécanismes transformationnels afin d'adopter pleinement une approche sociétale, c'est-à-dire une approche qui s'intéresse aux interactions entre les niveaux macro et micro.

5 Les représentations sociales face aux menaces et changement de loi : vers une articulation des mécanismes contextuels et transformationnels

Dans cette partie nous allons rendre compte de la façon dont nous avons poursuivi nos travaux sur les représentations sociales en interrogeant cette fois plus spécifiquement leur dimension dynamique. Après la thèse, nous souhaitions analyser comment les représentations sociales se transforment lorsque l'on fait face à un changement intervenant dans la société. Ces travaux fournissent des éléments venant éclairer le lien dialectique entre mécanismes contextuels et mécanismes transformationnels, bien que ce ne soit pas en ces termes que nous avons envisagés à l'époque ces travaux. Nous allons donc dans cette partie expliciter comment nous en arrivons à défendre ce point de vue. Les parties qui suivent adoptent une logique narrative, afin de revisiter ensuite nos travaux sous l'angle d'une psychologie sociétale. Nous demandons donc au lecteur de mettre de côté un instant la question des mécanismes contextuels et transformationnels, de revenir à ce qui a motivé nos travaux initialement afin de saisir comment, a posteriori, ces travaux contribuent à une psychologie sociétale.

5.1 De l'ancrage stigmatique vers les menaces

Notre point de départ à l'époque était donc la question de l'ancrage. En principe l'ancrage permet de réduire l'incertitude associée à un phénomène nouveau et étrange. Mais dans certaines situations, qui mettent en jeu des processus liés à l'altérité, l'ancrage peut fonctionner à l'inverse et maintenir le caractère étrange et non familier, ce que Kalampalikis (Kalampalikis & Haas, 2008, Kalampalikis, 2020) désigne sous le terme d'ancrage stigmatique.

C'est ce que nos résultats mettaient en évidence dans le cas des conséquences du changement climatique. En effet, bien que les risques liés au changement climatique étaient perçus comme plus proches en Allemagne, dans les deux pays en revanche les conséquences avaient un caractère étrange (Caillaud & Flick, 2013). Ainsi, l'analyse de presse avait permis de montrer que les conséquences sont rarement évoquées et quand elles le sont c'est dans des termes évoquant la peur (voir aussi Hoijer, 2010) et qui maintiennent un certain flou (« le grand loto du réchauffement climatique », *Le Monde*, 11/12/2007). Dans les entretiens et dans les focus groups (mais aussi dans un article de presse allemand), nous avons pu préciser ce résultat : lorsque les conséquences étaient évoqués dans des termes plus concrets, les interviewés décrivaient (au futur pour les Français, au présent pour les Allemands) un environnement inhabituel (« l'absence de neige en hiver »), et évoquaient pour l'expliquer un glissement des zones climatiques du Sud vers le Nord (« c'est le Sud qui vient chez nous », entretien avec un Français) associé

à de nouveaux modes de vie (des villes repensées pour supporter la chaleur) et à un glissement de la « culture » (les Anglais feront du vin de Bordeaux). En effet, Bourdieu (1980) montre que nous associons les zones géographiques à des conditions atmosphériques particulières qui expliqueraient les traits de caractère de leurs habitants (les gens du Nord seraient plus actifs, ceux du Sud plus passifs), voire leur culture spécifique. Dès lors, en transformant la nature et notre environnement, le changement climatique est perçu comme transformant nos modes de vie et notre culture, aboutissant à des incongruités (les Anglais mettront des petits pois dans le vin de Bordeaux). De ce fait, les conséquences du changement climatique ont un caractère potentiellement menaçant pour notre identité (Haas, Caillaud & Demoures, 2017). Ainsi, le changement climatique met en jeu des mécanismes liés à l'altérité et l'ancrage stigmatique, processus permettant de se familiariser avec l'étrange tout en le maintenant étrange, permet alors de faire face à la *menace* identitaire que représente le changement climatique. On préfère en quelque sorte le flou des conséquences potentielles du changement climatique à la certitude que notre culture et nos modes de vie vont se transformer. L'ancrage stigmatique permet alors de faire face à la menace (Kalampalikis, 2020).

Et c'est justement autour des enjeux identitaires liés au changement climatique que nous avons commencé à nous référer aux menaces. Bien que cela soit théoriquement pertinent, les menaces mettant effectivement en jeu des relations sociales (Jodelet, 2017, Drozda-Senkowska, 2020), cela coïncidait aussi avec un nouvel ancrage institutionnel. En effet, mon insertion au sein du Laboratoire de Psychologie des Menaces Sociales et Environnementales (EA 4471) à l'Université Paris Descartes a été l'occasion de participer au développement d'un nouveau champ de recherche autour du concept de menace, notamment à travers la co-direction d'un ouvrage (Caillaud, Bonnot & Drozda-Senkowska, 2017). Et les enjeux théoriques de ce concept nous ont permis d'interroger les représentations sociales dans leur dimension dynamique.

Nous avons ailleurs déjà proposé une définition des menaces (Caillaud, Bonnot & Krauth-Gruber, 2020) et ne reprenons ici que les éléments utiles au propos. Globalement, le concept de menace présente aussi un intérêt pour la psychologie sociale : les menaces caractérisent notre société que Breakwell (2020) qualifie d'ère des incertitudes sociales et leur étude s'avère donc essentielle pour comprendre le monde social en dehors des laboratoires de recherche. Par ailleurs, les menaces concernent tous les champs de la vie sociale, elles impliquent des régulations matérielles, des enjeux idéologiques et des pratiques sociales et appellent donc à une approche pluridisciplinaire (Jodelet, 2020). Une menace peut être définie comme l'anticipation, par un groupe ou un individu, d'une issue négative associée à un manque perçu de ressources pour y faire face (Milburn & Watman, 1981). Le concept de menace

a une dimension interactive, c'est-à-dire qu'elles mettent en jeu un menaçant (peu importe qu'il le soit réellement ou non), et un menacé (Jodelet, 2017 ; Breakwell, 2020). Elles sont donc à la fois un processus (du fait de l'interaction entre le menaçant et le menacé) et une conséquence de ce processus (Breakwell, 2020). En tant que produit d'une construction sociale, elles servent bien souvent les intérêts d'un groupe (Bonelli, 2017), et il convient donc d'analyser le contexte dans lequel elles émergent pour en comprendre ses formes et ses fonctions (Breakwell, 2020). Nous avons illustré dans un chapitre, sur la base des résultats précédemment développés, comment le changement climatique donne effectivement lieu à des menaces différentes en fonction du contexte socio-culturel (Caillaud et al, 2020). Ce chapitre, centré sur le contenu (culturellement différenciée) de la menace du changement climatique, analysait donc les menaces plutôt en tant que conséquence. Mais nous avons ailleurs centré notre attention davantage sur les réactions face aux menaces, sur la menace en tant que processus donc.¹⁰

En effet, le caractère imprévisible et inévitable des menaces en fait un événement qui introduit un changement profond dans nos conditions d'existence (Bourg, 2020) et qui révèle la vulnérabilité du menacé (Jodelet, 2020). En tant qu'épisodes de rupture de sens (Drozda-Senkowska, 2020), elles ont donc une dimension émotionnelle (Caillaud et al, 2020). Cette épisode de rupture de sens remet en cause nos taken-for-granted, nos points de vue sur le monde (Rimé, 2009) et nécessite donc la mise en place de stratégies pour y faire face (Jodelet, 2017) et rétablir ou adapter nos taken-for-granted. Du déni au défi, les actions mises en place vont avoir en retour un effet sur les représentations de la menace (Breakwell, 2020). Aussi, le caractère dynamique des menaces en fait un phénomène intéressant pour interroger la pensée sociale. Nous (Haas, Caillaud & Demoures, 2017) avons montré comment la mémoire collective, les rumeurs, les représentations sociales et plus généralement la pensée sociale permettent de saisir les stratégies collectives déployées pour faire face aux menaces. Nous avons notamment montré que la pensée sociale remodèle des menaces nouvelles en des menaces plus familières, moins dangereuses pour le groupe car associées à des stratégies maintes fois éprouvées. Le paragraphe suivant présente cette idée au travers d'une étude menée sur la menace que représente le sentiment de responsabilité collective pour la pollution. Plus spécifiquement, la question qui nous intéressait était de comprendre comment les représentations sociales sont renégociées lors des interactions quand un groupe fait face à une menace. On pressent ici que le focus est tant sur les mécanismes contextuels (réactions face à une menace) que sur les mécanismes transformationnels (transformation de la menace par le groupe). Mais acceptons le détour sur les détails de cette étude, car c'est là qu'on y trouve la manière concrète d'articuler ces mécanismes.

¹⁰ En réalité, séparer contenu et processus lié aux menaces est assez rhétorique, les deux étant liés par essence. Néanmoins certaines publications accentuent un aspect plus que l'autre.

5.2 Quand les menaces font penser le social

5.2.1 Une étude sur le coping symbolique collectif : d'une menace à l'autre

A l'origine de cette étude, il y a deux constats : le premier est que la plupart des travaux qui étudient l'effet du sentiment de responsabilité pour la pollution sur les normes, les comportements écologiques ou autres stratégies de faire face, considèrent le fait de se sentir individuellement responsable (Bamberg & Möser, 2007 ; Hunnecke, et al, 2001 ; Jang, 2013 ; Kaiser & Shimoda, 1999 ; Kals & Maes, 2002) alors même que les problèmes écologiques, comme le changement climatique, sont plutôt discutés à un niveau collectif et mettent plutôt en jeu un sentiment de responsabilité collective. Le deuxième constat est que, lorsque les études s'intéressent au sentiment de responsabilité collective que nous ressentons pour le changement climatique, elles en analysent néanmoins les effets à un niveau individuel : se sentir collectivement responsable permet de prédire l'adoption par l'individu de comportements écologiques (Ferguson & Branscombe, 2010 ; Harth, Leach & Kessler, 2013). Enfin, une limite non négligeable de ces travaux est leur faible validité écologique : lorsque nous sommes face à une information qui nous responsabilise collectivement pour la pollution (et donc nous menace), et que nous ressentons des émotions morales collectives (comme la honte ou la culpabilité) nous n'avons que rarement l'opportunité immédiate d'adopter des comportements écologiques pour réparer le tort commis.¹¹ En revanche, et parce que ce sentiment de responsabilité collective est associé à des émotions, on peut penser que nous allons en discuter avec d'autres (cf : partage sociale des émotions, Rimé, 2009), et que c'est donc dans et à travers l'interaction sociale que nous allons collectivement trouver des moyens efficaces de faire face. Nous avons donc cherché à rendre compte des stratégies mises en place collectivement, c'est-à-dire au niveau du groupe, pour faire face au sentiment de responsabilité collective (Caillaud, et al, 2015).

Des individus qui appartiennent à un groupe qui est perçu comme responsable pour un tort causé (une injustice vis-à-vis d'un autre groupe par exemple) vont se percevoir collectivement responsables et vont ressentir des émotions négatives comme la culpabilité collective, la honte collective, ou encore de la colère à un niveau collectif : c'est-à-dire en tant que membre de leur groupe (Wohl, Branscombe & Klar, 2006 ; Kuppens & Yzerbit, 2012). Ces émotions collectives reposent donc à la fois sur l'auto-catégorisation en tant que membre d'un groupe, et à la fois sur la perception d'une responsabilité (voir figure 5). Ces émotions collectives négatives constituent ainsi une menace pour l'identité sociale (Wohl, et al., 2006) et différentes stratégies peuvent être

¹¹ Il nous semble intéressant de préciser que dans certaines situations nous avons effectivement une opportunité de réparation immédiate : pensons par exemple aux situations dans lesquelles après avoir été responsabilisé pour la pollution, on nous demande de signer une pétition, de changer de fournisseur d'électricité, etc. Mais il nous semblait important de mettre en évidence que les comportements de réparation ne sont pas les seuls possibles, et qu'ils n'ont lieu que dans des contextes bien précis.

mises en place pour y faire face tant au niveau de l'identification au groupe qu'au niveau de la perception de responsabilité. Deux théories de la psychologie sociale permettent d'éclairer les processus en jeu dans le phénomène de menace. La figure ci-dessous illustre notre propos, en gris figure ce que la littérature a déjà validé (en lien avec le changement climatique), en noir ce que nous avons cherché à montrer dans le contexte du changement climatique et à un niveau collectif.

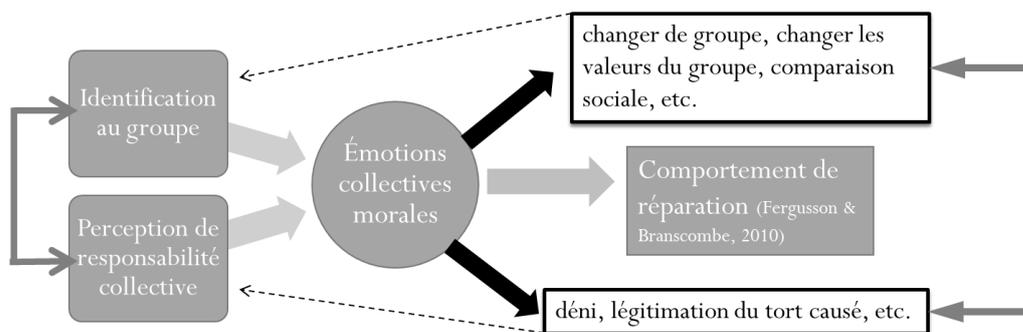


Figure 5 Principaux processus de régulation des émotions collectives

La Théorie de l'Identité Sociale, pour commencer, considère que nous cherchons à avoir une identité sociale positive, c'est-à-dire que nous cherchons à appartenir à des groupes socialement valorisés (Tajfel & Turner, 1979). Lorsque notre identité sociale est menacée, on adopte des stratégies pour retrouver une identité sociale positive. La stratégie retenue dépend d'un certain nombre d'éléments comme la possibilité ou non de quitter le groupe, la possibilité ou non de modifier les critères d'évaluation. Ainsi, la culpabilité collective peut, dans certaines circonstances, nous pousser à adopter des comportements de réparation (par exemple, avoir un comportement écologique : Fergusson & Branscombe, 2010), mais d'autres issues, d'autres stratégies pour gérer la menace sont possibles : par exemple, changer de groupe, faire des comparaisons sociales pour se revaloriser, changer les valeurs du groupe ou les critères d'évaluation (Tajfel & Turner, 1979 ; Mummendey, et al., 1999).

Dans le cadre de l'approche des représentations sociales, le processus de « collective symbolic coping » cherche à rendre compte de la manière dont les groupes font face symboliquement à de nouvelles informations menaçantes, autrement dit comment les groupes (re)construisent, réorganisent leur savoir face à une menace, sans pour autant que ce processus n'aboutisse à l'élaboration de représentations sociales pleinement constituées (Wagner & Kronberger, 2001). Défini comme « l'activité par laquelle un collectif essaie de maintenir l'intégrité de son point de vue sur le monde » (Wagner, Kronberger & Seifert, 2002, p. 325), le coping symbolique collectif aboutit à des manières d'interpréter et de faire avec la menace (Gilles, et al., 2011). Il s'agit donc d'un processus dynamique (en 4 étapes) dans lequel les idées et les savoirs peuvent changer

au cours d'une réévaluation continue de la situation. La figure 5 illustre ce point par les feedbacks. Enfin, la théorie de l'identité sociale et la théorie des représentations sociales sont liés de manière dialogique (Breakwell, 1993) et la distinction permet surtout de déterminer la focale qui est favorisée lors de l'analyse : les savoirs ou l'identité (Marková, 2007).

Aussi, pour analyser les stratégies de faire face mises en place collectivement face à la menace identitaire dans et par les interactions sociales (au niveau des savoirs et des identités), nous avons organisés des focus groups (N=7) dans lesquels nous demandions aux participants de remplir ensemble, pour commencer, un test mesurant l'empreinte écologique des « Français en général » (c'est-à-dire une estimation du nombre de planètes qui seraient nécessaires pour subvenir aux besoins de l'ensemble de la population mondiale si tout le monde vivait comme « les Français en général »). Cette tâche avait pour objectif d'induire à la fin du questionnaire un sentiment de responsabilité collective pour la pollution. Nous avons ensuite laissé un temps de discussion spontanée aux participants autour de leur empreinte écologique, puis nous leur avons proposé une tâche de comparaison sociale avec les empreintes écologiques de groupes de niveaux variés qui leur semblaient pertinents (ville, pays, continent, niveau de richesse, etc.) et, enfin, une tâche de désignation et classement des responsables du changement climatique. Si la première tâche mettait donc l'accent sur les stratégies identitaires (changement de groupe, comparaison sociale), la deuxième tâche mettait davantage l'accent sur les stratégies liées à la perception de responsabilité. Enfin, nous avons mis en place une analyse séquentielle dans laquelle nous avons comparé pour chaque étape de la discussion la tonalité émotionnelle du discours (grâce au logiciel Emotaix, Piolat & Bannour, 2009, voir aussi Cohn, Mehl & Pennebaker, 2004), les groupes sociaux de référence, le type de savoir mobilisé, la dynamique de groupe.¹² La figure 6 (reprise de Haas, et al., 2017) est une synthèse des résultats.

L'analyse a pu mettre en évidence que les participants répondent au questionnaire en tant que Français (ou Parisiens pour les questions liées au transport), en mobilisant un savoir expérientiel (« je vois bien quand je prends le métro que ») et en débattant entre eux. Mais au moment où ils découvrent leur empreinte écologique, le lexique émotionnel (associé aux pronoms « nous » et « on ») devient négatif, ce qui indique qu'ils ressentent des émotions collectives négatives, ils changent de groupe social de référence pour aller vers des catégories supra-ordonnées (diluant la responsabilité), recourent à un savoir de psychologie naïve (« les gens sont égoïstes ») qui essentialise les comportements, maintiennent un consensus et recourent aussi à l'humour (pour dédramatiser). Enfin, nos résultats montraient également à ce stade des différences dans

¹² Les différentes étapes de la discussion reprenaient les différentes étapes du modèle de coping collectif symbolique (Wagner et al, 2002).

les processus de faire face entre les groupes qui avaient anticipé la menace (i.e. qui s'attendaient à une empreinte écologique très élevée) et ceux qui ne l'avaient pas anticipé : les premiers adoptaient immédiatement une stratégie de déni (« nous ne sommes pas responsables, on est poussé à ce mode de vie ») là où les autres commençaient par minimiser le résultat obtenu arguant que les pays pauvres ne polluent pas autant que « nous ». Cette stratégie était moins efficace car elle amenait un

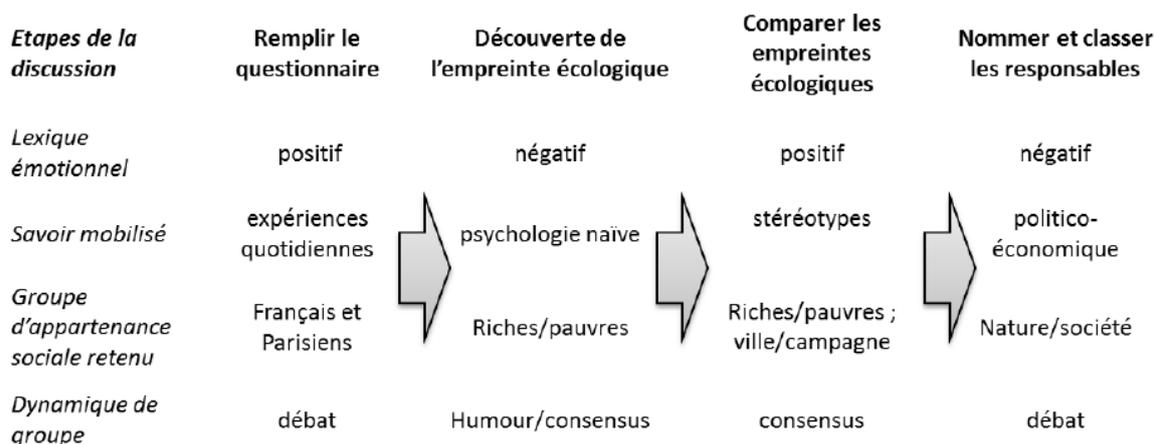


Figure 6 Principaux résultats de Caillaud et al (2016) repris de Haas et al (2017)

certain sentiment d'injustice auquel il fallait ensuite remédier.

L'analyse de la suite de la discussion met en évidence qu'ils vont recourir à des comparaisons sociales descendantes (avec des pays très riches comme les USA ou les Emirats-Arabis Unis) et ascendantes (des pays pauvres), ainsi qu'à la distinction ville/campagne pour réguler efficacement les émotions : l'état émotionnel redevient positif. Cependant, ils recourent pour cela à des stéréotypes sur les pays riches (taille des voitures, mais aussi des gâteaux, aux Etats-Unis par exemple) et sur les pays pauvres (« ils n'ont rien, ne risquent donc pas de polluer et ils sont très heureux comme ça ») pour faire dépendre la pollution du lieu de vie (plutôt que d'un choix de vie dont on est responsable) et justifier que la situation est bien comme elle est (les pauvres polluent moins, donc en moyenne ça va, en plus ils sont très heureux comme ça).

Enfin, au moment de nommer et classer les responsables du changement climatique, ils opposent les causes naturelles peu responsables (comme les vaches par exemple) à des causes sociétales fortement responsables (e.g. la consommation). En mobilisant ici un savoir socioéconomique (plutôt qu'un savoir quotidien comme au début de la discussion), le groupe vient ancrer la responsabilité collective dans un discours sur le système dans son ensemble et non plus autour des pratiques des Français ou des Parisiens. Le lexique émotionnel négatif qui revient indique que la menace n'a pas disparue... elle a été déplacée : d'une menace identitaire (nous sommes

responsables de la pollution) on passe à une menace d'ordre global (nous sommes tous victimes du système économique qui nous contraint et pollue notre planète). Mais cette menace où le groupe est victime est peut-être plus acceptable que la menace où le groupe est responsable de la pollution...

En conclusion, si la question du faire face collectif était déjà en germe dans nos tous premiers travaux (Caillaud, 2010b), elle a été systématisée ici grâce à l'analyse du coping symbolique collectif mis en place dans et par la communication au sein des groupes face à une menace identitaire. Cette étude présente un certain nombre d'intérêts qu'il nous semble opportun de rappeler dans le cadre de cette synthèse.

Tout d'abord, en mesurant le lexique émotionnel et sa variation lors de la discussion, il a été possible de contrer une critique faite à l'égard de la théorie des représentations sociales (Jost & Ignatow, 2001) selon laquelle elle ne démontre pas empiriquement que les représentations sociales ont pour fonction de faire face à des objets menaçants. Ici, le retour à des émotions positives montrent bien que la dynamique des représentations sociales (mobilisation successive de savoirs et de groupes sociaux de référence différents) permet de faire face et rend le menaçant moins menaçant, au moins dans un premier temps.

Ces résultats ont aussi une implication concrète dans le champ de la protection de l'environnement : ils montrent que chercher à induire un sentiment de responsabilité collectif pour amener les personnes à adopter des comportements plus écologiques n'est pas systématiquement une bonne solution. En effet, les comportements écologiques ne sont pas la seule stratégie efficace pour faire face aux émotions négatives, et le recours aux stéréotypes était systématique dans les groupes ainsi que la responsabilisation du système social plutôt que des individus.

5.2.2 Perspectives du coping symbolique collectif pour une approche sociétale

Le concept de coping symbolique collectif a été développé initialement pour analyser comment les médias à travers leur discours se familiarisent avec un phénomène nouveau et l'effet de ce discours dans le temps sur les croyances des individus (Wagner et al, 2002). Notre étude (Caillaud, et al., 2015) a tout d'abord contribué à démontrer la pertinence empirique du coping symbolique collectif pour rendre compte des stratégies mises en œuvre pour faire face à une menace également lors de communications informelles (comme supposé par Wagner et al, 1996). Aussi, et bien que ces termes ne soient pas utilisés par les auteurs eux-mêmes, le coping symbolique collectif nous informe sur des mécanismes contextuels (macro -> micro). A posteriori, cette étude constitue donc une tentative d'analyse des mécanismes contextuels définis par Lopes et Gaskell (2015) dans le cadre du développement d'une psychologie sociétale. En effet, le dispositif méthodologique mis en place, en comparant

différentes dimensions du discours avant et après la découverte de l’empreinte écologique, nous a permis d’observer comment les représentations sociales sont reconstruites par le groupe et durant l’interaction lorsqu’un événement menaçant surgit dans l’environnement et remet en cause les *taken-for-granted* (réaction à une modification du contexte). Mais, en analysant la manière dont les représentations sociales sont renégociées et évoluent, cette recherche a également mis en exergue le potentiel transformatif par le groupe d’une menace (en une menace plus acceptable). Autrement dit les focus groups et l’étude du coping symbolique collectif apparaissent pertinents pour analyser également les mécanismes transformationnels. Il devient dès lors possible théoriquement de relier entre eux les niveaux macro et micro : en montrant comment les significations sont renégociées au sein des groupes pour servir des enjeux émotionnels et identitaires immédiats imposés par la survenue d’un événement extérieur (ici une menace identitaire) et comment cela aboutit à une nouvelle réalité (une menace moins menaçante dans notre cas).

Par ailleurs, le concept de coping collectif symbolique offre d’autres perspectives pertinentes dans le cadre d’une psychologie sociétale puisqu’il permet aussi de re-contextualiser les processus psychologiques afin de ne pas laisser entendre qu’il s’agit de processus universels. En effet, dans une étude portant sur le coping symbolique collectif avec la grippe aviaire, Gilles et al. (2013) ont montré que lors de certaines phases du processus de coping observé au niveau macro dans le discours de la presse (celles où l’incertitude est la plus forte, le discours médical le moins présent et la diversité des thèmes la plus importante), on observe, au niveau micro de la part des individus (questionnaire d’enquête) un processus de mise en altérité (*othering*), c’est-à-dire que la maladie est maintenue à distance (le risque ne concerne que les *autres*). Cependant, cette mise en altérité est plus forte pour les enquêtés qui ont une forte orientation à la dominance sociale¹³ ou une forte vulnérabilité perçue. Autrement dit, les changements au niveau macro (dans le discours de la presse) ont un effet sur les individus au niveau micro (mise en altérité), mais cet effet n’est pas le même pour tous et dépend d’un certain nombre de variables individuelles. De la même façon, nos résultats montraient que les stratégies de faire face à l’empreinte écologique variaient en fonction de l’anticipation ou non du résultat par le groupe. Enfin, cette étude portait aussi en germe l’idée que cette renégociation des significations menant à redéfinir les représentations sociales s’appuyaient sur des dynamiques de groupes particulières (débat, maintien d’un consensus, recours à l’humour).

Ces deux nouvelles perspectives, lier les mécanismes contextuels et transformationnels pour articuler les niveaux macro et micro et prendre en compte le

¹³ L’orientation à la dominance sociale renvoie au degré de soutien à une hiérarchie entre les groupes et à l’égard d’une domination des groupes inférieurs par les groupes supérieurs.

fait que le changement social n'affecte pas tous les groupes de la même manière, ont pu être développés à l'occasion d'une recherche appliquée et a fait l'objet d'un article en révision (Caillaud, Haas & Castro, en révision).

5.3 Des professionnels face à un changement de loi

Après notre thèse, nous avons donc développé un intérêt pour la manière dont les représentations sociales évoluent suite à un changement intervenant au niveau du contexte. Aussi, lorsqu'une association de psychologues praticiens nous a sollicité, 10 ans après un changement de loi ayant modifié profondément l'approche du handicap en France, pour participer à une recherche action sur le rôle du psychologue au sein des Maisons Départementales pour Personnes Handicapées (MDPH), nous avons perçu l'opportunité d'un terrain précieux permettant d'investiguer la question de l'évolution des représentations sociales en contexte de changement de lois. Cette question était d'une certaine actualité dans le champ de l'environnement (Castro, 2012). Et les travaux que nous avons pu développer sur ce terrain nous permettent, a posteriori, de relier définitivement les mécanismes contextuels et les mécanismes transformationnels dans une perspective dialectique. C'est cet aspect que nous voulons mettre en avant dans cette partie.

Cependant la recherche de terrain a nécessité le déploiement d'un plan méthodologique qui dépasse les enjeux de recherche plus fondamentaux que nous exposerons ici. De même, cette étude a vu se déployer en réalité deux objets de recherche : les représentations sociales du handicap d'une part, et les représentations sociales du psychologue d'autre part. Bien que les deux soient intrinsèquement liés dans ce que l'on peut nommer un système représentationnel (Kalampalikis & Apostolidis, 2016) que nous avons mis en évidence dans le rapport de recherche remis au commanditaire (Caillaud & Haas, 2015), nous avons creusé des questions théoriques différentes à partir de chacun de ces deux objets. Enfin, cette recherche action a aussi donné lieu à la publication d'un article à destination des professionnels de terrain (Caillaud & Haas, 2017) sur lequel nous ne reviendrons pas ici mais qui souligne l'attention que nous portons à l'utilité sociale des recherches. Il nous faut donc, avant d'aborder les questions théoriques, dire un mot du contexte général de l'étude et du plan méthodologique déployé.

5.3.1 Contexte de la recherche-action

Depuis la loi de 2005, en France, au sein des Maisons Départementales pour Personnes Handicapées, des équipes pluridisciplinaires ont en charge l'évaluation des dossiers d'enfants afin de déterminer si leur situation relève du handicap et, le cas échéant, de proposer une compensation (par exemple une orientation scolaire spécifique). La composition de ces équipes varie d'un département à l'autre, mais il y a

en général un responsable d'équipe, un médecin, un psychologue, un directeur d'établissement spécialisé et un enseignant. Initiée par un changement de définition du handicap au niveau de l'organisation mondiale de la santé (OMS), la loi de 2005 est venue redéfinir le travail de ces équipes : centrées auparavant sur une approche biomédicale du handicap, elles doivent aujourd'hui adopter une approche plus globale de la situation de handicap en conséquence de quoi le médecin n'a plus a priori le rôle central. Si la loi de 2005 a fixé un cadre général pour le fonctionnement des MDPH, la liberté est laissée à chaque département de s'approprier ce cadre et de l'appliquer à sa façon. Ainsi, la CNSA (Caisse Nationale pour la Solidarité et l'Autonomie) propose un certain nombre d'outils pour guider l'évaluation des situations de handicap mais liberté est laissée aux équipes de s'en saisir ou non. Dans une volonté de constante amélioration de ces guides d'évaluation, la CNSA a sollicité une association de psychologues praticiens (APPEA) pour développer des outils plus appropriés pour l'évaluation psychologique. En réalité, cet outil devait aussi permettre aux MDPH de communiquer aux psychologues externes à la MDPH leurs besoins en matière d'évaluation psychologique. En effet, c'est un psychologue externe à la MDPH qui rencontre l'enfant et prépare un compte-rendu d'examen psychologique qui sera envoyé en MDPH et qui permettra à l'équipe pluridisciplinaire, en association avec les comptes-rendus reçus par d'autres professionnels (médecin, enseignant, assistante sociale, etc.) de proposer un plan de compensation adapté à l'enfant. Dans ce contexte, nous avons développé un plan méthodologique reposant sur l'articulation de différentes méthodes sur le principe de la triangulation. Le tableau ci-dessous (repris du rapport de recherche) résume les principales questions posées par la recherche appliquée et les méthodes déployées pour y répondre. Si nous n'avons pas procédé au recueil de l'ensemble des données, nous avons supervisé avec Valérie Haas (qui était responsable de ce projet côté Lyon 2) l'ensemble des étapes et nous avons formé un certain nombre de personnes à différentes opérations de recherche (préparation du corpus pour les analyses lexicométriques, formation à l'entretien de recherche, etc.). Enfin, nous avons également supervisé le travail d'une stagiaire en Master 2 recherche en psychologie sociale (Louise Young), stage qui a donné lieu à une communication scientifique.

C'est donc dans ce contexte que nous avons ensuite été amené à collaborer avec Paula Castro (ISCTE, Lisbonne) afin d'analyser plus spécifiquement comment les équipes pluridisciplinaires se sont approprié, ou non, la nouvelle définition du handicap. Une autre partie de cette recherche a donné lieu à une collaboration avec Ewa Drozda-Senkowska (Université de Paris), elle sera traitée dans la partie 6, et porte sur les représentations sociales du psychologue et de la psychologie. Pour cela, nous avons complété notre plan de recherche d'un questionnaire à destination des étudiants en psychologie, nous y reviendrons.

	Questions de recherche appliquée	Méthodes utilisées
Comptes rendus reçus en MDPH	- que contiennent les compte-rendu reçus par les MDPH?	1 Analyse lexicométrique de 263 comptes-rendus d'examens psychologiques
Equipes pluridisciplinaires	<ul style="list-style-type: none"> - leurs attentes en terme d'éléments psychologiques ? - dans quels cas sollicitent-ils un CR psychologique ? ou pas ? <ul style="list-style-type: none"> - que disent-ils recevoir ? - quelles améliorations ? - quels souhaits ? - comment se représentent-ils le travail du psychologue et le travail de rédaction du compte-rendu ? - qu'apporte le regard psychologique à l'EP ? - qu'apporte le regard psychologique dans le champ du handicap ? - quelle en est la spécificité ? 	2 Focus groups avec des équipes pluridisciplinaires (N=11) 3 Questionnaires auprès des membres d'équipes pluridisciplinaires
Psychologues envoyant des CR en MDPH	<ul style="list-style-type: none"> - quelle est leur démarche pour faire un bilan psychologique ? - que savent-ils des MDPH ? des procédures liées au handicap ? des nouvelles définitions ? - quelles sont leurs représentations du handicap ? - adaptent-ils leurs pratiques de l'examen ou d'écriture pour les MDPH ? <ul style="list-style-type: none"> - comment ? - évolutions perçues ? 	4 Entretiens individuels semi-directifs avec des psychologues (N=39)

Tableau 1 Principales questions de recherche appliquée et méthodes déployées

5.3.2 Une nouvelle loi, de nombreuses pratiques : rôle de la dynamique de groupe

Quand une nouvelle loi entre en vigueur (à un niveau national), sa traduction à un niveau local (dans notre cas les MDPH) mobilise un certain nombre de processus psychosociaux complexes d'appropriation et de traduction des nouvelles lois en termes concrets (valeurs défendues, pratiques, etc.). Bien que les lois aient un caractère normatif fort et contraignant, un certain nombre de résistances peuvent néanmoins s'observer au niveau local (Castro & Batel, 2008 ; Mouro & Castro, 2009 ; Brondi, et al, 2012 ; Sarrica, et al, 2016 ; Castro et al, 2018). Et ces phénomènes sont encore plus complexes lorsque la nouvelle loi a été stimulée par des traités ou accords internationaux et a donc fait déjà l'objet de certaines appropriations et traduction en passant du niveau international au niveau national. Ce phénomène est fréquent

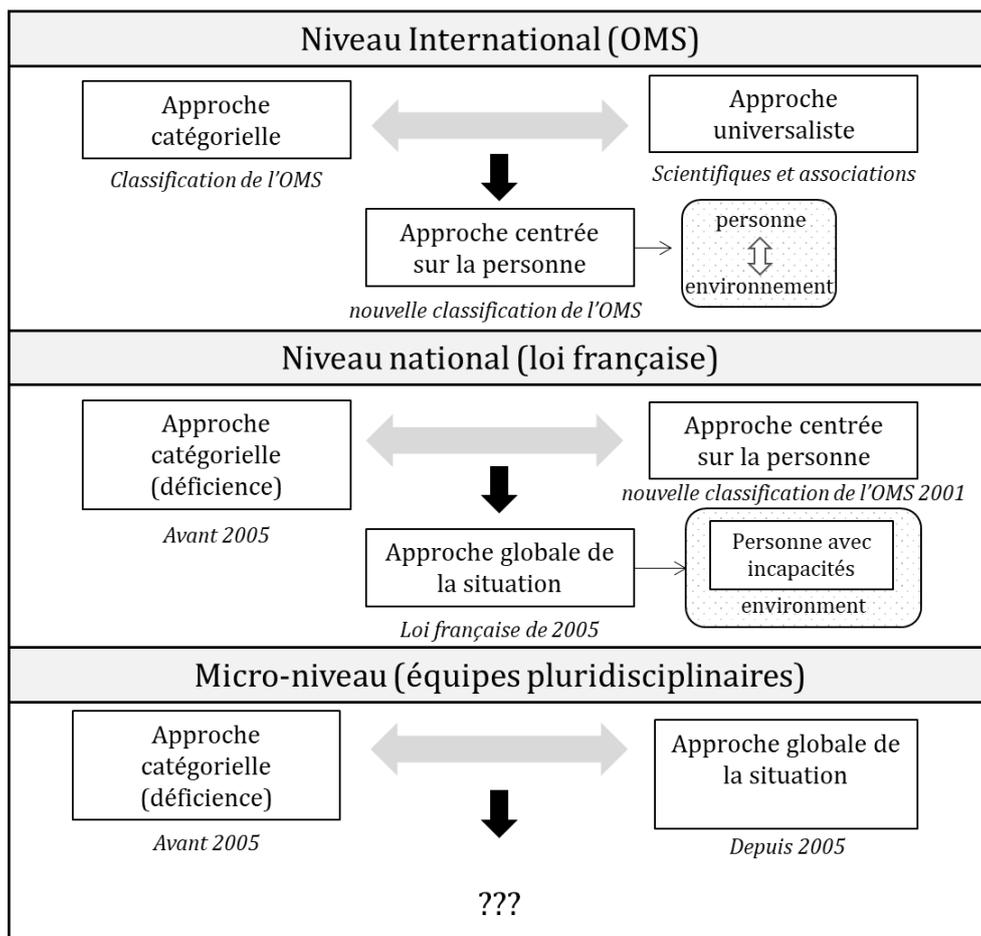


Figure 7 Tensions entre les principales approches du handicap à différents niveaux et leur résolution

aujourd'hui, notamment dans le domaine de l'environnement (Castro, 2012 ; Castro & Mouro, 2011). Ainsi, des significations négociées à un niveau international seront réappropriées et traduites à un niveau national en fonction des enjeux spécifiques au contexte et enfin, réappropriées et traduites de nouveau à un nouveau local en fonction des enjeux qui y ont cours. Une analyse de la littérature sur le handicap et le changement de loi de 2005 a ainsi permis de mettre en évidence l'évolution des représentations circulant au niveau institutionnel en France et des tensions qui traversaient les MDPH au moment de l'étude. La figure 7, reprise de l'article en révision, propose une synthèse de cette analyse. Si nous nous attardons un peu sur cette description du contexte, c'est qu'elle met en évidence que, au niveau macro aussi, les changements sociaux doivent être analysés en terme dialogique : différentes représentations du handicap se rencontrent, s'affrontent, se négocient et donnent lieu à des représentations hybrides comme nous allons le voir. Et cette analyse semble par ailleurs indispensable pour incarner une psychologie sociétale et saisir les tensions qui caractérisent l'objet à des niveaux micro.

Avant 2001, l'OMS définissait le handicap (en anglais disability) comme les conséquences sociales de ce qui est, à l'origine, un problème de santé. Il s'agit d'une

approche catégorielle et biomédicale séparant ceux qui *sont* handicapés de ceux qui ne le *sont* pas. Cette approche fut l'objet de critiques sévères (considérée comme essentialisant le handicap) par des experts et associations défendant au contraire une approche universaliste (chacun peut se retrouver en situation de handicap en fonction des conditions de l'environnement, Rioux, 1997 ; Barral, 2003 ; Gzil et al. 2007). Les débats qui ont eu lieu à un niveau international et qui ont opposé ces deux approches ont donné lieu à l'adoption par l'OMS d'une nouvelle approche syncrétique (Gzil et al, 2007) : une approche centrée sur la personne (Winance, Ville & Ravaud, 2007). Le handicap y est défini comme une restriction de participation sociale causée par une *interaction* entre les limitations d'activités liées aux conditions de santé et les obstacles environnementaux (Gzil et al., 2007, voir figure 7).

Lorsque cette définition de l'OMS arrive en France, elle va se confronter à l'approche catégorielle et bio-médicale du handicap ainsi qu'à deux lois de 1975 qui instaurent l'assistance à la personne handicapée comme un *droit* social (Stiker, 2000) qui doit prendre la forme d'une réhabilitation (plutôt que d'une compensation financière) pour se rapprocher le plus de la *norme* (Winance et al, 2007). Ainsi le handicap est mesuré en tant qu'écart à cette norme, et il ouvre *droit* à compensation si le taux de déficience est supérieur à 50% (Esnard, 1998 ; Bogalska, 2003). Les débats et discussions pour proposer une nouvelle approche du handicap en France vont aboutir à la définition d'une approche globale de la situation de handicap :

"Constitue un handicap, au sens de la présente loi, toute limitation d'activité ou restriction de participation à la vie en société subie dans son environnement par une personne en raison d'une altération substantielle, durable ou définitive d'une ou plusieurs fonctions physiques, sensorielles, mentales, cognitives ou psychiques, d'un polyhandicap ou d'un trouble de santé invalidant." (loi du 11 février 2005)

Cette approche peut être considérée comme hybride (Winance, et al. 2007) car elle juxtapose des éléments de l'ancienne approche biomédicale et de l'approche centrée sur la personne : l'idée *d'interaction* entre l'individu et son environnement a été modifiée pour devenir l'idée d'un individu *dans* un environnement. Sa mise en application dénote un certain nombre de paradoxes : les nouvelles institutions sont nommées Maisons Départementales pour les Personnes Handicapées, et non pas pour les personnes *en situation* de handicap ; des outils d'évaluation du handicap antérieurs à la loi de 2005 et clairement porteur d'une approche bio-médicale étaient encore utilisés 10 ans après la loi (exemple du Guide Barème qui définit le rôle social normal d'une personne en fonction de son âge, de son sexe...). Enfin, si la loi donne un cadre national pour penser le handicap, elle laisse le soin à chaque département de s'approprier la nouvelle loi dans ses pratiques d'évaluation et de compensation du handicap. Nous y avons vu une

occasion formidable d'analyser comment les différentes équipes pluridisciplinaires en charge de l'application de cette loi font face à la tension qui résulte entre l'ancienne approche du handicap (approche biomédicale) et la nouvelle approche centrée sur la personne définie par la loi de 2005. Nous nous sommes saisis des focus groupes menés avec les équipes pluridisciplinaires pour répondre à cette question.

Le concept de polyphasie cognitive nous a semblé ici particulièrement intéressant (Caillaud, Haas & Castro, en révision) pour analyser les représentations sociales du handicap qui sont négociées par les équipes pluridisciplinaires. La polyphasie cognitive exprime la pluralité des champs représentationnels, dans lesquels des styles de pensée, des significations et des pratiques différentes et parfois contradictoires co-existent au sein d'un même individu, d'une institution, d'un groupe ou d'une communauté » (Renedo & Jovchelovitch, 2007, p. 782). Dans un contexte où circulent des approches contradictoires du handicap, et où les équipes pluridisciplinaires doivent s'approprier la nouvelle loi et changer leurs habitudes ancrées dans l'ancienne approche biomédicale du handicap, on pouvait effectivement faire l'hypothèse que les différentes approches circulant au niveau socioculturel seraient mobilisées simultanément par les équipes (voir aussi Renedo & Jovchlovitch, 2007 ; Mouro & Castro, 2012). Cette hypothèse s'appuie sur le fait que la construction des représentations sociales met en jeu une dimension culturelle, autrement dit que les équipes mobilisent les catégories de pensée qui circulent au niveau socioculturel (Bauer & Gaskell, 2008, Marková, 2003). De plus, la construction des représentations sociales est également empreinte des relations sociales et des enjeux identitaires qui sont en présence, de la rencontre entre un Ego et un Alter (Bauer & Gaskell, 2008, Marková, 2003, Castro, 2015). Jovchelovitch & Priego-Hernandez (2015) ont ainsi proposé que la coexistence de savoirs de nature différente (la polyphasie cognitive donc) prend des formes différentes en fonction des relations Ego-Alter qui sont mises en jeu. Ainsi, elles définissent trois modalités de coexistence des savoirs :

- l'hybridation a lieu quand les savoirs et les significations de l'Autre sont reconnus et si l'interaction permet d'intégrer les contradictions. Dans ce cas, les différentes formes de savoirs (ici les différentes visions du handicap) vont se mélanger et donner lieu à un nouveau système représentationnel.

- la prévalence sélective a lieu quand les savoirs et significations des autres sont reconnus, mais différents systèmes de représentations seront mobilisés de manière séparée pour des raisons différentes en fonction des contextes. Il n'y a pas de mélange des savoirs. Dans notre situation, cela signifie que les équipes pourraient recourir à l'approche biomédicale du handicap et à l'approche globale de la personne en fonction du contexte.

- le remplacement a lieu quand les savoirs et significations des autres sont ignorés et un système de pensée unique est imposé, sans qu'il y ait donc polyphasie.

Ainsi, en partant de la proposition de Jovchelovitch et Priego-Hernandez (2015) nous avons fait l'hypothèse que le type de polyphasie cognitive que l'on pourrait observer au sein des équipes professionnelles pouvait être mise en lien avec des dynamiques de groupes particulières.

Les focus groups avaient été structurés de manière à avoir un discours réflexif de l'équipe sur son travail (quel serait le travail idéal ? etc.) et un discours plus concret qui se rapproche de leurs pratiques. Pour cela nous leur demandions de discuter d'un cas fictif, proche de situations que nous avons entendu être discutées lors d'observations préliminaires des équipes, et qui rendait saillant la tension entre l'ancienne et la nouvelle approche du handicap. Il décrivait une jeune fille qui, d'un strict point de vue médical, n'avait pas de déficience visuelle suffisante, mais pour qui le compte-rendu d'examen psychologique faisait état d'une très faible estime de soi, un sentiment d'exclusion et une forte souffrance psychique. Les parents demandaient d'avoir accès à une institution qui accompagne ce type de handicap sensoriel.

Nous avons mené une analyse conjointe des dynamiques de groupes (taux de participation des différents membres, mode de résolution des contradictions) et du contenu de la discussion (définition de la pluridisciplinarité, légitimité accordée au savoir, manières d'envisager le handicap) des focus groups menés dans le cadre de la recherche action. Conformément aux hypothèses, nous avons pu dégager effectivement trois patterns représentationnels différents, associés à trois dynamiques spécifiques des équipes pluridisciplinaires, que nous avons nommé « relational outcomes », afin d'insister sur l'idée que la modalité de coexistence des savoirs est à mettre en lien avec des dynamiques de groupe particulières. Le tableau 2 donne à voir une synthèse de nos résultats.¹⁴

¹⁴ Nous avons exclu de l'analyse un des groupes dans lesquels le médecin n'avait pas pu assister à la discussion, d'où N=10 ici.

	Une approche médicale (3 équipes)	Une approche au cas-par-cas (4 équipes)	Une approche systémique (3 équipes)
Type de coexistence des savoirs	Remplacement	Prévalence sélective	Hybridation
Comment est défini le handicap ?	Le handicap est une catégorie médicale	Le handicap est avant tout une catégorie médicale mais il y a des exceptions où il faut prendre en compte l'environnement	Le handicap est le résultat d'une interaction environnement-personne
Comment le handicap est-il évalué ?	Seulement sur la base des éléments médicaux	Cela dépend du niveau d'incapacité mis en évidence par le médecin	En rassemblant l'ensemble des informations reçues par tous les professionnels
Légitimité accordée aux experts	Le savoir médical est central, les autres formes de savoirs sont déniées	Le médecin est le seul expert, mais les autres points de vue peuvent être intéressants.	Reconnaissance de tous les savoirs comme des savoirs experts.
Distribution des tours de parole	Le médecin parle 1,34 fois plus que les autres	Le médecin parle 1,49 fois plus que les autres	Contribution similaire des différents membres de l'équipe.
Manière de gérer les désaccords au sein de l'équipe	Certains membres essaient de manifester leur désaccord de manière implicite (« je suis d'accord mais... »)	Si le taux d'incapacité est proche de la limite ouvrant droit à, alors les autres professionnels manifestent explicitement leur désaccord avec le médecin et tous les points de vue sont entendus	Les membres se réfèrent à des cas précédents qu'ils connaissent tous (narrations) et ils se posent mutuellement beaucoup de questions.

Tableau 2 Synthèse des résultats sur l'approche du handicap en fonction de la dynamique des équipes pluridisciplinaires

Illustrons ce tableau à travers une brève description des résultats obtenus pour l'approche médicale (trois des équipes). Ces équipes considèrent les limites de la nouvelle loi (trop inclusive, tout le monde risque de faire des demandes de compensation) et utilisent stratégiquement le savoir médical pour s'y opposer, se référant alors à l'ancienne approche catégorielle et médicale du handicap lorsqu'ils devaient évaluer le cas fictif :

Méd5 : Je dirais la problématique euh le le handicap a une répercussion psychologique euh mais euh le SAIS¹⁵ euh concerne euh des euh malvoyants quoi ?

Assist5 : Mm.

¹⁵ Service d'Aide à l'Acquisition de l'Autonomie et à l'Intégration Scolaire

Méd5 : Euh des malvoyants, elle euh ne me paraîtrait pas relever moi ça ne changerait pas ma position par rapport au SAIS mais on lui préconiserait de se faire accompagner.

EnsRef5 /Psy5 : Mm.

Méd5 : Hein de se faire aider on est dans le soin.

Direcole5 : Complètement.

Méd5 : On est dans le soin.

Psy5 : Mm.

Méd5 : On n'est pas euh on n'est pas dans le champ du handicap on est dans le soin et on se situe d'abord en étant dans le champ du handicap elle a certainement besoin d'un soin d'un soin psychologique de soutien mais l'enfant n'est pas euh handicapée et j'allais dire la mettre dans le SAIS là c'est déjà la mettre dans le champ du handicap hein ?

Anim5 : Alors.

Psy5 : Eh oui là en fait on sait pas la déficience visuelle.

Direcole5 : Mais le médecin a établi que...

Méd5 : A établi c'est ça on te dit on on n'a pas de renseignements suffisants

Psy5/Anim5 : Mm.

Méd5 : Mais euh en gros c'est sur le principe quoi hein ? C'est sur le principe.

Direcole5 : C'est la porte ouverte à n'importe quoi

Dans cet extrait, le médecin exprime très clairement qu'il ne s'agit pas d'un cas de déficience sensorielle. En partant du pronom « je » (« je dirai », « ma position ») pour aller vers le nous (« on lui préconiserait de se faire aider »), il impose sa décision comme étant celle du groupe. Les autres participants manifestent leur accord, la psychologue faisant précéder sa mise en doute des informations disponibles d'un « oui mais », un point de vue qui est contredit par le participant suivant et par le médecin qui recadre la discussion en définissant la tâche (« c'est sur le principe ») : autrement dit il s'agit de donner une réponse de principe à la situation, ce qui coupe court à la discussion. Ce type d'approche médicale du handicap est associé à une dynamique de groupe qui se caractérise par une plus grande prise de parole des médecins, le psychologue n'intervenant pas davantage dans la discussion sur le cas que les autres membres de l'équipe, et les contradictions sont exprimées uniquement de manière implicite. Enfin, cet extrait donne aussi à voir les conséquences pratiques de l'approche du handicap développée dans ces groupes : la situation ne sera pas reconnue comme une situation de handicap et ne donnera pas lieu à une compensation (tout au plus une indication d'aller se faire soigner, entendre par un psychologue). Or, dans les autres équipes, et notamment celles développant une approche systémique, la situation peut donner lieu à une reconnaissance de handicap. Ainsi, cette étude illustre clairement que les représentations sociales construisent notre réalité, ici des réalités différentes en fonction des départements dans lesquels travaillent les équipes.

Enfin, d'un point de vue théorique, cette étude permet de renouer avec la proposition initiale de Moscovici (1961), et rappelée par Duveen (2008), de mettre en lien différents types de groupes sociaux avec différents types de représentations sociales en ne considérant pas seulement que les groupes changent en fonction des valeurs qu'ils défendent, mais aussi en fonction de leurs patterns de fonctionnement psychosociologique. Aussi, malgré l'existence d'une seule nouvelle loi, nos résultats mettent en évidence que les équipes développent différentes représentations sociales du handicap associées à différentes dynamiques de groupe, menant potentiellement à des inégalités de traitement sur le territoire. Les résultats soulignent ainsi le lien isomorphe entre représentations sociales et facteurs sociaux (Jodelet, 2008). Cette étude montre également que les institutions ne sont pas des lieux stables et fixes qui déterminent la manière de penser des individus (Himmelweit, 1990). Au contraire, elles sont aussi des lieux où les significations sont négociées, afin, on peut le supposer, de maintenir ou renforcer la légitimité des différents acteurs. En effet, rappelons que nous sommes ici dans une situation où la loi de 2005 implique que le savoir médical n'est plus le seul légitime.

5.4 Pour une approche dialectique des mécanismes contextuels et transformationnels

La recherche sur le changement de loi nous a permis de développer plusieurs points importants pour la psychologie sociétale. Au-delà du fait qu'elle permette de mettre en évidence des inégalités de traitement et dénonce donc une potentielle situation d'injustice (Howarth, et al., 2013), elle permet plus sûrement de rendre compte des mécanismes contextuels et des mécanismes transformationnels dans une perspective dialectique : en effet, les significations négociées dans le contexte socioculturel sont remobilisées par les équipes, de manière différenciée en fonction des dynamiques de groupe, de sorte que le changement social n'affecte pas toutes les équipes de la même manière (Himmelweit, 1990). En retour, cela amène les équipes à instaurer par leurs pratiques d'évaluation et de compensation différentes approches du handicap participant dès lors à définir ce qu'est *réellement* le handicap dans la société (mécanismes transformationnels). Nous avons déjà souligné cet aspect concernant l'étude sur le coping collectif symbolique : les focus groups peuvent être utilisés comme des outils permettant de mettre en évidence des mécanismes contextuels et des mécanismes transformationnels de manière dialectique, et ceci parce qu'ils permettent d'analyser à la fois les patterns de significations qui sont utilisés, ainsi que la manière dont ces patterns sont renégociés en situation d'interaction en fonction du contexte (Halkier, 2017).

Cette manière d'envisager les deux mécanismes permet d'éviter toute sorte de réductionnisme, psychologique ou sociologique : il s'agit bien de comprendre comment les significations qui circulent à un niveau macro déterminent et sont déterminées par les acteurs sociaux. Si les deux précédentes études ont fait appel à des notions théoriques différentes (coping symbolique collectif et polyphasie cognitive), elles partagent toutefois un intérêt pour la fonction symbolique des représentations sociales, autrement dit le fait que les représentations sociales peuvent être définies comme une manière de conférer des *significations* au monde extérieur, significations qui portent donc en elles les enjeux contextuels (légitimité professionnelle, régulation émotionnelle, stratégie identitaires, etc.). Dans la section suivante, nous allons tenter d'esquisser une autre voie méthodologique que celle des focus groups pour saisir la fonction symbolique des représentations sociales pour comprendre comment cela peut s'inscrire dans une approche sociétale.

6 Au cœur des représentations sociales, le rapport à l'Autre

Dans cette partie nous allons présenter deux études menées dans le cadre de projets de recherche portant sur des objets différents mais qui ont en commun de se focaliser plus spécifiquement sur la fonction symbolique des représentations sociales. Ces deux études s'intéressent aux représentations sociales d'un même objet (le psychologue et la psychologie d'une part, et la malnutrition d'autre part) par deux groupes (ou plus) qui interagissent autour de cet objet. Bien que la première étude comporte également (en partie) une dimension diachronique (que nous n'évoquerons pas ici), c'est l'analyse croisée des représentations sociales des deux groupes qui nous a permis de développer une approche sociétale. Le point de départ théorique qui sous-tend les travaux ici concerne la dimension identitaire des représentations sociales, c'est-à-dire l'idée qu'à travers leurs représentations « les sujets sociaux expriment qui ils sont, comment ils se comprennent eux-mêmes et comment ils comprennent les autres, où ils se situent et où ils situent les autres » (Jovchelovitch, 1996, p. 125).

6.1 Le psychologue face aux autres : où les paradoxes légitiment le discours

La première étude que nous souhaitons rapporter brièvement ici s'inscrit dans le contrat de recherche précédemment évoqué sur le rôle du psychologue et la place accordée aux éléments psychologiques dans le champ du handicap. En effet, l'accès à ce terrain de recherche nous a permis d'investiguer les représentations du psychologue et du psychologique, un objet tensionnel (Kalampalikis & Apostolidis, 2016) dans le contexte présenté : le rôle central du médecin est remis en cause par le changement de loi et cela donne potentiellement plus de légitimité à d'autres professionnels comme les psychologues. Mais plus largement aussi, la psychologie est historiquement traversée par un certain nombre de tensions et de débats (nature/culture, normal/pathologique, introspection/comportement, inné/acquis : Ghiglione & Richard, 1999). D'un point de vue historique, le développement de la psychologie peut être considéré comme le catalyseur de la distinction entre sciences naturelles et sciences humaines en deux champs de connaissance séparés et cela rend compte des dichotomies qui structurent la discipline aujourd'hui (expliquer vs comprendre, nomothétique vs idiographique, quantitatif vs qualitatif, Bouterse & Karstens, 2015). En France, l'institutionnalisation de la discipline a sans nul doute contribué à renforcer ces oppositions (Plas, 2014) : d'une part, au CNRS, la psychologie est centrée sur la recherche avec une dominante cognitive, et elle est rattachée à la section « cerveau, cognition et comportement » coordonnée par l'institut des sciences biologiques ; d'autre part, dans les Universités la psychologie est majoritairement rattachée aux sciences humaines et sociales et forme des futurs professionnels qui se destinent essentiellement à la psychologie clinique. Les différentes associations de praticiens, à défaut de s'entendre sur une liste de traitements ou d'actes

pour la profession, ont abouti avec peine à une définition minimale du titre (Le Bianic, 2013). Il s'agit donc bien d'un objet tensionnel, qui a d'ailleurs fait l'objet d'investigations dans le champ des représentations sociales (Doise et al, 1982 ; Palmonari et al, 1987 ; De Paolis, 1990 ; Pomini & Duruz, 1993). Aussi, dans ce contexte de changement de lois, il nous a semblé intéressant de questionner les représentations sociales du psychologue et de la psychologie dans trois sphères différentes (Caillaud, Haas & Drozda-Senkowska, under review) Plus précisément, nous avons analysé :

- 1- l'évolution de ces représentations chez les étudiants de psychologie, et la manière dont ils se détachent ou non au cours de leur formation des savoirs de sens commun sur la discipline (voir par exemple Howard & Bauer, 2011 ; Lilienfeld, 2011),
- 2- les représentations sociales du psychologue et de la psychologie au sein des équipes pluridisciplinaires des MDPH,
- 3- et les représentations sociales de la psychologie telle qu'elles se donnent à voir dans les écrits des psychologues (dans les comptes-rendus d'examens psychologiques envoyés au MDPH) c'est-à-dire lorsque les psychologues, une fois formés, s'adressent aux équipes pluridisciplinaires. Pour reprendre la métaphore de la rose des vents de Bauer et Gaskell (2008), les compte-rendu d'examen psychologique apparaissent comme un de ces moments d'intersections où les deux sphères précédentes se rencontrent.

Sphère	Population interrogée	Méthode	Principales dimensions d'analyse
Futurs psychologues	Etudiants de Paris Descartes (N=204) et Lyon 2 (N=313) en L1, L3 et M2	Questionnaire	Représentations sociales de la psychologie, du psychologue, de son rôle dans le champ du handicap NB : certains items ont été élaborés à partir de Doise et al, 1982
Equipes pluridisciplinaires	équipes pluridisciplinaires de différentes MDPH (N=11)	Focus groups	Contribution du psychologue dans la discussion d'un cas fictif, légitimité perçue du psychologue, informations psychologiques attendues, fonction attribuée au compte-rendu d'examen psychologique
Intersection entre psychologues et équipes pluridisciplinaires	Compte-rendu anonymes d'examen psychologique (N=263)	Analyse lexicométrique	Mise en évidence des univers lexicaux et de leur organisation

Tableau 3 Sphères d'étude des représentations sociales du psychologue et de la psychologie et méthodes déployées

Pour cette étude, nous nous sommes appuyées, en plus des méthodes déployées dans le cadre de la recherche auprès des MDPH, sur un questionnaire à destination des étudiants de psychologie. Le tableau 3 donne un résumé des méthodes auxquelles on se réfère ici.

Les résultats montrent tout d'abord que les représentations sociales des futurs psychologues font écho aux tensions qui structurent historiquement la discipline (voir mécanismes contextuels mentionnés auparavant) : ils se représentent la psychologie à la fois comme une discipline scientifique, quand elle recourt à l'expérimentation et recherche des lois universelles, et à la fois comme n'étant pas une science, quand elle repose sur l'analyse de cas particuliers et apporte de l'aide. Toutefois, en s'appuyant sur les réalités corporelles observables (e.g. cerveau, voir aussi Rodriguez, 2006) elle peut fonder une pratique de soin, sur le modèle du médecin. D'un point de vue pragmatique, les résultats mettent surtout en avant que, en reproduisant ces oppositions, les étudiants ne mentionnent pas que le psychologue peut développer une approche globale de la personne. Enfin, les étudiants ne délaissent pas un savoir de sens commun (le psychologue doit avoir des « qualités personnelles ») et n'incluent pas l'activité de diagnostic dans leur représentation de la profession (y compris en master 2).

Quant aux équipes pluridisciplinaires, les résultats montrent que, en fonction de leur dynamique de groupe (voir section 5.3.2), elles (re)construisent des représentations sociales du psychologue et de la psychologie qui maintiennent les relations de pouvoirs institutionnalisées (voir aussi De Paolis, 1990; Pomini & Duruz, 1993). Par exemple, dans les équipes où le rôle du médecin reste central, la dimension scientifique de la psychologie (et également celle des tests) est remise en question afin d'affirmer que seul le médecin est un expert du handicap. Le psychologue étant au mieux un technicien des tests, on en attend uniquement une évaluation des déficiences cognitives. Enfin, contrairement à d'autres contextes (De Paolis, 1990, Gilbert, 2012), ni les psychologues ni les autres membres de ces équipes ne se réfèrent au code de déontologie ou au fait que la profession soit réglementée pour négocier la légitimité du psychologue. A l'opposé, pour ne donner qu'un autre exemple, les équipes développant une approche systémique du handicap, et pour lesquelles tous les membres participent de manière similaire aux discussions, attribuent au psychologue la capacité à avoir une approche globale de la personne, à poser des « diagnostics » et à « voir des choses » que les autres membres ne voient pas. Dans ces équipes, le psychologue est un expert, et les attentes en termes d'informations psychologiques sont très diversifiées.

Face à ces attentes variées et des représentations sociales différentes de la discipline et de la profession au sein des équipes pluridisciplinaires, l'analyse lexicométrique des compte-rendu adressés aux équipes des MDPH montre que les psychologues

reproduisent, par leur pratique et au sein d'un même écrit, les oppositions qui structurent leurs représentations de la discipline et de la profession, élaborées au cours de leur formation (notamment qualitatif/quantitatif). Mais, de manière subtile, ils accentuent certains éléments en fonction de la situation : par exemple, lorsque l'enfant est déjà dans le champ du handicap, ils favorisent les éléments plus qualitatifs (e.g. les retentissements affectifs négatifs) n'ayant plus besoin de justifier par des chiffres la situation de handicap et leur légitimité à se prononcer sur la situation. Au contraire, ils insistent davantage sur les éléments chiffrés (comme le QI), et ce en conclusion de leur rapport, pour les enfants qui ne sont pas encore dans le champ du handicap, ce qui, dans le contexte des équipes de MDPH peut être vu comme une manière de légitimer leur point de vue. Ainsi, cette recherche montre que les paradoxes qui structurent les représentations sociales de la psychologie et du psychologue continuent certes d'exister tout au long de la formation (jusqu'en M2) mais s'avèrent être utilisées de manière stratégique par les psychologues lorsqu'ils s'adressent à des équipes pluridisciplinaires où leur légitimité se trouve parfois être sérieusement mise à mal.

En proposant ici une opérationnalisation de la rose des vents (Bauer & Gaskell, 2008), nos résultats contribuent à souligner la fonction symbolique des représentations sociales :

- au sein des équipes pluridisciplinaires d'abord : la (re)construction des représentations sociales du psychologue et de la psychologie sert des enjeux identitaires et des enjeux de pouvoirs locaux (Jovchelovitch, 1996 ; Howarth, 2006a), autrement dit elle permet aux équipes de justifier la légitimité (ou l'absence de légitimité) accordée aux différents professionnels et à défendre dans le même temps une certaine approche du handicap (médical, cas-par-cas, systémique, voir section 5.3.2). Ces résultats font écho à l'étude de De Paolis (1990) qui avait mis en évidence que les médecins et les travailleurs sociaux développaient des représentations assez négatives du psychologue en réponse à la menace identitaire que pouvait représenter l'apparition de cette nouvelle profession (tandis que les instituteurs, qui ne sentaient pas menacés, développaient des représentations sociales positives).

- dans les compte-rendu d'examen psychologique, les différentes dimensions des représentations de la psychologie (qui apparaissent comme des tensions épistémologiques et des survivances de sens commun qu'on aimerait en tant qu'enseignante voir dépassées chez les étudiants) sont pourtant stratégiquement utilisées par les psychologues pour négocier leur légitimité auprès de leur destinataire. Mais les résultats montrent dans le même temps comment les psychologues, par leurs écrits, maintiennent aussi les tensions qui structurent les représentations sociales de la discipline, et ne contribuent donc pas nécessairement au changement.

6.2 Malnutrition et mise en altérité dans deux contextes Népalais

La deuxième étude que nous souhaitons présenter dans cette partie trouve son origine dans une recherche actuellement menée pour et avec l'ONG Action Contre la Faim au Népal. Le point de départ est un problème sociétal très concret : la malnutrition sévère aiguë chez les enfants de moins de 5 ans est globalement un enjeu de santé dans les pays en voie de développement (Black et al, 2013) car c'est une des premières causes de mortalité et de morbidité avec des conséquences majeures pour la santé de l'enfant et son développement (Grantham-McGregor et al, 2017). Bien que des programmes communautaires de lutte contre la malnutrition infantile aient été développés (Choudhury et al, 2014) de manière à réduire certaines des barrières d'accès aux soins habituellement rencontrées (e.g. distance géographique au poste de soins), d'autres barrières semblent subsister comme la charge de travail durant les récoltes par exemple mais aussi le manque de connaissances sur la malnutrition (Puett & Guerrero, 2015). Ainsi, de nombreux enfants en situation de malnutrition sévère aiguë (SAM) ne bénéficient pas de ces programmes et des soins appropriés. Un projet de recherche a donc été mis en place avec Action Contre la Faim (financement Fondation Action Contre la Faim) afin d'investiguer les représentations et savoirs des mères d'enfants SAM concernant la malnutrition avec pour objectif de comprendre pourquoi les mères (ou plus généralement les care-givers) n'amènent pas leurs enfants se faire soigner alors même qu'ils ont été diagnostiqués SAM. Ce type d'étude peut également fournir des connaissances sur les croyances culturelles et les pratiques des communautés à l'égard de la malnutrition aux acteurs sociaux impliqués dans la mise en place des différents programmes de lutte contre la malnutrition, et qui ressentent le besoin d'adapter leur discours aux savoirs préexistants de ces communautés (Gaihre, et al., 2019). Enfin, Action Contre la Faim ressentait le besoin d'une approche qualitative pour comprendre pourquoi certaines mères, alors même qu'elles évoquent une charge de travail importante ou une trop grande distance du poste de soin, emmènent pourtant leurs enfants se faire soigner par des chamans, parfois très éloignés.

Trois constats ont pu être posés qui apportent des éléments pertinents d'un point de vue psycho-social :

- très peu de littérature existe sur les représentations de la malnutrition par les membres des communautés, et les rares études qui existent contribuent à maintenir une opposition entre les savoirs traditionnels et le savoir médical sur la malnutrition (Jaffré, 1996 ; Castillo-Carniglia, et al. 2010 ; Permuntá & Fubah, 2015 ; Mwangome, et al, 2015 ; Burtscher & Burza, 2015). Ainsi, ces études notent l'absence de recouvrement des catégories nosologiques traditionnelles et médicales (Jaffré, 1996 ; Mwangome et al, 2015), l'existence de croyances populaires sur la malnutrition qui s'expliquerait par un

mauvais sort (Burtscher & Burza, 2015) ou par un *mauvais* comportement de la mère durant la grossesse ou l'allaitement (Permunta & Fubah, 2015 ; Roger-Petitjean, 1996).

- des travaux anthropologiques menés au Népal mettent en exergue un discours sur la modernité qui oppose ce qui est moderne (la médecine occidentale par exemple) et ce qui ne l'est pas (par exemple, les chamans), et qui alimente un discours sur *l'Autre*, le villageois, qui n'est pas moderne (Pigg, 1992, 1995, 1996). Si ce discours est apparu au départ chez les soignants et les membres d'ONG portant les programmes de développement comme une stratégie identitaire (pour paraître « moderne »), les membres de la communauté se sont également appropriés ce discours, bien que de manière différente et sans remettre totalement en cause le recours au chaman (Pigg, 1996). Aussi, il est peu surprenant de trouver trace d'une coexistence des différents types de savoirs (traditionnels et médicaux) sur le mode d'une polyphasie cognitive (Wagner et al, 2000, dans un pays voisin du Népal pour expliquer la maladie mentale).

- enfin, la malnutrition est associée à de la honte ou de la culpabilité dans de nombreux pays (Bliss, et al, 2015; Howard & Millard, 1997; Mull, 1991 ; Ware et al, 2018) bien que pour des raisons différentes. Ainsi, au Pakistan, la honte est ressentie face à la malnutrition qui est perçue comme une punition par un esprit pour un comportement immoral de la part de la mère tandis qu'en Tanzanie la honte est ressentie face à ce qui est perçu comme un symptôme de pauvreté (Bliss et al, 2015). Castillo-Carniglia et al. (2010) mettent en évidence que, en Bolivie, les familles d'enfants SAM se sentent coupables de ne pas réussir à mieux s'occuper de leurs enfants et que, dans le même temps, le personnel soignant et les autres membres de la communauté les accusent de ne pas nourrir les enfants correctement. Il y a donc un enjeu interactionnel majeur concernant la malnutrition : les sentiments de honte et culpabilité des caregivers font écho à un discours stigmatisant de la part des personnels soignants et des membres de la communauté.

D'un point de vue psychosocial, on pouvait donc faire l'hypothèse d'un processus de mise en altérité concernant la malnutrition comme c'est le cas pour d'autres maladies (la maladie mentale, Foster, 2006 ; la grippe de Hong Kong, Joffe & Lee, 2004 ; Ebola, Joffe & Haarhoff, 2002 ; la grippe aviaire, Gilles et al, 2011) mais aussi pour la pauvreté (Chauhan & Foster, 2014). En effet, lorsque nous faisons face à une maladie, nous avons recours à différentes formes de savoirs pour nous protéger de la menace qu'elle représente en instaurant une distinction entre Nous et Eux, une manière aussi de protéger notre identité sociale (Joffe, 1999). Ainsi, les personnes construisent une représentation des caractéristiques qui définissent les *Autres* (touchés par la maladie) et relient cette représentation à la cause de la maladie (Eicher & Bangerter, 2016). Au-delà de cette mise en altérité, il est également pertinent d'un point de vue psychosocial de

saisir les stratégies qui sont mises en place par les personnes concernées par la maladie (dans notre cas les caregivers d'enfants SAM) pour maintenir une identité positive (Joffe, 1995). Il nous semblait enfin que cette mise en altérité, et les stratégies pour y faire face, pouvaient venir s'ancrer, entre autre, dans les catégories traditionnel/moderne.

Nous avons déployé un certain nombre d'outils méthodologiques pour répondre à ces différentes questions : processus de mise en altérité de la malnutrition est-il à l'oeuvre ? Par qui ? Dans quelles catégories de pensée vient s'ancrer cette mise en altérité ? Comment les care-givers y répondent-elles au niveau représentationnel ? cela explique-t-il le non recours au soin ?

La figure 8 synthétise le plan méthodologique déployé. Le plan méthodologique repose par ailleurs sur la comparaison des données issues de deux districts népalais (Nuwkaot et Saptari) aux contextes socio-économiques différents mais similaires sur des aspects relatifs à l'organisation familiale (place des femmes, soins prodigués aux enfants).

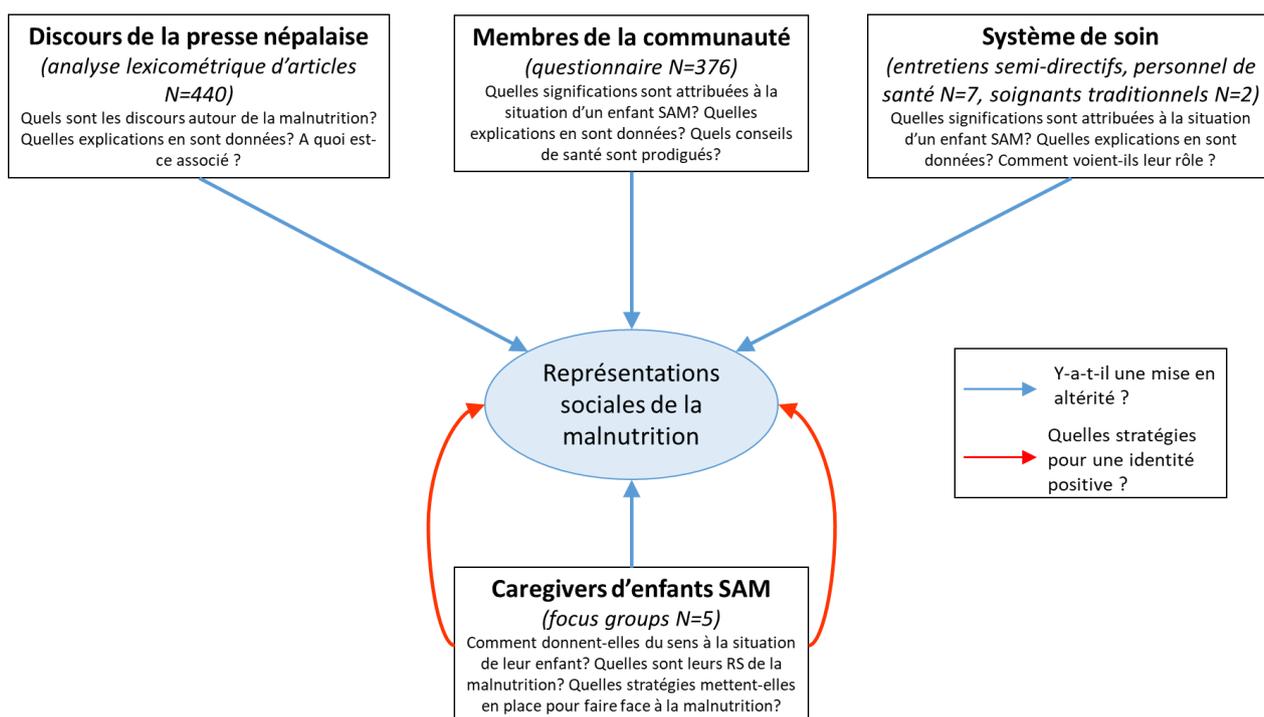


Figure 8 Plan de recherche mené au Népal sur les représentations de la malnutrition

Ce terrain de recherche a présenté un certain nombre de défis : difficile accès au terrain, nécessité de former des interprètes, négociation avec les partenaires locaux des conditions optimales de recueil de données tout en prenant en compte les difficultés inhérentes au contexte (par exemple, le nombre de questionnaire a dû être réduit de moitié en raison de l'arrivée de la moisson). Le soutien logistique d'ACF a été sans faille,

soulignant l'attention qu'il convient de porter au choix des partenaires de recherche. De notre côté, nous avons pris en charge la direction scientifique de cette recherche et nous avons impliqué différentes personnes du laboratoire : Nikos Kalampalikis (collaboration à la création des outils de recueil de données et notamment des focus groups) et Tanguy Leroy (collaboration à l'élaboration du questionnaire notamment pour la dimension émotionnelle). Nous avons également pu encadrer deux stagiaires de master 1 (stages axés sur la revue de littérature – Victor Pomathiod - et sur l'analyse de presse – Sofia Payotte) et nous avons pu bénéficier de la collaboration d'une ingénieure de recherche (Stépheline Guinguené) qui a beaucoup contribué à la mise en place du questionnaire et qui a réalisé l'analyse des données quantitatives et notamment les analyses multiniveaux. L'ensemble des résultats est présenté dans un rapport de recherche qui sera remis au commanditaire en septembre 2021. Un premier article est en cours de rédaction, d'autres sont en projet.

Dans le cadre de cette synthèse, nous aimerions simplement évoquer quelques résultats préliminaires et marquants de cette recherche et qui servent le propos de notre synthèse.

Dans le premier district, à Nuwakot, les membres de la communauté procèdent à une mise en altérité de l'enfant SAM qui est souvent réduit à un corps squelettique, déformé. Les causes de la situation sont davantage évoquées en termes de manque de soin apporté à l'enfant, par une mère et une famille décrite comme non-éduquée, fainéante, inutile et négligente. Quant au personnel de santé, il vient ancrer son discours sur la malnutrition dans les catégories modernes/traditionnels, et rattache la malnutrition à des zones spécifiques : soit dans le Terai (une région très stigmatisée du pays où se trouve le district de Saptari), soit dans des campagnes très éloignées, soit encore dans des « pays pauvres » comme en Afrique. Les cas de malnutrition dans leur district sont décrits comme devenus rares car les femmes y sont dorénavant éduquées, elles ont adopté les bonnes pratiques de soins et délaissés les pratiques du passé (autrement dit, elles sont *modernes*). Les cas de malnutrition sévères ne concernent donc que des mauvaises mères (qui savent mais ne s'occupent pas correctement de leur enfant). Quant aux femmes rencontrées en focus groups et qui ont un enfant SAM, elles expliquent que la malnutrition dans le cas de leur enfant est due à un mauvais Karma difficile à expliquer, une sorte de cercle vicieux entre maladie et malnutrition qui leur permet de ne pas être confondues avec les « pauvres » :

“Somewhere malnutrition can happen when they don't get to eat and there is extreme poverty in family. For us it was not like that our child just wouldn't eat” (participant NFG5W6).

En soulignant que « ailleurs » les enfants ne reçoivent pas assez à manger en raison d'une extrême pauvreté, cette participante indique qu'elle a intégré le discours

stigmatisant sur la malnutrition mais elle adopte une stratégie pour protéger son identité : pour son enfant le problème vient du fait qu'il ne veut pas manger. D'autres participantes ont eu des discours similaires à Nuwakot. En ce sens, l'explication qu'elles donnent à la situation de leur enfant (un mauvais karma) apparaît comme une stratégie identitaire efficace dans ce contexte, mais cela est associé à un fort sentiment d'impuissance face à la situation de leur enfant.

A Saptari, les membres de la communauté décrivent un enfant malade (les maladies sont variées (malnutrition mais aussi des vers, la polio, etc.) et attribuent des causes socio-économiques pour expliquer la situation. Contrairement à Nuwakot, c'est donc moins une mère et une famille maltraitante qui est décrite, que des conditions de vie familiales et socioéconomiques problématiques (mariage précoce, travail des mères durant la grossesse et l'allaitement, mauvaise alimentation de la mère dont le lait ne sera donc pas assez nourrissant, absence de nourriture). Mais on trouve aussi chez les membres de la communauté à Saptari des explications en termes de punition divine. Pour les personnels de santé, l'absence d'argent et de nourriture n'est pas le problème car les parents donnent souvent aux enfants, par manque d'éducation, des *junk food* qui coutent chers plutôt que des légumes verts qui ne coutent presque rien. Le discours sur la malnutrition vient s'ancrer chez eux aussi dans des catégories modernes/traditionnels. Ainsi, la malnutrition est de nouveau associée à un manque de savoirs et d'éducation chez les « pauvres », qui caractérise la population de Saptari pour les interviewés (là où à Nuwakot on décrivait une population devenue éduquée). Ici, une distinction va s'opérer entre le « bon pauvre », qui est coopératif dans le programme de soin, acquière les bons savoirs et adoptera les bonnes pratiques et dont l'enfant va se rétablir (celui qui accède au statut de moderne), et le « mauvais pauvre », celui qui n'est pas coopératif et maintient ses croyances traditionnelles et dont l'enfant ne se rétablira pas. Quant aux femmes s'occupant des enfants SAM elles développent un discours autour de la maigreur de l'enfant qui fait écho à la pluralité des causes trouvées auprès des membres de la communauté. Elles défendent l'idée que la situation de l'enfant peut être due à un manque de nourriture qu'elles rattachent à des conditions économiques (comme les membres de la communauté et contrairement au discours des personnels de santé) :

SFG2W1: I give, Sister, I give. This [malnutrition] happens only when [the child] doesn't get in time. [I] can't give in time.

SFG2W2: Poor people, poor people don't have money in hand to give [food] in time.

Dans cet extrait, la première femme explique qu'elle donne à manger toutes les choses nécessaires à son enfant, mais qu'elle ne peut les donner à temps, et une autre participante complète son explication en rattachant cela à la pauvreté et au manque de

ressources financières. Aussi, à Saptari, pour faire face au discours stigmatisant des personnels de santé sur la malnutrition (qui serait causée par des idées traditionnelles de personnes non-éduquées) les femmes s'appuient sur des catégories utilisées par les membres de la communauté pour expliquer la situation de l'enfant par un manque d'argent, une stratégie qui leur permet très certainement de se distancier du discours stigmatisant sur les personnes traditionnelles. En cas d'échec du traitement de la malnutrition, elles optent alors pour une autre maladie non diagnostiquée par les médecins, une manière ici de ne pas être associée à la catégorie du « mauvais pauvre » décrite par le personnel soignant, mais qui les met aussi face à un fort sentiment d'impuissance devant une « maladie » que personne ne sait traiter.

Les grandes lignes des résultats esquissés ici laissent entrevoir que la malnutrition vient effectivement s'ancrer au Népal autour des catégories traditionnel/moderne et que les différents acteurs négocient les significations accordées à la situation de l'enfant de manière à préserver sa propre identité et apparaître comme moderne. Sans nul doute, le discours des personnels de santé est aussi empreint de cet enjeu identitaire, et encore plus dans un contexte d'entretien où ma seule présence en tant que « chercheuse blanche », intervenant pour une ONG française renforçait la distinction entre « eux, les traditionnels » et « nous, les modernes ». ¹⁶ D'un point de vue plus pragmatique, nos résultats invitent à intervenir, non seulement auprès des femmes d'enfants en situation de malnutrition pour leur transmettre des informations, mais d'intervenir plutôt au niveau du contexte (notamment les personnels de santé) afin de trouver des pistes pour réduire le discours stigmatisant sur la malnutrition. Par ailleurs, la comparaison entre les deux districts a pu montrer que les représentations sociales de la malnutrition sont bien élaborées de manière différente en réponse aux enjeux contextuels : les care-givers élaborent des représentations sociales qui sont une réponse au discours stigmatisant spécifique auquel elles font face, les représentations sociales des soignants et des membres de la communauté peuvent être replacés dans les enjeux socioéconomiques de chaque district. Par exemple, Saptari est un district tellement stigmatisé qu'il est impossible de le situer comme déjà moderne ; au contraire, à Nuwakot, le personnel soignant considère que la modernisation y est en cours.

6.3 La fonction symbolique des représentations sociales pour une approche sociétale

Dans les précédentes sections nous avons illustré comment, a posteriori, nos travaux peuvent contribuer à mettre en évidence 1-des mécanismes contextuels et 2-leur lien dialectique avec les mécanismes transformationnels. C'est plus précisément par l'analyse des interactions sociales observées lors des focus groups que nous avons pu

¹⁶ Le passage de certains interviewés (y compris dans les focus groups parfois) du népalais vers l'anglais indique assez clairement la volonté d'adopter la langue moderne pour paraître éduqué et donc moderne.

montrer comment, au niveau microgénéétique, les significations sont mobilisées et renégociées en fonction du contexte et des dynamiques de groupe. Les travaux présentés dans cette section ont moins focalisé leur attention sur ces mécanismes mais nous semblent néanmoins pouvoir s'inscrire et contribuer à une psychologie sociétale. En effet, se centrer sur la fonction symbolique des représentations sociales, c'est-à-dire le fait que les représentations sociales sont un moyen de conférer des significations au monde extérieur et de construire la réalité (Jovchelovitch, 2001), est également une manière de s'intéresser aux phénomènes psychosociaux dans leur contexte sociétal. Nous souhaitons expliquer brièvement cette idée.

La fonction symbolique des représentations sociales est souvent ignorée au profit de leur seule fonction épistémique, c'est-à-dire à leur capacité à produire des connaissances sur le monde, notamment lorsqu'on considère les représentations comme de simples constructions mentales (Jodelet, 2008). Mais les représentations sociales ne sont ni un miroir du monde extérieur, ni une pure construction mentale (Jovchelovitch, 2007), ni le double du réel, ni le double de l'idéal (Jodelet, 1989b). Comme nous l'avons expliqué au départ, elles se situent dans cet espace intermédiaire que nous créons dans le dialogue et l'interaction (Howarth, 2006b). En effet, la connaissance n'est pas immédiate, elle passe par un processus actif de construction symbolique, de médiation. Par les représentations sociales, notre monde social devient une multitude de symboles dont le pouvoir est de conférer des significations, de construire des réalités et de les instituer (Jovchelovitch, 2001). C'est en cherchant à comprendre les significations que l'on peut commencer à étudier le lien entre différentes représentations et leurs conséquences au niveau sociétal. Ainsi, dans les recherches présentées dans cette partie notre attention s'est justement focalisée sur la fonction symbolique des représentations sociales, et plus spécifiquement, sur leur fonction identitaire. Dans ces études, nous avons abordé les représentations sociales « comme un environnement social symbolique qui s'exprime à travers l'activité d'individus » (Marková, 1996, p. 179), une manière d'articuler donc l'individuel et le collectif. D'un point de vue méthodologique, c'est en analysant puis en confrontant les représentations sociales de différents groupes qui interagissent autour d'un objet (la psychologie/le psychologue, et la malnutrition), autrement dit c'est en les replongeant dans les rapports d'interactions dans lesquelles ces représentations s'élaborent, que nous avons pu mettre en avant la fonction symbolique des représentations sociales et envisager les conséquences au niveau sociétal (le maintien de paradoxes au sein des représentations de la psychologie qui contribue parfois à la délégitimer ; un sentiment d'impuissance chez les mères d'enfants malnutris qui ne se retrouvent pas dans le discours des soignants). En ce sens, l'étude de la fonction symbolique des représentations sociales (bien que non directement tournée vers la mise en évidence de mécanismes contextuels ou transformationnels, Lopes et Gaskell, 2015 ;

ou vers l'articulation explicite de différents niveaux d'analyse, Doise, 2011), permet d'adopter une approche sociétale. En effet, le contexte sociétal, ici l'interaction intergroupes, y est explicitement un focus de l'analyse pour comprendre et analyser les pensées et les actions des individus (Nafstad, Carlquist & Blakar, 2011). Ces résultats montrent également que s'intéresser à la fonction symbolique des représentations sociales est une manière de poser la question du changement et de la résistance au changement. Prenons l'exemple de la recherche menée au Népal, les significations que les femmes attribuent à la situation de santé de leur enfant peut être considérée comme une stratégie identitaire, il n'en demeure pas moins que cela ne contribuera pas à une prise en charge médicale adaptée. Aussi, pour comprendre le changement et la résistance au changement social, il faut étudier les représentations sociales là où elles s'élaborent, c'est-à-dire dans les interactions avec l'altérité, celles-ci pouvant prendre des formes différentes (voire notamment Kadianaki & Gillespie, 2015).

7 Synthèse et perspectives : retour aux sources ou nouveau défi ?

7.1 Un cadre conceptuel redéfini pour penser une psychologie sociale

La synthèse de nos travaux a illustré que l'approche des représentations sociales, de par son caractère dialogique, offre un cadre fructueux pour développer une psychologie sociale. Nous avons également montré comment un certain nombre de stratégies méthodologiques pouvaient être mobilisées de manière pertinente dans ce cadre. Contrairement à des approches plus traditionnelles en psychologie sociale, l'approche des représentations sociales a été essentiellement pensée de manière à articuler l'individuel et le collectif. Ainsi, les concepts développés dans l'approche des représentations sociales et que nous avons mobilisés dans nos travaux (tels que par exemple le concept d'ancrage, le coping symbolique collectif, la polyphasie cognitive ou encore la fonction symbolique des représentations sociales) offrent des cadres d'analyse théoriques plus spécifiques et précis mais toujours féconds pour articuler l'individuel et le collectif et envisager leur constitution réciproque. A posteriori, nous pouvons considérer que nos différents travaux ont, dans une certaine mesure et de manière différente, développé les quatre focales proposées par Lopes et Gaskell (2015) et présentées au début de cette synthèse : une analyse des contextes sociaux, une analyse des mécanismes contextuels, une analyse à un niveau micro, et une analyse des mécanismes transformationnels. Cependant, afin de ne pas tomber dans une sorte de réductionnisme sociologique (où le niveau macro détermine le niveau micro), ou psychologique (où le niveau micro détermine le niveau macro), nous avons montré la possibilité et l'intérêt d'adopter une approche dialectique des mécanismes contextuels et transformationnels. Ici, les focus groups sont notamment apparus comme un outil méthodologique pertinent pour étudier ces processus de manière dialectique. Nos derniers travaux, davantage centrés cette fois sur le contenu des représentations sociales, nous permettent d'indiquer une autre voie pour incarner une approche sociale, plus focalisée celle-ci sur l'articulation des contenus que sur l'articulation des

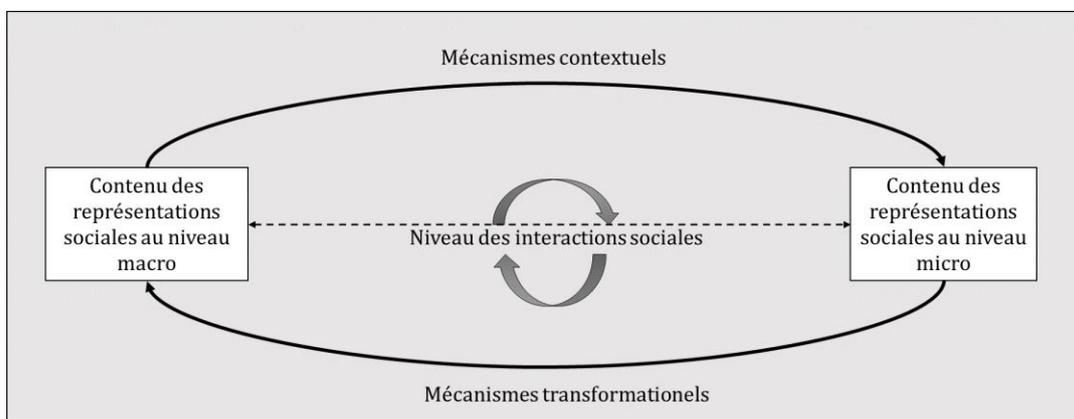


Figure 9 Proposition d'un cadre conceptuel pour une approche en psychologie sociale

mécanismes. Effectivement, l'analyse des représentations sociales d'un même objet à différents niveaux et/ou par différents groupes vient mettre en exergue la fonction symbolique des représentations sociales et permet dès lors d'articuler l'individuel et le collectif. Aussi, nous proposons que l'approche des représentations sociales peut servir une psychologie sociétale en développant un cadre conceptuel où deux focales sont possibles (voir figure 9), mettant l'accent soit sur les contenus (zones en blanc dans la figure) soit sur les processus (zones en gris) des représentations sociales mais toujours en considérant les deux :

- une focale où le contenu des représentations sociales à différents niveaux (macro/micro) ou par différents groupes est abordé de manière dialogique, en les articulant grâce par exemple à la fonction symbolique des représentations sociales (qui permet de prendre en compte les processus).

- une focale sur les mécanismes contextuels et transformationnels abordés de façon dialectique, et où l'on fait apparaître les contenus des représentations sociales comme le résultat de ces processus. Ici, l'analyse se centre sur les interactions sociales dans lesquels ces processus sont directement à l'œuvre.

Cette proposition tient donc compte du fait que les représentations sociales sont à la fois des processus et des contenus, mais tient compte également de l'articulation entre l'individuel et le collectif. Cette proposition n'a certes pas un caractère novateur pour l'approche des représentations sociales. Et ces éléments étaient déjà en germe dans la présentation que nous avons fait de l'approche (partie 2). Cependant, au vue des défis que représente la psychologie sociétale, peut-être pour notre discipline, pour notre laboratoire probablement, et pour nos travaux avec certitude, ce cadre conceptuel fournit un support pour penser des projets de recherche.

Un deuxième point qui ressort de cette synthèse concerne des éléments sur la manière spécifique de *faire* de la recherche (Himmelweit, 1990) : c'est un lien particulier mais nécessaire entre recherche fondamentale et appliquée, c'est aussi une analyse fine des contextes sociaux et historiques dans lesquels s'inscrivent nos objets et c'est donc un besoin certain de pluridisciplinarité pour penser la complexité des objets. Donnons quelques précisions pour certains de ces aspects qui caractérisent notre manière de *faire* la recherche.

Tout d'abord, nos travaux ont toujours pour point de départ une question sociétale pragmatique : comment expliquer les comportements écologiques ? comment nous protégeons-nous d'une information menaçante ? quelles sont les attentes en matière d'évaluation psychologique dans le champ du handicap ? pourquoi les mères n'emmènent-elles par leurs enfants malnutris se faire soigner ? La lecture psychosociale que nous développons sur le terrain amène dès lors à des questionnements théoriques

qui font sens socialement mais surtout qui sont empreints de la complexité des phénomènes (Kalampalikis & Apostolidis, 2016) et nécessitent donc nécessairement de penser l'articulation entre les niveaux individuels et collectifs, et entre le contenu et les processus. Cela ne veut pas dire que des questions de recherche purement fondamentale ne seraient pas « complexes » ; mais partir de questions appliquées nous permet de développer à la fois un certain niveau de complexité tout en restant attachée à un certain niveau de pertinence sociale. Par ailleurs, beaucoup de théories scientifiquement pertinentes sont apparues en tant que réponses à des questions pratiques qui se posaient lors de recherches dites appliquées (Moscovici, 2012b). Cela nécessite il est vrai un effort à différents niveaux et il nous faut ici en dire quelques mots.

7.2 Articuler recherche appliquée et recherche fondamentale : une certaine manière de faire la recherche

Premièrement, la demande qui nous parvient lors d'un contrat de recherche est une version du problème qui est posée par un acteur social dans une relation avec nous (en tant que psychologue social). Et ainsi, la demande sociale n'est pas l'équivalent du problème social (Moscovici, 2012b). Et cela pose un effort constant dans la négociation des terrains. Par exemple, lors de notre recherche sur les comptes-rendus d'examen psychologique au sein des MDPH, la demande du commanditaire était de comprendre les attentes des MDPH en matière d'informations psychologiques. Mais le travail préliminaire sur le terrain a montré la nécessité d'ouvrir notre attention sur les paradoxes de la nouvelle loi et les différentes façons de définir ce qu'est le travail des équipes pluridisciplinaires et comment elles définissent ce qu'est le handicap (car de cela dépendent les attentes en termes d'informations psychologiques). Cette reformulation du problème a un effet aussi sur les terrains et cela prend dès lors du temps de mener la recherche sans remettre en cause la légitimité de la demande ou celles des acteurs impliqués. Ainsi, pour ne rapporter qu'une seule situation vécue, lorsque nous avons présenté le questionnaire que nous voulions faire passer, une des personnes en charge de la diffusion et de la mise en place de la loi du handicap au sein des MDPH et commanditaire de l'étude avait très mal accepté certaines questions posées aux membres des équipes pluridisciplinaires. Certaines propositions de réponses étaient tout simplement hors cadre légal, mais elles correspondaient pourtant à des pratiques de travail réelles que nous avons observées sur le terrain et qui remettaient en cause le succès du travail de notre interlocutrice. Il fallait dès lors négocier chaque question, lui en expliquer l'intérêt, sans remettre en cause son propre travail¹⁷. Ainsi, il ne s'agit pas seulement de comprendre et d'analyser la demande, il faut encore négocier la recherche,

¹⁷ Il va de soi que cette personne n'avait pas « mal fait » son travail, mais que nous étions face à un phénomène de résistance au changement social que la littérature décrit très bien mais qui, pour ceux qui portent le changement, reste difficile à envisager.

et ce à chaque étape (et je n'évoque pas ici les questions d'ordre déontologique que cela pose également). Et c'est cette négociation qui permet aussi, dans un certain sens, de ne pas faire *que* de la recherche appliquée mais de l'articuler à la recherche fondamentale, autrement dire d'avoir un certain degré d'autonomie dans le faire (Moscovici, 2012). Cette négociation des terrains est cependant également nécessaire pour réaliser un bon travail en tant que psychologue social praticien, et c'est en ce sens que nous nous attachons aussi à transmettre aux étudiants ces compétences d'analyse de la demande et de négociation des terrains. C'est le cas notamment dans l'accompagnement des mémoires professionnels mais aussi dans l'encadrement des projets collectifs menés par nos étudiants de master 2. Enfin, ce travail nécessite aussi des temps de restitution, souvent sous des formats variés (conférence, rapports écrits). Parce qu'il nous semble important aussi de rendre compte de ce travail en retour aux acteurs sociaux qui se sont mobilisés pour nos recherches, nous répondons souvent positivement à des invitations plus larges à présenter nos travaux : par exemple, nous avons écrit un article à destination des psychologues praticiens sur la recherche menée dans les MDPH (Caillaud & Haas, 2017) en réponse à l'invitation d'un collègue psychologue clinicien, nous répondons régulièrement à des invitations relatives à nos travaux sur la question écologique (Institut des Hautes Etudes pour la Science et la Technique, Conseil Économique, Social et Environnemental Régional de l'Auvergne Rhône-Alpes, Université Tous Âges, prochainement pour l'Instance Régionale d'Education et de Promotion Santé) ou sur d'autres domaines (Cf interview pour Le Vif sur la menace Covid et la pensée sociale). Nous écrivons avec Action Contre la Faim un article pour une revue à destination des professionnels de l'humanitaire sur la recherche menée au Népal. Présenter nos travaux dans ces cadres c'est enfin contribuer à la diffusion de la discipline et à l'émergence de nouveaux projets où la psychologie sociale pourrait être mobilisée. Ce rapport aux terrains me permet également aujourd'hui d'envisager des projets dans le cadre de la co-direction du parcours de master de psychologie sociale appliquée et d'y défendre une certaine approche de la formation par la recherche.

J'en viens à un deuxième effort que l'articulation de la recherche appliquée et fondamentale suppose. En effet, cela pose aussi un défi au moment de l'analyse des données. En effet, si une simple description de la situation peut éventuellement satisfaire les besoins d'une recherche appliquée, et bien que là aussi nous pensons et transmettons aux étudiants que plus c'est mieux, la recherche fondamentale, elle, ne s'en satisfait en rien. Le caractère très descriptif est une limite souvent reprochée d'ailleurs aux recherches qualitatives. Mais des outils existent afin de proposer ce que certains nomment une « analyse à valeur ajoutée », autrement dit une analyse « qui a pour but d'identifier des propriétés abstraites clefs d'un phénomène particulier, qui pourront être utilisées par les lecteurs pour juger dans quelles mesures les résultats peuvent être

appliquées de manière pertinente à d'autres situations » (Eakin & Gladstone, 2020, p. 2). Cette analyse à valeur ajoutée, qui ne saurait faire l'impasse d'une description des résultats, est vitale pour la recherche fondamentale. Nous pensons avoir montré dans cette synthèse comment, dans nos travaux, nous cherchons justement à développer ce type d'analyse. Ainsi, par exemple, nos travaux au sein des MDPH permettent de mieux comprendre d'autres situations dans laquelle des groupes doivent faire face à un changement intervenant au niveau macro-social. Ces résultats permettent également de contribuer, certes toujours modestement, au développement de la théorie des représentations sociales. Mais, en partant d'un problème sociétal concret, on s'assure également que ces développements théoriques fassent également sens socialement. Et c'est bien cette manière d'aborder la recherche que j'essaie de transmettre aux étudiants que j'encadre dans leurs recherches. Mais, cette analyse à valeur ajoutée est également vitale pour la recherche appliquée : certains partenaires, auprès desquels nos étudiants interviennent, ont bien conscience de cette valeur ajoutée potentielle et nous sollicitent aussi pour cela. Ils perçoivent que ce que nos étudiants mettent en évidence lors d'observations aussi inattendues que sous les douches d'une piscine municipale (les usagers respectent-ils la norme d'une douche savonnée ou pas ?) peut être appliqué/transféré dans d'autres secteurs de la vie municipale.

Enfin, cette articulation entre recherche fondamentale et recherche appliquée demande un effort dans le déploiement des outils méthodologiques. Prenons un exemple. Pour la recherche publiée sur le coping symbolique collectif (Caillaud, Bonnot & Krauth-Gruber, 2016), la question de recherche était avant tout une question de recherche fondamentale (si tant est que la distinction fasse sens). Pour y répondre, nous avons choisi la méthode la plus adaptée, et nous avons construit un matériel très précis. Les analyses étaient assez ciblées. Je ne voudrai pas laisser penser ici que cette recherche ait été facile, ce n'est pas le cas ! Néanmoins, comparés aux autres recherches dans lesquelles nous nous sommes engagés, cela fut plus simple. Car s'engager à répondre à un problème social concret nécessite d'aborder un phénomène sous des angles multiples (tant au niveau théorique, que méthodologique, que du point de vue des acteurs concernés). Ainsi, les plans méthodologiques que nous déployons sont couteux (plusieurs méthodes de recueil de données, plusieurs méthodes d'analyses, et en règle générale plusieurs perspectives théoriques). Les efforts d'adaptation du matériel prennent du temps : par exemple au Népal nous avons dû déployer des guides d'entretiens différents pour les personnels soignants, les chamans et les female community health volunteers, sans compter le guide des focus groups, les questionnaires, mais également des guides d'entretien exploratoire avec des membres de la communauté servant à nous familiariser avec le contexte. C'est à ce prix seulement qu'une recherche de terrain peut devenir pertinente.

Ainsi ce travail d'articulation de recherches appliquées et fondamentales est coûteux, il nécessite, en plus d'une bonne maîtrise des cadres théoriques et méthodologiques, un temps d'appropriation des terrains et des contextes dans lesquels nous intervenons qui est au moins égal à l'effort demandé à notre lecteur pour découvrir dans cette synthèse le contexte de chaque nouvelle recherche ! Et pourtant... d'une part je ne sais me contraindre à restreindre mes thématiques de recherche (et je gage que la curiosité à l'origine de mes contrats est un facteur nécessaire à la recherche) et d'autre part j'y vois l'occasion de développer une compréhension plus fine de l'approche des représentations sociales, qui reste une théorie complexe. En effet, ces terrains sont tout autant de défis à relever pour s'y familiariser, mais relever ces défis c'est explorer nécessairement de nouvelles facettes de la pensée sociale et contribuer ainsi, bien que modestement, à ses développements théoriques. C'est aussi cette manière de faire de la recherche que nous avons cherché à transmettre aux étudiants que nous avons pu encadrer jusqu'à présent dans des travaux de recherche.

Cette nécessaire familiarisation avec différents objets de recherche nous amène aujourd'hui à envisager un projet de recherche pluridisciplinaire. S'il est tentant de confier à un sociologue ou à un historien une analyse préliminaire des contextes sociaux et historiques, bien entendu la pluridisciplinarité dans le cadre d'une psychologie sociétale tend vers autre chose qu'une simple démarche utilitariste des autres disciplines. Le défi est lancé, le point de départ est une demande de l'ADES (Association Départementale d'Education pour la Santé) du Rhône, une collaboration pluridisciplinaire est engagée avec une historienne (Gwenaëlle Legouillon, Laboratoire de recherches historiques Rhône-Alpes, UMR5190), l'objet nous est déjà familier : la nature. Un premier financement pour un stage recherche a été obtenu auprès du Labex IMU (Intelligence des Mondes Urbains) et nous espérons pouvoir déposer bientôt une demande de financement pour donner plus d'ampleur à ce projet.

7.3 Négociations de l'espace nature en ville, le cas du Parc du Vallon

Actuellement nous mettons donc en place un projet qui interroge les représentations de l'espace nature en ville (en collaboration avec Marjolaine Doumergue et Valérie Haas pour le GRePS). Plus précisément, le Parc du Vallon (situé dans le quartier de La Duchère à Lyon 9) a fait l'objet d'un réaménagement qui s'inscrit dans une rénovation plus générale du quartier et qui avait donné lieu à des concertations avec les habitants et les futurs services gestionnaires. Depuis sa rénovation, le Parc aurait vu sa fréquentation baisser, laissant supposer une moins bonne appropriation de cet espace de nature en ville. De manière parallèle, un projet pédagogique a été mis en place par l'ADES du Rhône, en collaboration avec les enseignants, auprès de différentes classes de primaire du quartier de la Duchère dès 2019-2020 qui prend la forme de *sorties*

nature dans le Parc du Vallon. En favorisant à travers les sorties une réappropriation de l'espace nature en ville par les enfants et secondairement par les parents, la finalité de ce projet pédagogique est d'augmenter les sorties des enfants dans la « nature » en dehors des temps scolaires (avec l'idée que cela a un certain nombre de bénéfices pour le développement des enfants et que cela les rend plus écoresponsables ; Myers, 2012). L'ADES nous a contacté pour évaluer les impacts de ce projet éducatif sur les enfants. Mais au-delà de l'évaluation du projet pédagogique, cela constitue une opportunité pour interroger plus largement la question de la ré-appropriation de l'espace nature en ville et notamment la fonction symbolique du parc dans le cadre de la rénovation du quartier. Plus globalement, ce sont les enjeux sociaux de la construction et reconstruction de l'espace nature en ville lors de projets participatifs impliquant différentes formes de savoirs (expérientiels pour les habitants, experts pour les architectes, politiques, etc.) qui sont abordés ici (voir notamment Batel et al, 2015).

En effet, le quartier de la Duchère a vu émerger, au milieu de prairies, les premiers grands ensembles dans les années 1958-1963 pour faire face à une crise du logement et tout en laissant une place importante à la nature environnante. Des habitants de divers horizons culturels (exode rural, ouvriers lyonnais, rapatriés de la guerre d'Algérie, etc.) y ont emménagé et le quartier se caractérise encore aujourd'hui par une grande mixité culturelle. Il y avait sur la colline de la Duchère un château datant du 14^{ème} siècle qui avait servi de remparts dans l'Histoire de la Ville face aux attaques d'étrangers. Ce château a été détruit dans les années 1973-1978 et le premier Parc du Vallon avait été aménagé sur les friches du parc du Château. Il ne reste plus aujourd'hui du château qu'un lavoir et un nom de quartier, ce qui est considéré par certaines associations de préservation du patrimoine lyonnais comme une « hérésie patrimoniale ». Si les immeubles avaient été construits de manière moderne pour l'époque, ils ont mal vieilli, sont devenus inadaptés aux modes de vie actuels, et on a observé une dépréciation du quartier dans les années 1990. Aussi, un vaste projet de rénovation urbaine a vu le jour au début des années 2000 et prend la forme d'un projet d'éco-quartier. Le Parc du Vallon s'inscrit également dans cette histoire de rénovation urbaine et en constitue la première étape. Sa récente rénovation est ainsi le résultat de concertations publiques menées en 2006 entre les différentes parties prenantes pour choisir entre différents projets de réaménagement et les adapter. Ainsi, d'un point de vue psychosocial, le parc, dans sa version actuelle, apparaît comme une production qui porte la trace des projets représentationnels portés par les groupes sociaux (Bauer & Gaskell, 2008) aux savoirs différents (expérientiels, experts, politiques) et de la manière dont ces projets ont été négociés (Howarth, 2006a) et redéfinis lors des concertations. Par exemple, le Parc a été pensé ouvert sur la ville, et les nouveaux immeubles sont reliés au Parc par une trame verte qui traverse le quartier et débouche sur le Parc (avec une continuité piétonne qui

n'existait pas avant). Cela vient matérialiser une volonté politique : il a été effectivement conçu comme un lieu de rencontre, à la croisée des chemins, pour contribuer à faire de la Duchère un lieu de mixité sociale. De même, on a privilégié la vision d'une nature sauvage dont l'urbain est absent (ce qui se matérialise par l'absence de mobilier urbain, les bancs étant des troncs d'arbre, les prairies sont fauchées et non tondues, le bois mort est laissé à terre pour être décomposé, il y a des toilettes sèches, les aires de jeux sont incluses dans la nature, etc.). Cette vision d'une nature laissée à l'état sauvage prend sens dans le projet de rénovation de la Duchère qui s'inscrit dans une démarche d'éco-quartier. Mais les visions de la nature sont aussi des productions culturellement et historiquement situées (voir section 2.4), et l'on peut imaginer que, dans un quartier où la mixité culturelle est importante, différentes visions de la nature, portées par des groupes aux pouvoirs différents, se confrontent. Enfin, on peut aussi envisager que cet espace de nature en ville soit envisagé par les usagers davantage comme un espace de nature socialisé que comme un espace de nature sauvage.

La rénovation du Parc a aussi été l'occasion de refaire surgir un ruisseau qui avait été canalisé dans les années 60 pour éviter des crues. Les eaux de ruissellement et les eaux d'assainissement rejoignaient cette canalisation. Aujourd'hui, les eaux sont de nouveau séparées, mais le ruisseau semble toujours surgir d'une canalisation. Les pierres du ruisseau sont maintenues par un grillage et des panneaux avertissent d'un « risque soudain de montée des eaux » autour du cours d'eau. Cette « construction du ruisseau » reflète la volonté de faire également du Parc un lieu d'éducation sur le cycle de l'eau pour les enfants, mais elle porte aussi la trace des tensions entre une nature (ré)ensauvagée (la zone d'expansion en cas de crue est respectée) et d'une nature façonnée par et pour l'Homme (pierres du ruisseau maintenues par un grillage, ruisseau semblant venir de nulle part, etc.).

Enfin, la rénovation du Parc (qui a été cédé à la Ville de Lyon seulement en 1975) a été aussi l'occasion de réinventer l'histoire du quartier : des pupitres expliquent l'histoire du parc et la rénovation du lavoir, seul vestige restant du Château, a été initiée par l'association de sauvegarde des lavoirs et du petit patrimoine (association située dans les Monts d'Or et a priori sans lien avec la Duchère). Cette manière de rendre visible par l'espace une certaine histoire du quartier est le résultat de décisions et d'actions prises dans, et contraintes par des conditions socio-spatiales particulières (Rose-Redwood, Alderman & Azaryahu, 2008), notamment des dynamiques de pouvoirs (Obradović, 2017) où les mémoires collectives de différents groupes sociaux sont mis en concurrence.

Si des dynamiques psychosociales ont contribué à façonner cet espace nature en ville et s'expriment à travers sa matérialité (le Parc dans sa version rénovée peut-être

analysé comme le résultat de négociations entre différents groupes sociaux aux projets représentationnels distincts), par les pratiques et les usages de cet espace les différents acteurs sociaux s'approprient le Parc et continuent à re-façonner cet espace (Dwyer & Alderman, 2008).

Ainsi ce projet a pour objectif de saisir les processus psychosociaux par lesquels l'espace nature en ville se construit et se négocie (Batel, et al, 2015, 2016) à travers des pratiques sociales et institutionnelles (Mouro & Castro, 2009 ; Castro & Mouro, 2011) particulières (concertation publique, réaménagement du parc, appropriation de l'espace par les enfants lors d'activités pédagogiques et par les visiteurs du parc), et en mettant en jeu des savoirs de nature différente. Mais le parc du Vallon est un objet complexe : s'il est en premier lieu un parc, c'est aussi un lieu de nature, et un espace qui s'inscrit dans le quartier de la Duchère. Il mobilise ainsi non seulement les représentations sociales de la nature, mais aussi les représentations sociales du quartier ainsi que les mémoires collectives de ce quartier. Aussi, différentes questions de recherches seront abordées dans ce projet. Plus concrètement, il s'agira de :

1- Analyser la construction historique du Parc du Vallon (ses différentes configurations, sa rénovation, ses usages dans le temps) et ses relations avec le quartier de la Duchère. Ainsi cet espace de nature en ville est ici considéré comme un produit matériel et symbolique de l'activité humaine et non pas comme une réalité seulement physique (Jodelet, 2015). Durant l'année universitaire 2019/2020, un étudiant de master en histoire (Thomas Gay) a commencé un important travail d'archives sous la direction de Gwenaëlle Legoullon. Ce travail a permis de mettre en évidence un certain nombre d'éléments contextuels présentés ci-dessus. Ainsi, les archives mettent en évidence comment l'espace du Parc s'inscrit plus généralement dans la rénovation du quartier de la Duchère ainsi que les volontés politiques (e.g., un lieu de rencontre et de mixité sociale, un certain rapport à la nature) qui sont à l'origine du choix du projet de rénovation retenu. Par ailleurs, c'est également ce travail qui a permis de montrer que le Parc porte la trace d'une certaine mémoire collective du quartier (place accordée au Château, rénovation du lavoir).

2- Comprendre quelles représentations de la nature, mais aussi du quartier, étaient en jeu lors des concertations qui ont eu lieu autour du choix de réaménagement du Parc. En effet, on peut imaginer que différentes visions de la nature et du quartier se sont opposées lors des négociations et coexistent dans l'aménagement du parc (nature sauvage/nature maîtrisée par et pour l'Homme). Cela implique aussi de comprendre quelles identités sociales ont été mobilisées durant ces concertations et donc quelles identités s'affirment à travers l'aménagement urbain (Jodelet, 2013). Sur la base des documents d'archives repérés, nous envisagerons des analyses de document appropriés

(par exemple les retranscriptions des concertations). Des entretiens seront également envisagés avec différents acteurs impliqués dans ces concertations. Il s'agit ici d'explorer quelles représentations sociales de la nature et du quartier sont rendues visibles ou invisibles dans l'espace rénové.

3- Comprendre comment, dans l'espace actuel du Parc du Vallon, se forment et se transforment les représentations de la nature et du quartier : autrement dit quelle(s) image(s) de la « Nature » est (sont) véhiculée(s) par cette nature construite et négociée ? quelles images du quartier ? Quelles représentations les habitants ont-ils de cet espace en ville ? Quels usages ont-ils du Parc et comment, à travers leur appropriation de cet espace, affirment-ils leurs identités sociales (Jodelet, 2013) ? Ici, l'analyse historique fournira des réponses, et nous envisageons aussi d'utiliser la méthode des entretiens ainsi que des cartes mentales avec des habitants. Enfin, les projets pédagogiques de l'ADES fournissent aussi l'occasion de creuser cette question de manière plus concrète et située et auprès d'une autre population : Comment cet espace est-il utilisée par les enseignants et animateurs dans le cadre d'une transmission pédagogique et quelles représentations y sont re-construites? Comment le Parc est-il perçu par les enfants durant et après les activités ? Quelles interactions sociales y sont favorisées ? Et comment, plus globalement, les usages de cet espace contribuent-ils à modifier les représentations de la nature et du quartier ? Lors de l'année scolaire 2019-2020, des observations ethnographiques des activités pédagogiques ont été menées par la stagiaire (Marisa Bonnot) recrutée sur ce projet. De même, les enfants impliqués dans les projets pédagogiques ont réalisé avant leur première sortie une tâche de dessin afin de saisir ce que représente pour eux le parc du Vallon. Une deuxième tâche de dessin devait être réalisée à la suite de la dernière sortie pédagogique (mais la situation sanitaire ne l'a pas permis). Enfin, des focus groups étaient également prévus avec ces enfants et sont reportés en 2020/2021 (le projet pédagogique se poursuivant), nous y interrogeons les représentations sociales de la nature, du parc et du quartier.

Le schéma ci-dessous représente le cadre conceptuel général de ce projet.

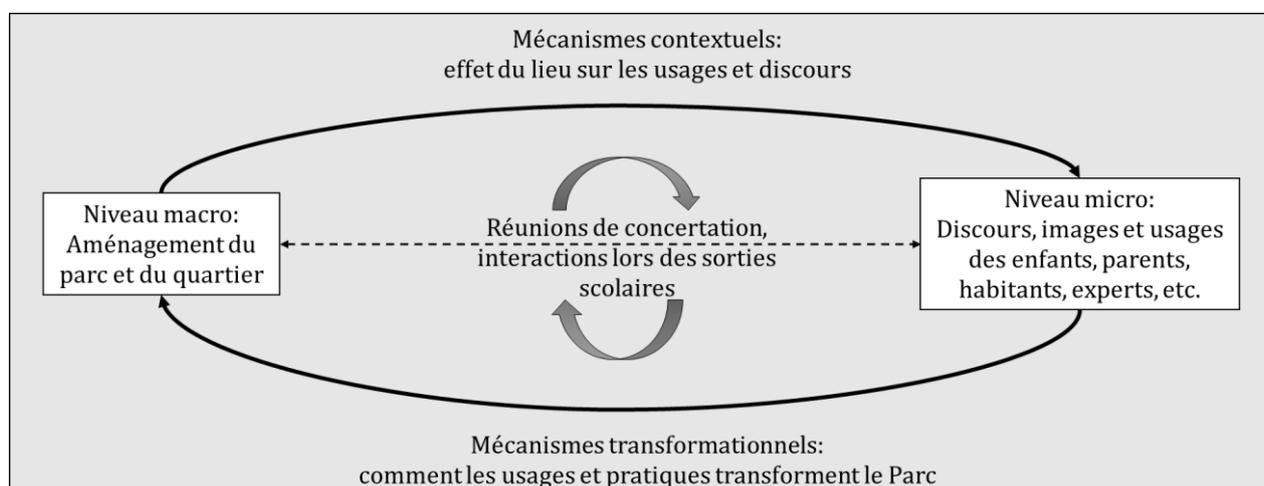


Figure 10 Cadre conceptuel du projet de recherche sur la ré-appropriation du Parc du Vallon

Bien que ce projet interroge la construction de la nature et nous permette a priori de renouer avec une thématique déjà abordée, il est aussi l'occasion d'investir de nouvelles perspectives théoriques :

- la question des mémoires collectives du quartier et de la manière dont elles sont négociées et s'expriment à travers l'environnement (Jodelet, 2013) et dans les représentations sociales des lieux. Pour cela, la collaboration avec Valérie Haas, ayant traité de ces questions (Haas, 2002, 2012 ; Jodelet & Haas, 2019) nous permettra d'engager plus sûrement ce travail.

- la prise en compte de la matérialité des lieux comme un des éléments où s'expriment et se transforment les représentations sociales. Cela nous permettra d'explorer des facettes de la psychologie environnementale que nous n'avons pas exploitées pour le moment. Il s'agit ainsi d'une manière particulière de faire de la psychologie sociale en prenant en compte l'environnement, en tant qu'espace socialement construit par et dans des interactions sociales, pour expliquer les processus sociaux observés (Rouquette, 2006), une manière de faire qui s'apparente donc aux principes d'une psychologie sociétale. Ainsi, « l'individu et l'environnement (ou le groupe et l'environnement) forment un système caractérisé par une réciprocité et un échange continu dont les éléments ne peuvent être définis séparément » (Moser, 2003, p. 21) et l'approche des représentations sociales est bien située pour incarner cette posture (voir aussi Michel-Guillou, 2010).

- le projet sera aussi l'occasion de nous familiariser avec l'utilisation d'outils méthodologiques nouveaux comme les cartes mentales et l'observation (des usages du parc), mais aussi l'analyse d'archives (sans pour autant devenir archivistes) ou d'adapter nos outils habituels à de nouvelles populations (exemple des focus groups avec des enfants de 7/8 ans).

- la mise en place d'une pluridisciplinarité au sein de ce projet constitue également un nouveau défi. Si pour des raisons pragmatiques la collaboration avec des historiens nous a semblé importante dans ce projet, un certain nombre de réflexions ont d'ores et déjà été engagées dans le champs des représentations sociales et nous fournissent une base pour penser l'articulation disciplinaires (voir notamment numéro spécial *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 2012). Ainsi, nous l'avons d'ores et déjà souligné, les objets auxquels nous nous intéressons en psychologie sociale sont historiquement constitués (Gergen, 1973) et c'est ce contexte qui donne leur signification aux représentations sociales (Marková, 2012) Par ailleurs, la psychologie sociale et l'histoire ont en commun un certain intérêt pour la construction de l'identité sociale et/ou individuelle (Glăveanu & Yamamoto, 2012). Par exemple, dans ce projet, la psychologie sociale centre son attention davantage sur la manière dont les négociations

sur ce qu'est ou doit être l'espace nature en ville et les usages qui viennent redéfinir le parc mettent en jeu différentes identités sociales. Quant à l'histoire, elle se focalise davantage sur le rôle historique de ce parc dans la genèse de l'identité du quartier : ce parc a-t-il été pensé comme un élément d'identification et d'attachement des habitants au quartier ? si oui, les habitants ont-ils adhéré à cette démarche ? Quels usages en ont-ils fait ? Qu'est-ce qui s'est transmis à travers les générations successives d'habitants ?

En conclusion, ce projet de collaboration pluridisciplinaire peut être interprété comme une manière de nous inscrire aussi plus pleinement dans une psychologie sociétale (Himmelweit, 1990) : l'individu et le collectif sont considérés comme mutuellement constitués et l'unité d'analyse n'est donc pas l'individu, les caractéristiques objectives du Parc seront prises en compte en même temps que sa réalité médiatisée, et le changement social est au cœur de ce projet de par l'inscription du quartier dans un vaste plan de rénovation urbaine toujours en cours, de par aussi les usages du parc qui continuent de le remodeler. Si l'accès au terrain est permis grâce à l'évaluation d'un projet pédagogique sur le rapport à la Nature, nous en profitons toutefois pour développer un projet de recherche qui tienne compte de la complexité de la situation, notamment en s'intéressant au Parc du Vallon et à ce qu'il représente pour les différentes parties prenantes engagées dans le processus de rénovation urbaine. Cela nécessite donc obligatoirement de prendre en compte la dimension historique. La pluralité théorique sera nécessaire puisque nous devons mobiliser des théories issues de la psychologie environnementale, relatives à la mémoire collective, aux représentations sociales, etc. mais aussi de par la pluridisciplinarité que nous avons d'ores et déjà amorcée dans ce projet. Ainsi, les outils méthodologiques seront également diversifiés.

La recherche d'un financement est en cours et différentes pistes sont envisagées. Enfin, il nous semble important de préciser que ce projet s'inscrit aussi dans des enjeux sociétaux majeurs qui constituent un défi pour la discipline. En effet, les concertations publiques et la diversité des savoirs qui y sont mobilisés participent activement à une négociation de l'environnement (ici nature en ville) et interrogent ainsi également les enjeux de pouvoirs, de relations intergroupes qui sous-tendent l'organisation de l'espace. De même, ce projet nous offre l'opportunité d'observer et analyser comment des directives élaborées à un plan national puis municipal vont être appropriées par les différents acteurs sociaux au niveau local. En ce sens ici, ce projet partage aussi un certain nombre de similarités avec la recherche menée au sein des Maisons Départementales pour les Personnes Handicapées. Il s'agit ainsi d'une belle opportunité de contribuer au développement théorique en psychologie sociale sur la question du changement social et de la résistance au changement.

Références

- Acocella, I. (2012). The focus groups in social research : Advantages and disadvantages. *Quality & Quantity*, 46(4), 1125-1136. <https://doi.org/10.1007/s11135-011-9600-4>
- Adams, M. (2014). Approaching Nature, 'Sustainability' and Ecological Crises from a Critical Social Psychological Perspective : Approaching Nature. *Social and Personality Psychology Compass*, 8(6), 251-262. <https://doi.org/10.1111/spc3.12104>
- Ajzen, I. (1985). From intentions to actions : A theory of planned behaviour. In J. Kuhl & J. Beckman (Éds.), *Action-control : From cognition to behaviour* (p. 11-39). Springer.
- Andreouli, E., Greenland, K., & Howarth, C. (2016). 'I don't think racism is that bad any more' : Exploring the 'end of racism' discourse among students in English schools: 'End of racism' discourse in English schools. *European Journal of Social Psychology*, 46(2), 171-184. <https://doi.org/10.1002/ejsp.2143>
- Apostolidis, T. (2003). Représentations sociales et triangulation : Enjeux théorico-méthodologiques. In J.-C. Abric (Éd.), *Méthodes d'études des représentations sociales* (p. 13-35). Editions Eres.
- Apostolidis, T. (2006). Représentations sociales et triangulation : Une application en psychologie sociale de la sante. *Psicologia: Teoria e Pesquisa*, 22(2), 211-226. <https://doi.org/10.1590/S0102-37722006000200011>
- Bamberg, S., & Möser, G. (2007). Twenty years after Hines, Hungerford, and Tomera : A new meta-analysis of psycho-social determinants of pro-environmental behaviour. *Journal of Environmental Psychology*, 27(1), 14-25. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2006.12.002>
- Bangerter, A. (1995). Rethinking the relation between science and common sense : A comment on the current state of SR theory. *Papers on Social Representations*, 4(1), 1-18.
- Barbour, R. S. (2001). Checklists for improving rigour in qualitative research : A case of the tail wagging the dog? *BMJ*, 322(7294), 1115-1117. <https://doi.org/10.1136/bmj.322.7294.1115>
- Barral, C. (2003). De la CIH à la CIF. Le processus de révision. In P. Le Quéau (Éd.), *La compréhension sociale du handicap* (p. 55-71). Editions du Crédoc.
- Batel, S., Castro, P., Devine-Wright, P., & Howarth, C. (2016). Developing a critical agenda to understand pro-environmental actions : Contributions from Social Representations and Social Practices Theories. *Wiley Interdisciplinary Reviews: Climate Change*, 7(5), 727-745. <https://doi.org/10.1002/wcc.417>
- Batel, S., & Devine-Wright, P. (2015). Towards a better understanding of people's responses to renewable energy technologies : Insights from Social Representations Theory. *Public Understanding of Science*, 24(3), 311-325. <https://doi.org/10.1177/0963662513514165>
- Batel, S., Devine-Wright, P., Wold, L., Egeland, H., Jacobsen, G., & Aas, O. (2015). The role of (de-)essentialisation within siting conflicts : An interdisciplinary approach. *Journal of Environmental Psychology*, 44, 149-159. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2015.10.004>
- Bauer, M. W. (2015). On (social) representations and the iconoclastic impetus. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell, & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge Handbook of Social Representations* (p. 43-63). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9781107323650.006>

- Bauer, M. W., & Gaskell, G. (1999). Towards a Paradigm for Research on Social Representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 29(2), 163-186. <https://doi.org/10.1111/1468-5914.00096>
- Bauer, M. W., & Gaskell, G. (2008). Social Representations Theory: A Progressive Research Programme for Social Psychology. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 335-353. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.2008.00374.x>
- Billig, M. (1993). Studying the thinking society: Social representations, rhetoric, and attitudes. In G. Breakwell & D. Canter (Éds.), *Empirical approaches to social representations* (p. 39-62). Oxford University Press.
- Bizman, A., Yinon, Y., & Krotman, S. (2001). Group-Based Emotional Distress: An Extension of Self-Discrepancy Theory. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 27(10), 1291-1300. <https://doi.org/10.1177/01461672012710005>
- Black, R. E., Victora, C. G., Walker, S. P., Bhutta, Z. A., Christian, P., de Onis, M., Ezzati, M., Grantham-McGregor, S., Katz, J., Martorell, R., & Uauy, R. (2013). Maternal and child undernutrition and overweight in low-income and middle-income countries. *The Lancet*, 382(9890), 427-451. [https://doi.org/10.1016/S0140-6736\(13\)60937-X](https://doi.org/10.1016/S0140-6736(13)60937-X)
- Bliss, J. R., Njenga, M., Stoltzfus, R. J., & Pelletier, D. L. (2016). Stigma as a barrier to treatment for child acute malnutrition in Marsabit County, Kenya: Stigma and acute malnutrition in Kenya. *Maternal & Child Nutrition*, 12(1), 125-138. <https://doi.org/10.1111/mcn.12198>
- Bloor, M., Frankland, J., Thomas, M., & Robson, K. (2001). *Focus Groups in Social Research*. Sage publications.
- Bogalska, E. (2003). De la disqualification sociale au handicap qualifié. Handicap et processus handicapant dans les représentations des assistants de service social. In P. Le Quéau (Éd.), *La compréhension sociale du handicap* (p. 153-180). Editions du Crédoc.
- Bonaiuto, M., Breakwell, G., & Cano, I. (1996). Identity processes and environmental threat: The effects of nationalism and local identity upon perception of beach pollution. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 6, 157-175.
- Bonelli, L. (2017). Entrepreneurs de causes et constructions sociale des menaces. In S. Caillaud, V. Bonnot, & E. Drozda-Senkowska (Éds.), *Menaces sociales et environnementales. Repenser la société du risque* (p. 43-58). Presses Universitaires de Rennes.
- Bourdieu, P. (1980). Le Nord et le Midi: Contribution à une analyse de l'effet Montesquieu. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 21-25.
- Bourg, D. (2020). Transcendental Damage Versus Global Risks. In D. Jodelet, J. Vala, & E. Drozda-Senkowska (Éds.), *Societies Under Threat* (Vol. 3, p. 41-46). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-39315-1_4
- Bouterse, J., & Karstens, B. (2015). A Diversity of Divisions: Tracing the History of the Demarcation between the Sciences and the Humanities. *Isis*, 106(2), 341-352. <https://doi.org/10.1086/681995>
- Breakwell, D. G. (2020). In the Age of Societal Uncertainty, the Era of Threat. In D. Jodelet, J. Vala, & E. Drozda-Senkowska (Éds.), *Societies Under Threat* (Vol. 3, p. 55-71). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-39315-1_6

- Breakwell, G. (1993). Integrating paradigms, methodological implications. In G. Breakwell & D. Canter (Éds.), *Empirical approaches to social representations* (p. 180-201). Clarendon Press.
- Breakwell, G. M. (2001). Mental models and social representations of hazards: The significance of identity processes. *Journal of Risk Research*, 4(4), 341-351. <https://doi.org/10.1080/13669870110062730>
- Breakwell, G. M. (2010). Models of risk construction : Some applications to climate change. *Wiley Interdisciplinary Reviews: Climate Change*, 1(6), 857-870. <https://doi.org/10.1002/wcc.74>
- Brinkmann, S., Jacobsen, M. H., & Kristiansen, S. (2014). Historical Overview of Qualitative Research in the Social Sciences. In P. Leavy (Éd.), *The Oxford Handbook of Qualitative Research* (p. 16-42). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199811755.013.017>
- Brondi, S., Sarrica, M., Cibir, R., Neresini, F., & Contarello, A. (2012). The Chiampo River 30 Years Later: Long-Term Effects of Environmental Regulations on Social Representations: Long-term changes in social representations of environment. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 22(4), 283-299. <https://doi.org/10.1002/casp.1111>
- Bruner, J. (1990). *Car la culture donne forme à l'esprit: De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. Editions Eschel.
- Bryman, A. (2006). Integrating quantitative and qualitative research: How is it done? *Qualitative Research*, 6(1), 97-113. <https://doi.org/10.1177/1468794106058877>
- Buijs, A. (2008). Imigrants between two cultures : Social representations theory and images of nature. In H. de Haan & R. van der Duim, *Landscape, leisure and tourism. Socio-spatial studies in experiences, practices and policies*. (p. 43-62). Eburin Delft.
- Burtscher, D., & Burza, S. (2015). Health-seeking behaviour and community perceptions of childhood undernutrition and a community management of acute malnutrition (CMAM) programme in rural Bihar, India : A qualitative study. *Public Health Nutrition*, 18(17), 3234-3243. <https://doi.org/10.1017/S1368980015000440>
- Caillaud, S. (2010a). Identität und Ökologie. Die „grünen Deutschen“ : Funktionen eines Französischen Stereotyps (Identité et écologie. Les „Allemands écolos“. Fonctions d'un stéréotype français). In Deutsch-Französisches Institut (Éd.), *Französische Blicke auf das zeitgenössische Deutschland: Eine Zustandsbeschreibung (Regards français sur l'Allemagne contemporaine: Un état des lieux)* (p. 61-76). VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- Caillaud, S. (2010b-09-02). Représentations sociales et significations des pratiques écologiques: Perspectives de recherche. *Vertigo*, Volume 10 numéro 2. <https://doi.org/10.4000/vertigo.9881>
- Caillaud, S. (2009). Utiliser la narration pour saisir les représentations sociales. Les Français et les Allemands face à l'écologie. *Tr@jectoires*, 3. <http://trajectoires.revues.org/index286.html>
- Caillaud, S. (2016). Social Representations Theory : A Dialogical Approach to the Ecological Crisis. *Papers on Social Representations*, 25(1), 3.1-3.30.

- Caillaud, S., Bonnot, V., & Drozda-Senkowska, E. (Éds.). (2017). *Menaces sociales et environnementales. Repenser la société des risques*. Presses Universitaires de Rennes.
- Caillaud, S., Bonnot, V., & Krauth-Gruber, S. (2020). Climate Change in Sociocultural Contexts : One Risk, Multiple Threats. In D. Jodelet, J. Vala, & E. Drozda-Senkowska (Éds.), *Societies Under Threat* (Vol. 3, p. 87-99). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-39315-1_8
- Caillaud, S., Bonnot, V., Ratiu, E., & Krauth-Gruber, S. (2016). How groups cope with collective responsibility for ecological problems : Symbolic coping and collective emotions. *British Journal of Social Psychology*, 55(2), 297-317. <https://doi.org/10.1111/bjso.12126>
- Caillaud, S., Doumergue, M., Préau, M., Haas, V., & Kalampalikis, N. (2019). The past and present of triangulation and social representations theory: A crossed history. *Qualitative Research in Psychology*, 16(3), 375-391. <https://doi.org/10.1080/14780887.2019.1605272>
- Caillaud, S., & Flick, U. (à paraître). Triangulation. In J.-F. Morin, C. Olsson, & E. Ö. Atickan (Éds.), *Research methods in the social sciences : An A-Z of key concepts*. Oxford University Press.
- Caillaud, S., & Flick, U. (2013). New meanings for old habits ? Representations of climate change in France and Germany. *Revue internationale de psychologie sociale*, 26(3), 39-72. Cairn.info.
- Caillaud, S., & Flick, U. (2017). Focus Groups in Triangulation Contexts. In Rosaline S. Barbour & D. L. Morgan (Éds.), *A New Era in Focus Group Research* (p. 155-177). Palgrave Macmillan UK. https://doi.org/10.1057/978-1-137-58614-8_8
- Caillaud, S., & Haas, V. (2017). Représentations croisées du rôle des psychologues dans le champ du handicap : Les attentes de la MDPH et les comptes rendus psychologiques. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 65(6), 350-359. <https://doi.org/10.1016/j.neurenf.2016.12.004>
- Caillaud, S., Haas, V., & Castro, P. (under review). From one New Law to (many) New Practices ? Multidisciplinary Teams Re-constructing the Meaning of a New Disability Law. *British Journal of Social Psychology*.
- Caillaud, S., Haas, V., & Drozda-Senkowska, E. (under review). Social representations of psychology : When paradoxes become a strength. *Social science information*.
- Caillaud, S., & Kalampalikis, N. (2013). Focus Groups and Ecological Practices : A Psychosocial Approach. *Qualitative Research in Psychology*, 10(4), 382-401. <https://doi.org/10.1080/14780887.2012.674176>
- Caillaud, S., Kalampalikis, N., & Doumergue, M. (à paraître). Designing Focus Groups. In U. Flick (Éd.), *The Sage Handbook of Qualitative Research Design*. Sage publications.
- Caillaud, S., Kalampalikis, N., & Flick, U. (2010). Penser la crise écologique : Représentations et pratiques franco-allemandes. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale, Numéro 87*(3), 621. <https://doi.org/10.3917/cips.087.0621>
- Caillaud, S., Krauth-Gruber, S., & Bonnot, V. (2019). Facing Climate Change in France and Germany: Different Emotions Predicting the Same Behavioral Intentions? *Ecopsychology*, 11(1), 49-58. <https://doi.org/10.1089/eco.2018.0060>

- Callaghan, P., & Augoustinos, M. (2013). Reified versus consensual knowledge as rhetorical resources for debating climate change. *Revue internationale de psychologie sociale*, 26(3), 11-38. Cairn.info.
- Callon, M., & Latour, B. (1991). *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*. La Découverte; Cairn.info.
- Castillo-Carniglia, A., Weisstaub, S. G., Aguirre, P., Aguilar, A. M., & Araya, M. (2010). Identifying Cultural Representations of Families and the Health Team to Improve the Management of Severe Malnutrition in Childhood. *Qualitative Health Research*, 20(4), 524-530. <https://doi.org/10.1177/1049732310361465>
- Castro, P. (2006). Applying social psychology to the study of environmental concern and environmental worldviews: Contributions from the social representations approach. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 16(4), 247-266. <https://doi.org/10.1002/casp.864>
- Castro, P. (2012). Legal Innovation for Social Change : Exploring Change and Resistance to Different Types of Sustainability Laws: Change and Resistance to Legal Innovation. *Political Psychology*, 33(1), 105-121. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9221.2011.00863.x>
- Castro, P. (2015). Social representations of sustainability: Researching time, institution, conflict and communication. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell, & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge Handbook of Social Representations* (p. 295-308). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9781107323650.025>
- Castro, P., & Batel, S. (2008). Social Representation, Change and Resistance: On the Difficulties of Generalizing New Norms. *Culture & Psychology*, 14(4), 475-497. <https://doi.org/10.1177/1354067X08096512>
- Castro, P., & Lima, M. L. (2001). Old and New Ideas about the Environment and Science : An Exploratory Study. *Environment and Behavior*, 33(3), 400-423. <https://doi.org/10.1177/00139160121973052>
- Castro, P., & Mouro, C. (2011). Psycho-Social Processes in Dealing with Legal Innovation in the Community: Insights from Biodiversity Conservation. *American Journal of Community Psychology*, 47(3-4), 362-373. <https://doi.org/10.1007/s10464-010-9391-0>
- Castro, P., Seixas, E., Neca, P., & Bettencourt, L. (2018). Successfully Contesting the Policy Sphere : Examining Through the Press a Case of Local Protests Changing New Ecological Laws: Successfully Contesting New Ecological Laws. *Political Psychology*, 39(1), 107-123. <https://doi.org/10.1111/pops.12388>
- Chauhan, A., & Foster, J. (2014). Representations of Poverty in British Newspapers : A Case of 'Othering' the Threat? *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 24(5), 390-405. <https://doi.org/10.1002/casp.2179>
- Chibret, R.-P. (1991). *Les associations écologiques en France et en Allemagne. Une analyse culturelle de la mobilisation collective. Thèse de doctorat*. Paris 1.
- Choudhury, N., Ahmed, T., Hossain, Md. I., Mandal, B. N., Mothabbir, G., Rahman, M., Islam, M. M., Husain, M. M., Nargis, M., & Rahman, E. (2014). Community-Based Management of Acute Malnutrition in Bangladesh : Feasibility and Constraints. *Food and Nutrition Bulletin*, 35(2), 277-285. <https://doi.org/10.1177/156482651403500214>

- Clayton, S. D. (Éd.). (2012). *The Oxford Handbook of Environmental and Conservation Psychology* (1^{re} éd.). Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199733026.001.0001>
- Clayton, S., Devine-Wright, P., Swim, J., Bonnes, M., Steg, L., Whitmarsh, L., & Carrico, A. (2016). Expanding the role for psychology in addressing environmental challenges. *American Psychologist*, 71(3), 199-215. <https://doi.org/10.1037/a0039482>
- Cohen, D. (2015). Cultural psychology. In M. Mikulincer, P. R. Shaver, E. Borgida, & J. A. Bargh (Éds.), *APA handbook of personality and social psychology, Volume 1 : Attitudes and social cognition*. (p. 415-456). American Psychological Association. <https://doi.org/10.1037/14341-014>
- Cohn, M. A., Mehl, M. R., & Pennebaker, J. W. (2004). Linguistic Markers of Psychological Change Surrounding September 11, 2001. *Psychological Science*, 15(10), 687-693. <https://doi.org/10.1111/j.0956-7976.2004.00741.x>
- Correia Jesuino, J. (2008). Linking Science to Common Sense. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 393-409. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.2008.00377.x>
- Creswell, J. W., & Plano Clark, V. L. (2011). *Designing and Conducting Mixed Methods Research*. Sage publications.
- De Haan, G., & Kuckartz, U. (1996). *Umweltbewusstsein. Denken und Handeln in Umweltkrisen*. Westdeutscher Verlag.
- De Paolis, P. (1990). Prototypes of the psychologist and professionalisation : Diverging social representations of a developmental process. In G. Duveen & B. Lloyd (Éds.), *Social representations and the development of knowledge* (p. 144-163). Cambridge University Press.
- De Verdalle, L., Vigour, C., & Le Bianic, T. (2012). S'inscrire dans une démarche comparative. Enjeux et controverses. *Terrains & travaux*, 21(2), 5-21. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/tt.021.0005>
- Deconchy, J.-P. (1990). Sociocultural context and psychological mechanisms. In H. Himmelweit & G. Gaskell (Éds.), *Societal psychology* (p. 177-192). Sage publications.
- Deléage, J.-P. (2006). L'humanité, otage de Tchernobyl ? *Écologie & politique*, 32(1), 5-11. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/ecopo.032.0005>
- Denzin, N. (1978). *The research act*. (2nd éd.). Aldine.
- Denzin, N., & Giardina, M. (2011). *Qualitative Inquiry and global crisis*. Left Coast Press.
- Denzin, N., & Lincoln, Y. (2000). Introduction. The discipline and practice of qualitative research. In *Handbook of qualitative research* (p. 1-28). Sage publications.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard.
- Descola, P. (2011). *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*. Editions Quaié.
- Devine-Wright, H., & Devine-Wright, P. (2009). Social representations of electricity network technologies : Exploring processes of anchoring and objectification through the use of visual research methods. *British Journal of Social Psychology*, 48(2), 357-373. <https://doi.org/10.1348/014466608X349504>

- Dibie, P. (2001). Une sauvage anthropologie de la modernité. In F. Buschini & N. Kalampalikis (Éds.), *Penser la vie, le social, la nature. Mélanges en l'honneur de Serge Moscovici* (p. 39-42). Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Dobré, M. (2002). *L'écologie au quotidien. Éléments pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire*. L'Harmattan.
- Doise, W. (1980). Levels of explanation in the European Journal of Social Psychology. *European Journal of Social Psychology*, 10(3), 213-231. <https://doi.org/10.1002/ejsp.2420100302>
- Doise, W. (2011). The homecoming of society in social psychology. In J. P. Valentim (Éd.), *Societal approaches in social psychology* (p. 9-34). Peter Lang.
- Doise, W., Mugny, G., De Paolis, P., Kaiser, C., Lorenzi-Cioldi, F., & Papastamou, S. (1982). Présentation d'un questionnaire sur les psychologues. *Bulletin suisse des psychologues*, 3, 189-206.
- Doise, W., & Valentim, J. P. (2015). Levels of Analysis in Social Psychology. In *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences* (p. 900-904). Elsevier. <https://doi.org/10.1016/B978-0-08-097086-8.24032-4>
- Drozda-Senkowska, E. (2020). Conclusion—Final Contributions to a Research Agenda on Social Threats. In D. Jodelet, J. Vala, & E. Drozda-Senkowska (Éds.), *Societies Under Threat* (Vol. 3, p. 213-220). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-39315-1_17
- Duggleby, W. (2005). What About Focus Group Interaction Data? *Qualitative Health Research*, 15(6), 832-840. <https://doi.org/10.1177/1049732304273916>
- Duveen, G. (2000). The power of idea. In G. Duveen (Éd.), *Social representations. Explorations in social psychology* (p. 1-17). Polity Press.
- Duveen, G. (2008). Social Actors and Social Groups: A Return to Heterogeneity in Social Psychology. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 369-374. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.2008.00385.x>
- Duveen, G., & Lloyd, B. (Éds.). (1990). *Social Representations and the Development of Knowledge* (1^{re} éd.). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511659874>
- Dwyer, O. J., & Alderman, D. H. (2008). Memorial landscapes: Analytic questions and metaphors. *GeoJournal*, 73(3), 165-178. <https://doi.org/10.1007/s10708-008-9201-5>
- Eakin, J. M., & Gladstone, B. (2020). "Value-adding" Analysis: Doing More With Qualitative Data. *International Journal of Qualitative Methods*, 19, 1-13. <https://doi.org/10.1177/1609406920949333>
- Eder, K. (1988). *Die Vergesellschaftung der Natur. Studien zur sozialen Evolution der praktischen Vernunft*. Suhrkamp Taschenbuch Verlag.
- Eder, K. (2000). L'environnement et le discours écologique: Le cas de l'Allemagne. In M. Abélès, L. Charles, & H.-P. Jeudy (Éds.), *L'environnement en perspective* (p. 191-208). L'Harmattan.
- Eicher, V., & Bangerter, A. (2015). Social representations of infectious diseases. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell, & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge handbook of social representations* (p. 385-396). Cambridge University Press.

- Elcheroth, G., Doise, W., & Reicher, S. (2011). On the knowledge of politics and the politics of knowledge : How a social representations approach helps us rethink the subject of political psychology. *Political Psychology*, 32(5), 729-758. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9221.2011.00834.x>
- Erikson, P. (1988). Chasser le culturel (note critique). In A. Cadoret (Éd.), *Chasser le naturel* (p. 63-70). Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Esnard, C. (1998). Les représentations sociales du handicap mental chez les professionnels médico-sociaux. *Revue européenne du handicap mental*, 5, 10-23.
- Farr, R. (1990). Waxing and waning of interest in societal psychology : A historical perspective. In H. Himmelweit & G. Gaskell (Éds.), *Societal Psychology* (p. 46-65). Sage publications.
- Farr, R. M. (1993). Common sense, science and social representations. *Public Understanding of Science*, 2(3), 189-204. <https://doi.org/10.1088/0963-6625/2/3/001>
- Farr, R., & Tafoya, E. (1992). *Western and Hungarian representations of individualism : A comparative study based on group discussions and social dilemmas (unpublished manuscript)*.
- Ferguson, M. A., & Branscombe, N. R. (2010). Collective guilt mediates the effect of beliefs about global warming on willingness to engage in mitigation behavior. *Journal of Environmental Psychology*, 30(2), 135-142. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2009.11.010>
- Ferguson, M. A., McDonald, R. I., & Branscombe, N. R. (2016). Global Climate Change : A Social Identity Perspective on Informational and Structural Interventions. In S. McKeown, R. Haji, & N. Ferguson (Éds.), *Understanding Peace and Conflict Through Social Identity Theory* (p. 145-164). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-319-29869-6_10
- Fetters, M. D., & Molina-Azorin, J. F. (2017). The Journal of Mixed Methods Research Starts a New Decade : Principles for Bringing in the New and Divesting of the Old Language of the Field. *Journal of Mixed Methods Research*, 11(1), 3-10. <https://doi.org/10.1177/1558689816682092>
- Fielding, N., & Fielding, J. (1986). *Linking data*. Sage publications.
- Flick, U. (1992b). Combining Methods—Lack of methodology : Discussion of Sotirakopoulou & Breakwell. *Ongoing Productions on Social Representations*, 1, 43-48.
- Flick, U. (1992). Triangulation Revisited : Strategy of Validation or Alternative? *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 22(2), 175-197. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.1992.tb00215.x>
- Flick, U. (1995). Social representations. In J. Smith, R. Harré, & L. Van Langenhove (Éds.), *Rethinking psychology* (p. 70-96). Sage publications.
- Flick, U. (1998). Everyday knowledge in social psychology. In U. Flick (Éd.), *The psychology of the social* (p. 41-59). Cambridge University Press.
- Flick, U. (2001). Interpretive Social Psychology. Qualitative methods in the study of social representations. In F. Buschini & N. Kalampalikis (Éds.), *Penser la vie, le social et la nature. Mélanges en l'honneur de Serge Moscovici* (p. 201-218). Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Flick, U. (2008). *Designing qualitative research*. Sage publications.

- Flick, U. (2017a). Challenges for a New Critical Qualitative Inquiry: Introduction to the Special Issue. *Qualitative Inquiry*, 23(1), 3-7. <https://doi.org/10.1177/1077800416655829>
- Flick, U. (2017b). Mantras and Myths : The Disenchantment of Mixed-Methods Research and Revisiting Triangulation as a Perspective. *Qualitative Inquiry*, 23(1), 46-57. <https://doi.org/10.1177/1077800416655827>
- Flick, U., & Foster, J. (2008). Social Representations. In C. Willig & W. Stainton-Rogers, *The Sage Handbook of Qualitative Research in Psychology* (p. 195-214). Sage publications. <https://doi.org/10.4135/9781848607927.n12>
- Flick, U., Foster, J., & Caillaud, S. (2015). Researching social representations. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell, & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge Handbook of Social Representations* (p. 64-80). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9781107323650.007>
- Flick, U., VonKardoff, E., & Steinke, I. (2004). What is qualitative research ? An introduction to the field. In U. Flick, E. VonKardoff, & I. Steinke (Éds.), *A companion to qualitative research* (p. 3-11). Sage publications.
- Foster, J. L. H. (2006). Media presentation of the mental health bill and representations of mental health problems. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 16(4), 285-300. <https://doi.org/10.1002/casp.863>
- Fuhrer, U., Kaiser, F. G., Seiler, I., & Maggi, M. (1995). From social representations to environmental concern : The influence of face-to-face versus mediated communication. In U. Fuhrer (Éd.), *Ökologisches Handeln als sozialer Prozess* (p. 61-75). Birkhäuser.
- Gaihre, S., Kyle, J., Semple, S., Smith, J., Marais, D., Subedi, M., & Morgan, H. (2019). Bridging barriers to advance multisector approaches to improve food security, nutrition and population health in Nepal : Transdisciplinary perspectives. *BMC Public Health*, 19(1), 961. <https://doi.org/10.1186/s12889-019-7204-4>
- Gaskell, G. (1990). Collective behavior in a societal context. In H. Himmelweit & G. Gaskell (Éds.), *Societal psychology* (p. 252-272). Sage publications.
- Gergen, K. J. (1973). Social psychology as history. *Journal of Personality and Social Psychology*, 26(2), 309-320. <https://doi.org/10.1037/h0034436>
- Gervais, M.-C. (1997). *Social representations of nature. The case of the Braer oil spill in Shetland*. [PhD]. London School of Economics.
- Ghiglione, R., & Richard, F. (1999). *Cours de Psychologie. Origines et bases*. Dunod.
- Gilbert, M. (2012). Cadre et confidentialité de l'entretien clinique en psychologie scolaire : Quelles représentations chez les professionnels ? Une recherche qualitative exploratoire. *Pratiques Psychologiques*, 18(4), 429-446. <https://doi.org/10.1016/j.prps.2010.11.002>
- Gilles, I., Bangerter, A., Clémence, A., Green, E. G. T., Krings, F., Mouton, A., Rigaud, D., Staerklé, C., & Wagner-Egger, P. (2013). Collective symbolic coping with disease threat and othering : A case study of avian influenza. *British Journal of Social Psychology*, 52(1), 83-102. <https://doi.org/10.1111/j.2044-8309.2011.02048.x>
- Gillespie, A. (2008). Social Representations, Alternative Representations and Semantic Barriers. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 375-391. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.2008.00376.x>

- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1965). Discovery of Substantive Theory: A Basic Strategy Underlying Qualitative Research. *American Behavioral Scientist*, 8(6), 5-12. <https://doi.org/10.1177/000276426500800602>
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1995). La production de la théorie à partir des données. *Enquête*, 1, 183-195. <https://doi.org/10.4000/enquete.282>
- Glăveanu, V., & Yamamoto, K. (2012). Bridging History and Social Psychology: What, How and Why. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 46(4), 431-439. <https://doi.org/10.1007/s12124-012-9213-z>
- Grantham-McGregor, S., Cheung, Y. B., Cueto, S., Glewwe, P., Richter, L., & Strupp, B. (2007). Developmental potential in the first 5 years for children in developing countries. *The Lancet*, 369(9555), 60-70. [https://doi.org/10.1016/S0140-6736\(07\)60032-4](https://doi.org/10.1016/S0140-6736(07)60032-4)
- Graumann, C., & Kruse, L. (1990). The environment: Social construction and psychological problems. In H. Himmelweit & G. Gaskell (Éds.), *Societal Psychology* (p. 212-229). Sage publications.
- Greenwood, J. D. (2014). The Social in Social Psychology: The Sorts of things that are Social. *Social and Personality Psychology Compass*, 8(7), 303-313. <https://doi.org/10.1111/spc3.12113>
- Grossen, M., & Salazar-Orvig, A. (2011). Processus d'influence, cadrage et mouvements discursifs dans un groupe focalisé. *Bulletin de psychologie*, 515(5), 425. <https://doi.org/10.3917/bupsy.515.0425>
- Guba, E., & Lincoln, Y. (1994). Competing paradigms in qualitative research. In N. Denzin & Y. Lincoln (Éds.), *Handbook of qualitative research* (p. 105-117). Sage publications.
- Gzil, F., Lefevre, C., Cammelli, M., Pachoud, B., Ravaud, J. F., & Lepage, A. (2007). Why is rehabilitation not yet fully person-centred and should it be more person-centred? *Disability and Rehabilitation*, 29(20-21), 1616-1624. <https://doi.org/10.1080/09638280701618620>
- Haas, V. (2002). Approche psychosociale d'une reconstruction historique. Le cas vichyssois. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 53, 32-45.
- Haas, V. (2012). *Traces, silences, secrets. Une approche psychosociale de la mémoire et de l'oubli collectifs. Synthèse de travaux*. Paris Descartes.
- Haas, V., Caillaud, S., & Demoures, A. (2017). Face aux menaces, la pensée sociale mise au défi. In *Menaces sociales et environnementales. Repenser la société des risques* (p. 127-144). Presses Universitaires de Rennes.
- Haas, V., & Levasseur, E. (2013). Rumour as a symptom of collective forgetfulness. *Culture & Psychology*, 19(1), 60-75. <https://doi.org/10.1177/1354067X12464986>
- Halkier, B. (2010). Focus groups as social enactments: Integrating interaction and content in the analysis of focus group data. *Qualitative Research*, 10(1), 71-89. <https://doi.org/10.1177/1468794109348683>
- Halkier, B. (2017). Practice theoretically inspired Focus Groups: Socially recognizable performativity? In D Morgan (Éd.), *A new era of Focus group research* (p. 389-410). Palgrave MacMillan.

- Harth, N. S., Leach, C. W., & Kessler, T. (2013). Guilt, anger, and pride about in-group environmental behaviour : Different emotions predict distinct intentions. *Journal of Environmental Psychology, 34*, 18-26. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2012.12.005>
- Herzlich, C. (1969). *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*. Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Himmelweit, H. (1990). Societal Psychology : Implications and scope. In H. Himmelweit & G. Gaskell (Éds.), *Societal Psychology* (p. 17-45). Sage publications.
- Himmelweit, H., & Gaskell, G. (1990). Introduction. In H. Himmelweit & G. Gaskell (Éds.), *Societal Psychology* (p. 9-13). Sage publications.
- Höijer, B. (2010). Emotional anchoring and objectification in the media reporting on climate change. *Public Understanding of Science, 19*(6), 717-731. <https://doi.org/10.1177/0963662509348863>
- Holstein, J., & Gubrium, J. (1995). *The active interview*. Sage publications.
- Howard, M., & Millard, A. (2002). *Hunger and shame. Child Malnutrition and poverty on Mount Kilimanjaro*. Routledge.
- Howard, S., & Bauer, M. (2001). Psychology in the press 1988-1999. *Psychologist, 14*, 632-636.
- Howarth, C. (03/2006a). A social representation is not a quiet thing : Exploring the critical potential of social representations theory. *British Journal of Social Psychology, 45*(1), 65-86. <https://doi.org/10.1348/014466605X43777>
- Howarth, C. (2006b). How Social Representations of Attitudes Have Informed Attitude Theories : The Consensual and the Reified. *Theory & Psychology, 16*(5), 691-714. <https://doi.org/10.1177/0959354306067443>
- Howarth, C. (2009). I hope we won't have to understand racism one day : Researching or reproducing race in social psychological research? *British Journal of Social Psychology, 48*(3), 407-426. <https://doi.org/10.1348/014466608X360727>
- Howarth, C., Campbell, C., Cornish, F., Franks, B., Garcia-Lorenzo, L., Gillespie, A., Gleibs, I., Goncalves-Portelinho, I., Jovchelovitch, S., Lahlou, S., Mannell, J., Reader, T., & Tennant, C. (2013). Insights from Societal Psychology : The Contextual Politics of Change. *Journal of Social and Political Psychology, 1*(1), 364-384. <https://doi.org/10.5964/jspp.v1i1.64>
- Hunecke, M., Blöbaum, A., Matthies, E., & Höger, R. (2001). Responsibility and Environment : Ecological Norm Orientation and External Factors in the Domain of Travel Mode Choice Behavior. *Environment and Behavior, 33*(6), 830-852. <https://doi.org/10.1177/00139160121973269>
- Jacquart, C., & Haas, V. (2006). La rumeur comme modalité de la pensée sociale. In V. Haas (Éd.), *Les savoirs du quotidien. Transmissions, appropriations, représentations* (p. 51-67). Presses Universitaires de Rennes.
- Jaffré, Y. (1996). Dissonances entre les représentations sociales et médicales de la malnutrition dans un service de pédiatrie au Niger. *Sciences sociales et santé, 14*(1), 41-71. <https://doi.org/10.3406/sosan.1996.1352>
- Jang, S. M. (2013). Framing responsibility in climate change discourse : Ethnocentric attribution bias, perceived causes, and policy attitudes. *Journal of Environmental Psychology, 36*, 27-36. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2013.07.003>

- Jodelet, D. (1986). Fou et folie dans un milieu rural français : une approche monographique. In W. Doise & A. Palmonari (Eds), *L'étude des représentations sociales* (p. 171-192). Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (1989). *Folies et représentations sociales*. Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (1998). Représentations sociales : Phénomènes, concept et théorie. In S. Moscovici (Éd.), *Psychologie sociale* (p. 357-378). Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (2002). Les représentations sociales dans le champ de la culture. *Social Science Information*, 41(1), 111-133. <https://doi.org/10.1177/0539018402041001008>
- Jodelet, D. (2003). Aperçus sur les méthodologies qualitatives. In S. Moscovici & F. Buschini (Éds.), *Méthodes en sciences humaines* (p. 139-162). Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (2008). Social Representations : The Beautiful Invention. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 411-430. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.2008.00383.x>
- Jodelet, D. (2013). Les inscriptions spatiales des conflits de mémoire. *Psicologia e Saber Social*, 2, 5-16.
- Jodelet, D. (2015). *Représentations sociales et mondes de vie. Textes édités par Nikos Kalampalikis*. Editions des archives contemporaines.
- Jodelet, D. (2017). Les menaces. Passer du mot au concept. In S. Caillaud, V. Bonnot, & E. Drozda-Senkowska (Éds.), *Menaces sociales et environnementales. Repenser la société du risque* (p. 17-30). Presses Universitaires de Rennes.
- Jodelet, D. (2020). Uses and Misuses of Threats in the Public Sphere. In D. Jodelet, J. Vala, & E. Drozda-Senkowska (Éds.), *Societies Under Threat* (Vol. 3, p. 13-26). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-39315-1_2
- Jodelet, D., & Haas, V. (2019). Mémoires et représentations sociales. In A. Palmonari & F. Emiliani (Éds.), *Repenser la théorie des représentations sociales* (p. 89-103). Editions des archives contemporaines.
- Joffe, H. (1995). Social representations of AIDS: towards encompassing issues of power. *Papers on Social Representations*, 4(1), 29-40.
- Joffe, H. (2003). Risk: From perception to social representation. *British Journal of Social Psychology*, 42(1), 55-73. <https://doi.org/10.1348/014466603763276126>
- Joffe, H., & Haarhoff, G. (2002). Representations of far-flung illnesses : The case of Ebola in Britain. *Social Science & Medicine*, 54(6), 955-969. [https://doi.org/10.1016/S0277-9536\(01\)00068-5](https://doi.org/10.1016/S0277-9536(01)00068-5)
- Joffe, H., & Lee, N. Y. L. (2004). Social Representation of a Food Risk : The Hong Kong Avian Bird Flu Epidemic. *Journal of Health Psychology*, 9(4), 517-533. <https://doi.org/10.1177/1359105304044036>
- Jost, J., & Ignatow, G. (2001). What we do and don't know about the function of social representations. In K. Deaux & G. Philogène (Éds.), *Representations of the social* (p. 190-198). Blackwell Publishers.
- Jovchelovitch, S. (1996). In Defence of Representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 26(2), 121-135. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.1996.tb00525.x>

- Jovchelovitch, S. (2001). Social representations, public life, and social construction. In K. Deaux & G. Philogène (Éds.), *Representations of the social* (p. 165-182). Blackwell Publishers.
- Jovchelovitch, S. (2006). Repenser la diversité de la connaissance : Polyphasie cognitive, croyances et représentations. In V. Haas (Éd.), *Les savoirs du quotidien. Transmissions, appropriations, représentations* (p. 213-224). Presses Universitaires de Rennes.
- Jovchelovitch, S. (2007). *Knowledge in context: Representations, community and culture*. Routledge.
- Jovchelovitch, S., & Priego-Hernandez, J. (2015). Cognitive polyphasia, knowledge encounters and public spheres. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell, & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge Handbook of Social Representations* (p. 163-178). Cambridge University Press.
- Kadianaki, I., & Gillespie, A. (2015). Alterity and the Transformation of Social Representations: A Sociocultural Account. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 49(1), 73-88. <https://doi.org/10.1007/s12124-014-9285-z>
- Kaiser, F. G. (1998). A General Measure of Ecological Behavior1. *Journal of Applied Social Psychology*, 28(5), 395-422. <https://doi.org/10.1111/j.1559-1816.1998.tb01712.x>
- Kaiser, F. G., & Shimoda, T. A. (1999). Responsibility as a predictor of ecological behavior. *Journal of Environmental Psychology*, 19(3), 243-253. <https://doi.org/10.1006/jevps.1998.9123>
- Kalampalikis, N. (2004). Les focus groups, lieux d'ancrages. *Bulletin de psychologie*, 57(3), 281-289.
- Kalampalikis, N. (2006). Affronter la complexité. Représentations et croyances. In V. Haas (Éd.), *Les savoirs du quotidien. Transmissions, appropriations, représentations* (p. 229-237). Presses Universitaires de Rennes.
- Kalampalikis, N. (2007). *Les Grecs et le mythe d'Alexandre. Etude psychosociale d'un conflit symbolique à propos de la Macédoine*. L'Harmattan.
- Kalampalikis, N. (2011). Um instrumento de diagnóstico das representações sociais : O grupo focal. *Revista Diálogo Educacional*, 11, 435-467.
- Kalampalikis, N. (2020). A Lasting Symbolic National Threat : The Dispute Over the Name Macedonia. In D. Jodelet, J. Vala, & E. Drozda-Senkowska (Éds.), *Societies Under Threat* (Vol. 3, p. 101-112). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-39315-1_9
- Kalampalikis, N., & Apostolidis, T. (2016). La perspective sociogénétique des représentations sociales. In G. Lo Monaco, S. Delouée, & P. Rateau (Éds.), *Les représentations sociales : Théories, méthodes et applications* (p. 69-84). De Boeck.
- Kalampalikis, N., & Haas, V. (2008). More than a Theory : A New Map of Social Thought. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 449-459. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.2008.00381.x>
- Kals, E., & Maes, J. (2002). Sustainable development and emotions. In P. Schmuck & P. W. Schultz (Éds.), *Psychology and sustainable development* (p. 97-122). Kluwer Academic Publishers.

- Kals, E., Schumacher, D., & Montada, L. (1999). Emotional Affinity toward Nature as a Motivational Basis to Protect Nature. *Environment and Behavior*, 31(2), 178-202. <https://doi.org/10.1177/00139169921972056>
- Kidd, P. S., & Parshall, M. B. (2000). Getting the Focus and the Group : Enhancing Analytical Rigor in Focus Group Research. *Qualitative Health Research*, 10(3), 293-308. <https://doi.org/10.1177/104973200129118453>
- Kitzinger, J. (1994). The methodology of Focus Groups : The importance of interaction between research participants. *Sociology of Health and Illness*, 16(1), 103-121. <https://doi.org/10.1111/1467-9566.ep11347023>
- Kitzinger, J., Marková, I., & Kalampalikis, N. (2004). Qu'est-ce que les focus groups? *Bulletin de psychologie*, 57(3), 237-244.
- Knussen, C., Yule, F., MacKenzie, J., & Wells, M. (2004). An analysis of intentions to recycle household waste : The roles of past behaviour, perceived habit, and perceived lack of facilities. *Journal of Environmental Psychology*, 24(2), 237-246. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2003.12.001>
- Kuppens, T., & Yzerbyt, V. Y. (2012). Group-Based Emotions : The Impact of Social Identity on Appraisals, Emotions, and Behaviors. *Basic and Applied Social Psychology*, 34(1), 20-33. <https://doi.org/10.1080/01973533.2011.637474>
- Larrère, R., & Larrère, C. (2007). Should nature be respected? *Social Science Information*, 46(1), 9-34. <https://doi.org/10.1177/0539018407073654>
- Latour, B. (1999). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. La Découverte.
- Latour, B. (2004). *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. La Découverte.
- Le Bianic, T. (2013). Une profession balkanisée : Les psychologues face à l'État en France (1945-1985). *Politix*, 102(2), 175-207. <https://doi.org/10.3917/pox.102.0175>
- Lee, H., Shimizu, Y., Masuda, T., & Uleman, J. S. (2017). Cultural Differences in Spontaneous Trait and Situation Inferences. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 48(5), 627-643. <https://doi.org/10.1177/0022022117699279>
- Lehoux, P., Poland, B., & Daudelin, G. (2006). Focus group research and "the patient's view". *Social Science & Medicine*, 63(8), 2091-2104. <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2006.05.016>
- Lenoble, R. (1969). *Histoire de l'idée de nature*. Albin Michel.
- Lilienfeld, S. O. (2012). Public skepticism of psychology : Why many people perceive the study of human behavior as unscientific. *American Psychologist*, 67(2), 111-129. <https://doi.org/10.1037/a0023963>
- Lima, M. L., & Castro, P. (2005). Cultural theory meets the community : Worldviews and local issues. *Journal of Environmental Psychology*, 25(1), 23-35. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2004.11.004>
- Lindenberg, S., & Steg, L. (2007). Normative, Gain and Hedonic Goal Frames Guiding Environmental Behavior. *Journal of Social Issues*, 63(1), 117-137. <https://doi.org/10.1111/j.1540-4560.2007.00499.x>

- Lopes, C. A., & Gaskell, G. (2015). Social representations and societal psychology. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell, & J. Valsiner (Éds.), *The Cambridge Handbook of Social Representations* (p. 29-42). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9781107323650.005>
- Lunt, P., & Livingstone, S. (1996). Rethinking the Focus Group in Media and Communications Research. *Journal of Communication*, 46(2), 79-98. <https://doi.org/10.1111/j.1460-2466.1996.tb01475.x>
- Mackie, D. M., & Smith, E. R. (2017). Group-based emotion in group processes and intergroup relations. *Group Processes & Intergroup Relations*, 20(5), 658-668. <https://doi.org/10.1177/1368430217702725>
- Marková, I. (1996). Towards an Epistemology of Social Representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 26(2), 177-196. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.1996.tb00528.x>
- Marková, I. (2000). Amédée or How to Get Rid of It : Social Representations from a Dialogical Perspective. *Culture & Psychology*, 6(4), 419-460. <https://doi.org/10.1177/1354067X0064002>
- Markova, I. (2003). *Dialogicality and social representations. The dynamics of mind*. Cambridge University Press.
- Marková, I. (2007). *Dialogicité et représentations sociales*. Presses Universitaires de France.
- Marková, I. (2008). The Epistemological Significance of the Theory of Social Representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 461-487. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5914.2008.00382.x>
- Marková, I. (2012). Method and Explanation in History and in Social Representations. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 46(4), 457-474. <https://doi.org/10.1007/s12124-012-9210-2>
- Markova, I., Linell, P., Grossen, M., & Salazar-Orvig, A. (2007). *Dialogue in focus groups. Exploring socially shared knowledge*. Equinox Publishing.
- Martin, R., & Hewstone, M. (2017). Minority Influence. Revisiting Moscovici's blue-green afterimage studies. In J. Smith & A. Haslam (Éds.), *Social Psychology. Revisiting the classic studies* (p. 93-107). Sage publications.
- Mathison, S. (1988). Why Triangulate? *Educational Researcher*, 17(2), 13-17. <https://doi.org/10.3102/0013189X017002013>
- Metzger, B., Bemmann, M., & Schäfer, R. (2007). Und ewig sterben die Wälder. Das deutsche Waldsterben als historisches Phänomen. *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 39(3), 423-436.
- Milburn, T., & Watman, K. (1981). *On the nature of threat: A social psychological analysis*. Praeger.
- Morant, N. (2006). Social representations and professional knowledge : The representation of mental illness among mental health practitioners. *British Journal of Social Psychology*, 45(4), 817-838. <https://doi.org/10.1348/014466605X81036>
- Morgan, D. & Hoffman, K. (2018). A System for Coding the Interaction in Focus Groups and Dyadic Interviews. *The Qualitative Report*, 23(3), 519-531.

- Morgan, D. L. (1996). Focus Groups. *Annual Review of Sociology*, 22(1), 129-152. <https://doi.org/10.1146/annurev.soc.22.1.129>
- Morgan, D. L. (2010). Reconsidering the Role of Interaction in Analyzing and Reporting Focus Groups. *Qualitative Health Research*, 20(5), 718-722. <https://doi.org/10.1177/1049732310364627>
- Moscovici, S. (1984a). Introduction. Le domaine de la psychologie sociale. In S. Moscovici (Éd.), *Psychologie sociale* (p. 5-22). Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1984c). The phenomenon of social representations. In R. M. Farr & S. Moscovici (Éds.), *Social representations* (p. 3-69). Cambridge University Press.
- Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public*. Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1968). *Essai sur l'histoire humaine de la nature*. Flammarion.
- Moscovici, S. (1976a). Le réenchâtement du monde. In A. Touraine (Éd.), *Au-delà de la crise* (p. 137-176). Editions du Seuil.
- Moscovici, S. (1976b). *Social influence and social change*. Academic Press.
- Moscovici, S. (1979). *Psychologie des minorités actives*. Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1984). The Myth of the Lonely Paradigm : A Rejoinder. *Social Research*, 51(4), 939-967.
- Moscovici, S. (1988). Notes towards a description of Social Representations. *European Journal of Social Psychology*, 18(3), 211-250. <https://doi.org/10.1002/ejsp.2420180303>
- Moscovici, S. (1989). Des représentations collectives aux représentations sociales. In D. Jodelet (Éd.), *Les représentations sociales* (p. 79-103). Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1990). The generalized self and mass society. In H. Himmelweit & G. Gaskell (Éds.), *Societal psychology* (p. 66-91). Sage publications.
- Moscovici, S. (1994). *La société contre nature*. Editions du Seuil.
- Moscovici, S. (1995). Geschichte und Aktualität sozialer Repräsentationen. In U. Flick (Ed.), *Psychologie des sozialen* (pp. 266-314). Rowohlt's enzyklopädie.
- Moscovici, S. (1998). The history and actuality of social representations. In U. Flick (Éd.), *The psychology of the social* (p. 209-247). Cambridge University Press.
- Moscovici, S. (2002). *Réenchâter la nature. Entretien avec Pascal Dibie*. Editions de L'Aube.
- Moscovici, S. (2012a). *Raison et cultures*. Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Moscovici, S. (2012b). Reflections on social demand and applied social psychology in general. In De Rosa, A. S. (Ed.), *Social representations in the social arena* (p. 67-76). Routledge.
- Moscovici, S. (2013). *Le scandale de la pensée sociale*. Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Moscovici, S. (2014). Entretien exclusif avec Serge Moscovici. *Vraiment durable*, 5/ 6(1-2), 11-17. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/vdur.005.0011>

- Moscovici, S., & Duveen, G. (2000). Social consciousness and its history. In S. Moscovici & R. Farr (Éds.), *Social representations. Explorations in social psychology* (p. 208-223). Polity Press.
- Moscovici, S., & Hewstone, M. (1998). De la science au sens commun. In S. Moscovici (Éd.), *Psychologie sociale* (p. 547-574). Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S., & Lecœur, E. (2006). Créer une nouvelle forme de vie. *Multitudes*, 24(1), 29-39. <https://doi.org/10.3917/mult.024.0029>
- Moscovici, S., & Pérez, J. A. (2007). A study of minorities as victims : Minorities as victims. *European Journal of Social Psychology*, 37(4), 725-746. <https://doi.org/10.1002/ejsp.388>
- Moscovici, S., & Personnaz, B. (1980). Studies in social influence. *Journal of Experimental Social Psychology*, 16(3), 270-282. [https://doi.org/10.1016/0022-1031\(80\)90070-0](https://doi.org/10.1016/0022-1031(80)90070-0)
- Moser, G. (2003). Introduction. In G. Moser & K. Weiss (Éds.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*. Armand Collin.
- Moser, G. (2009). *Psychologie environnementale. Les relations homme-environnement*. De Boeck.
- Mouro, C., & Castro, P. (2009). Local communities responding to ecological challenges-A psycho-social approach to the natura 2000 network. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 139-155. <https://doi.org/10.1002/casp.1025>
- Mouro, C., & Castro, P. (2012). Cognitive Polyphasia in the Reception of Legal Innovations. *Papers on Social Representations*, 21, 3.1-3.21.
- Mull, D. S. (1991). Traditional perceptions of marasmus in Pakistan. *Social Science & Medicine*, 32(2), 175-191. [https://doi.org/10.1016/0277-9536\(91\)90058-K](https://doi.org/10.1016/0277-9536(91)90058-K)
- Mummendey, A., Klink, A., Mielke, R., Wenzel, M., & Blanz, M. (1999). Socio-structural characteristics of intergroup relations and identity management strategies : Results from a field study in East Germany. *European Journal of Social Psychology*, 29, 259-285.
- Mwangome, M. K., Fegan, G., Prentice, A. M., & Berkley, J. A. (2015). Maternal perception of malnutrition among infants using verbal and pictorial methods in Kenya. *Public Health Nutrition*, 18(05), 869-876. <https://doi.org/10.1017/S1368980014001074>
- Nafstad, H. E., Carlquist, E., & Blakar, R. M. (2011). Towards a psychology for a humankind and a planet under multiple threats : A social psychology of ideology. In J. P. Valentim (Éd.), *Societal approaches in social psychology* (p. 61-80). Peter Lang.
- Obradović, S. (2017). Whose memory and why : A commentary on power and the construction of memory. *Culture & Psychology*, 23(2), 208-216. <https://doi.org/10.1177/1354067X17695765>
- Orfali, B., & Markova, I. (2002). Analogies in focus groups : From the victim to the murderer and from the murderer to the victim. *European review of applied psychology*, 52(3-4), 263-271.
- Palmonari, A., Pombeni, M., & Zani, A. (1987). Social representations and professionalization of psychologists. In S. Moscovici & W. Doise (Éds.), *Current issues in european social psychology*. (Vol. 2, p. 231-269). Cambridge University Press.

- Papastamou, S. (2017). *Se représenter l'influence. Vers un dualisme théorique ou la bilatéralité de la pensée*. EASP small group-meeting in honor of Serge Moscovici, Paris. https://www.academia.edu/38566090/Se_repr%C3%A9senter_influence_vers_un_dualisme_th%C3%A9orique_ou_la_bilat%C3%A9ralit%C3%A9_de_la_pens%C3%A9e_sociale
- Pemunta, N. V., & Fubah, M. A. (2015). Sociocultural determinants of infant malnutrition in Cameroon. *Journal of Biosocial Science*, 47(04), 423-448. <https://doi.org/10.1017/S0021932014000145>
- Pettigrew, T. F. (2006). The Advantages of Multilevel Approaches. *Journal of Social Issues*, 62(3), 615-620. <https://doi.org/10.1111/j.1540-4560.2006.00477.x>
- Pettigrew, T. F. (2018). The Emergence of Contextual Social Psychology. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 44(7), 963-971. <https://doi.org/10.1177/0146167218756033>
- Pigg, S. L. (1992). Investing Social Categories Through Place : Social Representations and Development in Nepal. *Comparative Studies in Society and History*, 34(03), 491. <https://doi.org/10.1017/S0010417500017928>
- Pigg, S. L. (1995). Acronyms and effacement : Traditional medical practitioners (TMP) in international health development. *Social Science & Medicine*, 41(1), 47-68. [https://doi.org/10.1016/0277-9536\(94\)00311-G](https://doi.org/10.1016/0277-9536(94)00311-G)
- Pigg, S. L. (1996). The Credible and the Credulous : The Question of « Villagers' Beliefs » in Nepal. *Cultural Anthropology*, 11(2), 160-201.
- Piolat, A., & Bannour, R. (2009). EMOTAIX: un scénario de Tropes pour l'identification automatisée du lexique émotionnel et affectif. *L'année psychologique*, 109, 655-698.
- Plas, R. (2004). Comment la psychologie expérimentale française est-elle devenue cognitive ? *La Revue pour l'histoire du CNRS*, 10. <https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.586>
- Pomini, V., & Duruz, N. (1993). Représentations du psychologue et de sa pratique chez des hommes de loi et d'église. *Bulletin de psychologie*, 47, 266-284.
- Poumadère, M., Mays, C., Le Mer, S., & Blong, R. (2005). The 2003 Heat Wave in France : Dangerous Climate Change Here and Now: The 2003 Heat Wave in France. *Risk Analysis*, 25(6), 1483-1494. <https://doi.org/10.1111/j.1539-6924.2005.00694.x>
- Puett, C., & Guerrero, S. (2015). Barriers to access for severe acute malnutrition treatment services in Pakistan and Ethiopia : A comparative qualitative analysis. *Public Health Nutrition*, 18(10), 1873-1882. <https://doi.org/10.1017/S1368980014002444>
- Ratner, C. (2000). A Cultural-Psychological Analysis of Emotions. *Culture & Psychology*, 6(1), 5-39. <https://doi.org/10.1177/1354067X0061001>
- Raudsepp, M. (2005). Why Is It So Difficult to Understand the Theory of Social Representations? *Culture & Psychology*, 11(4), 455-468. <https://doi.org/10.1177/1354067X05058587>
- Reicher, S., & Haslam, S. A. (2006). Rethinking the psychology of tyranny : The BBC prison study. *British Journal of Social Psychology*, 45(1), 1-40. <https://doi.org/10.1348/014466605X48998>
- Renedo, A., & Jovchelovitch, S. (2007). Expert Knowledge, Cognitive Polyphasia and Health : A Study on Social Representations of Homelessness among Professionals Working in the

- Voluntary Sector in London. *Journal of Health Psychology*, 12(5), 779-790. <https://doi.org/10.1177/1359105307080611>
- Richardson, L. (2000). Writting: A method of inquiry. In N. Denzin & Y. Lincoln (Éds.), *Handbook of Qualitative Research. 2nd edition* (p. 923-948). Sage publications.
- Rijsman, J., & Stroebe, W. (1989). The two social psychologies or whatever happened to the crisis? *European Journal of Social Psychology*, 19(5), 339-343. <https://doi.org/10.1002/ejsp.2420190502>
- Rimé, B. (2009). *Le partage social des émotions*. Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/le-partage-social-des-emotions--9782130578543.htm>
- Rioux, M. H. (1997). Disability: The place of judgement in a world of fact. *Journal of Intellectual Disability Research*, 41(2), 102-111. <https://doi.org/10.1111/j.1365-2788.1997.tb00686.x>
- Rizzoli, V., Castro, P., Tuzzi, A., & Contarello, A. (2019). Probing the history of social psychology, exploring diversity and views of the social: Publication trends in the *European Journal of Social Psychology* from 1971 to 2016. *European Journal of Social Psychology*, 49(4), 671-687. <https://doi.org/10.1002/ejsp.2528>
- Rochira, A. (2014). Common Sense of Experts: Social Representations of Justice Amongst Professionals. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 48(3), 239-269. <https://doi.org/10.1007/s12124-014-9257-3>
- Rodriguez, P. (2006). Talking brains: A cognitive semantic analysis of an emerging folk neuropsychology. *Public Understanding of Science*, 15(3), 301-330. <https://doi.org/10.1177/0963662506063923>
- Roger-Petitjean, M. (1996). Représentations populaires de la malnutrition au Burkina Faso. *Sciences sociales et santé*, 14(1), 17-40. <https://doi.org/10.3406/sosan.1996.1351>
- Rose-Redwood, R., Alderman, D., & Azaryahu, M. (2008). Collective memory and the politics of urban space: An introduction. *GeoJournal*, 73(3), 161-164. <https://doi.org/10.1007/s10708-008-9200-6>
- Rouquette, M.-L. (2006). Introduction : Psychologie sociale de l'environnement. In K. Weiss & D. Marchand (Éds.), *Psychologie sociale de l'environnement* (p. 11-16). Presses Universitaires de France.
- Ruiz, J. R. (2017). Collective Production of Discourse : An Approach Based on the Qualitative School of Madrid. In Rosaline S. Barbour & D. L. Morgan (Éds.), *A New Era in Focus Group Research* (p. 277-300). Palgrave Macmillan UK. https://doi.org/10.1057/978-1-137-58614-8_13
- Santiago-Delefosse, M., Bruchez, C., Gavin, A., Stephen, S. L., & Roux, P. (2015). Complexity of the Paradigms Present in Quality Criteria of Qualitative Research Grids. *SAGE Open*, 5(4), 215824401562135. <https://doi.org/10.1177/2158244015621350>
- Sarrica, M., Brondi, S., Piccolo, C., & Mazzara, B. M. (2016). Environmental Consciousness and Sustainable Energy Policies : Italian Parliamentary Debates in the Years 2009–2012. *Society & Natural Resources*, 29(8), 932-947. <https://doi.org/10.1080/08941920.2015.1095379>

- Schultz, P., & Kaiser, G. (2012). Promoting pro-environmental behavior. In S. Clayton (Éd.), *The Oxford handbook of environmental and conservation psychology* (p. 556-580). Oxford University Press.
- Schwartz, S. H. (1977). Normative influences on altruism. In L. Berkowitz (Éd.), *Advances in experimental social psychology* (Vol. 10, p. 222-280).
- Selge, S., & Fischer, A. (2011). How people familiarize themselves with complex ecological concepts-anchoring of social representations of invasive non-native species. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 21(4), 297-311. <https://doi.org/10.1002/casp.1075>
- Slovic, P. (1987). Perception of risk. *Science*, 236(4799), 280-285. <https://doi.org/10.1126/science.3563507>
- Slovic, Paul, Finucane, M. L., Peters, E., & MacGregor, D. G. (2004). Risk as Analysis and Risk as Feelings : Some Thoughts about Affect, Reason, Risk, and Rationality. *Risk Analysis*, 24(2), 311-322. <https://doi.org/10.1111/j.0272-4332.2004.00433.x>
- Smithson, J. (2000). Using and analysing focus groups: Limitations and possibilities. *International Journal of Social Research Methodology*, 3(2), 103-119. <https://doi.org/10.1080/136455700405172>
- Sommer, C.-M. (1998). Social representations and media communications. In U. Flick (Éd.), *The psychology of the social* (p. 186-195). Cambridge University Press.
- Staerklé, C. (2011). Back to new roots : Societal Psychology and social representations. In J P Valentim (Éd.), *Societal approaches in social psychology* (p. 81-106). Peter Lang.
- Steg, L., & de Groot, J. I. M. (2019). *Environmental psychology: An introduction*. Blackwell Publisher
- Steg, L., & Vlek, C. (2009). Encouraging pro-environmental behaviour : An integrative review and research agenda. *Journal of Environmental Psychology*, 29(3), 309-317. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2008.10.004>
- Stern, P. C. (2000). New Environmental Theories: Toward a Coherent Theory of Environmentally Significant Behavior. *Journal of Social Issues*, 56(3), 407-424. <https://doi.org/10.1111/0022-4537.00175>
- Stewart, D., Shamdasani, P., & Rook, D. (2007). *Focus Groups. Theory and Practice*. Sage publications.
- Stiker, H.-J. (2000). De l'infirmité au handicap : Un basculement sémantique. In C. Barral, F. Patterson, H.-J. Stiker, & M. Chauvière (Éds.), *L'institution du handicap. Le rôle des associations* (p. 31-38). Presses Universitaires de Rennes.
- Tajfel, H., & Turner, J. (1979). An integrative theory of intergroup conflict. In W. Austin & S. Worchel (Éds.), *The social psychology of intergroup relations* (p. 33-47). Brooks/Cole.
- Touré, E. (2010). Réflexions épistémologiques sur l'usage des focus groups : Fondements scientifiques et problème de scientificité. *Recherches Qualitatives*, 29(1), 5-27.
- Uzzell, D. L. (2000). The Psycho-spatial Dimension of global Environmental Problems. *Journal of Environmental Psychology*, 20(4), 307-318. <https://doi.org/10.1006/jevp.2000.0175>
- Uzzell, D., & Rätzsch, N. (2009). Transforming environmental psychology. *Journal of Environmental Psychology*, 29(3), 340-350. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2008.11.005>

- Vigour, C. (2005). *La comparaison dans les sciences sociales. Pratiques et méthodes*. La Découverte.
- Voelklein, C., & Howarth, C. (2005). A Review of Controversies about Social Representations Theory: A British Debate. *Culture & Psychology*, 11(4), 431-454. <https://doi.org/10.1177/1354067X05058586>
- von Borgstede, C., Johansson, L.-O., & Nilsson, A. (2018). Social Dilemmas: Motivational, Individual, and Structural Aspects Influencing Cooperation. In L. Steg & J. I. M. de Groot (Éds.), *Environmental Psychology* (p. 207-216). John Wiley & Sons, Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781119241072.ch21>
- Wagner, W. (1998). Social Representations and beyond: Brute Facts, Symbolic Coping and Domesticated Worlds. *Culture & Psychology*, 4(3), 297-329. <https://doi.org/10.1177/1354067X9800400302>
- Wagner, W., Duveen, G., Farr, R., Jovchelovitch, S., Lorenzi-Cioldi, F., Marková, I., & Rose, D. (1999). Theory and Method of Social Representations. *Asian Journal of Social Psychology*, 2(1), 95-125. <https://doi.org/10.1111/1467-839X.00028>
- Wagner, W., Duveen, G., Verma, J., & Themel, M. (2000). « I have some faith and at the same time I don't believe »—Cognitive Polyphasia and Cultural Change in India. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 10, 301-314.
- Wagner, W., Hansen, K., & Kronberger, N. (2014). Quantitative and Qualitative Research across Cultures and Languages: Cultural Metrics and their Application. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 48(4), 418-434. <https://doi.org/10.1007/s12124-014-9269-z>
- Wagner, W., & Hayes, N. (2005). *Everyday discourse and common sense. The theory of social representations*. Palgrave MacMillan.
- Wagner, W., & Kronberger, N. (2001). Killer tomatoes! Collective symbolic coping with biotechnology. In K. Deaux & G. Philogène (Éds.), *Representations of the social* (p. 147-164). Blackwell Publishers.
- Wagner, W., Kronberger, N., & Seifert, F. (2002). Collective symbolic coping with new technology: Knowledge, images and public discourse. *British Journal of Social Psychology*, 41(3), 323-343. <https://doi.org/10.1348/014466602760344241>
- Wagner, W., Valencia, J., & Elejabarrieta, F. (1996). Relevance, discourse and the 'hot' stable core social representations—A structural analysis of word associations. *British Journal of Social Psychology*, 35(3), 331-351. <https://doi.org/10.1111/j.2044-8309.1996.tb01101.x>
- Ware, S. G. (2018). Perceptions and experiences of caregivers of severely malnourished children receiving inpatient care in Malawi: An exploratory study. *Malawi Medical Journal*, 30(3), 167. <https://doi.org/10.4314/mmj.v30i3.7>
- Webb, E., Campbell, D., Schwartz, R., & Sechrest, L. (1966). *Unobtrusive Measures: Nonreactive Research in the Social Sciences*. Rand McNally.
- Weiss, K., & Girandola, F. (2010). *Psychologie et développement durable*. In Press.
- Werner, M., & Zimmermann, B. (2006). Beyond comparison: Histoire croisée and the challenge of reflexivity. *History and Theory*, 45(1), 30-50. <https://doi.org/10.1111/j.1468-2303.2006.00347.x>
- Wertz, F. J. (2014). Qualitative inquiry in the history of psychology. *Qualitative Psychology*, 1(1), 4-16. <https://doi.org/10.1037/qup0000007>

- Wibeck, V. (2014). Social representations of climate change in Swedish lay focus groups : Local or distant, gradual or catastrophic? *Public Understanding of Science*, 23(2), 204-219. <https://doi.org/10.1177/0963662512462787>
- Willig, C., & Rogers, W. S. (2008). Introduction. In C. Willig & W. S. Rogers (Éds.), *The Sage Handbook of Qualitative Research in Psychology* (p. 1-14). SAGE Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781526405555.n1>
- Winance, M., Ville, I., & Ravaud, J.-F. (2007). Disability Policies in France: Changes and Tensions between the Category-based, Universalist and Personalized Approaches. *Scandinavian Journal of Disability Research*, 9(3-4), 160-181. <https://doi.org/10.1080/15017410701680795>
- Wohl, M. J. A., Branscombe, N. R., & Klar, Y. (2006). Collective guilt : Emotional reactions when one's group has done wrong or been wronged. *European Review of Social Psychology*, 17(1), 1-37. <https://doi.org/10.1080/10463280600574815>
- Zittoun, T. (2009). La circulation des connaissances : Un regard socioculturel. *Revue économique et sociale*, 2, 129-138.